

M

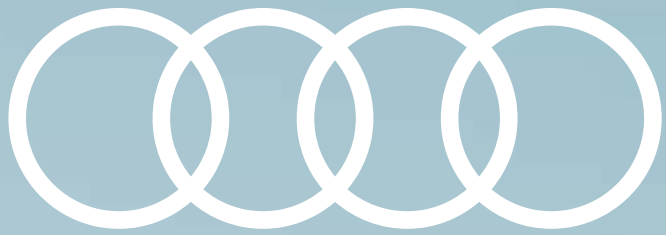
Le magazine du Monde

PPDA,
Nicolas Hulot,
Gérard Louvin
dans la tourmente
#metoo

TF1, LA FACE SOMBRE DES ANNÉES DORÉES

M Le magazine du Monde n° 640. Supplément au Monde n° 23963/2000 C 81975
SAMEDI 22 JANVIER 2012. Ne peut être vendu séparément.
Disponible en France métropolitaine, en Belgique et au Luxembourg.





La passion dessine de nouvelles perspectives.

L'émotion nous anime.

 **RS 3**



Audi Vorsprung durch Technik

Gamme Audi RS 3 Sportback : consommation en cycle mixte (WLTP) (l/100 km) : 9 - 9,1. Émissions de CO₂ (WLTP) (g/km) : 205 - 207. « Tarif » au 04/11/2021. Valeurs susceptibles d'évolution. Pour plus d'informations, contactez votre Partenaire. Depuis le 1^{er} septembre 2018, les véhicules légers neufs sont réceptionnés en Europe sur la base de la procédure d'essai harmonisée pour les véhicules légers (WLTP), procédure d'essai permettant de mesurer la



consommation de carburant et les émissions de CO₂, plus réaliste que la procédure NEDC précédemment utilisée. Volkswagen Group France, SA au capital de 198 502 510 €, 11 avenue de Boursonne Villers-Cotterêts, RCS Soissons 832 277 370. Vorsprung durch Technik = L'avance par la technologie.



Helianthus annuus

CARTE BLANCHE À

Danh VO.

JUSQU'AU PRINTEMPS, "M" INVITE L'ARTISTE DANOIS À PRÉSENTER DES IMAGES DES FLEURS QU'IL CULTIVE DANS LE JARDIN DE SON ATELIER PRÈS DE BERLIN. DEMANDANT À SON PROPRE PÈRE DE CALLIGRAPHIER LE NOM LATIN DES PLANTES, IL INVENTE UN HERBIER À LA FOIS CONCEPTUEL ET PERSONNEL.

Danh Vo / Photo Nick Ash

**OLIVIER PEUT
ÉPARGNER DANS
SON INTÉRÊT ET
CELUI DE TOUS.**



Chez Banque Populaire, nous pensons que chacun doit être libre de pouvoir donner du sens à son épargne en fonction de sa sensibilité. Voilà pourquoi nous proposons à nos clients des solutions d'investissements socialement responsables.



PARIS 2024

PARTENAIRE
PREMIUM

**BANQUE
POPULAIRE**

la réussite est en vous

Un investissement socialement responsable peut présenter un risque de perte en capital et n'est pas garanti.

Document à caractère publicitaire

BPCE – Société anonyme à directoire et conseil de surveillance au capital de 180 478 270 euros – Siège social : 50, avenue Pierre Mendès France - 75201 Paris Cedex 13 – RCS Paris N° 493 455 042 –

Crédit photo : Getty Images –



Au programme

“LA BOÎTE À CONS”... L’expression des « Guignols de l’info », sur Canal+, évoque immédiatement des souvenirs aux lecteurs de plus de 40 ans, quand la marionnette vedette – « PPD » – répétait à la fin de chaque émission « *Ah tchao bonsoir* ». Au même moment, sur TF1, Patrick Poivre d’Arvor – PPDA, le vrai – chuintait un journal télévisé, quintessence de la « grand-messe de 20 heures » jusqu’en 2008. Près de quinze ans plus tard, des femmes parlent. Et disent les viols et les agressions sexuelles que le présentateur star de l’époque leur aurait fait subir.

Dans une remarquable enquête, Raphaëlle Bacqué resuscite dans ce numéro de *M Le magazine du Monde* la gloire et la puissance dont Patrick Poivre d’Arvor a profité jusqu’à la dernière goutte. Pour obtenir toujours plus d’argent, pour franchir parfois les lignes de la prudence et de la déontologie journalistique, pour obtenir, surtout, par la force, des faveurs sexuelles de la part des femmes qu’il croisait et avec lesquelles il travaillait. Dans cette tour de TF1 toute de verre et d’acier, symbole évident de pouvoir, le présentateur, présumé innocent selon la justice, s’est comporté en monarque absolu... tant que les audiences étaient à leur zénith.

Mais ce que Raphaëlle Bacqué raconte avant tout, c’est une ambiance, un climat, une époque où les hommes jouissaient de leur pouvoir sans limite, où les femmes – même haut placées dans la hiérarchie – étaient au mieux complices, parfois soumises, au pire des proies. Un système ? Sans doute. Ce qu’elle dénoue ici, c’est l’impunité dont « Poivre » a bénéficié de la part de dirigeants qui fermaient les yeux ou ne voyaient pas le problème. Ce qui revient au même. Dans ces années-là, sur la grille des programmes, dans les couloirs ou les open spaces de la haute tour, dans ces ascenseurs dans lesquels on recommandait aux femmes de ne pas monter seules avec PPDA, on croisait aussi Nicolas Hulot, la star de l’émission écolo « Ushuaïa », Gérard Louvin, le producteur de « Sacrée soirée », mais aussi un Jean-Marc Morandini débutant... Autant d’hommes désignés depuis comme des prédateurs sexuels. Devant Raphaëlle Bacqué, un ancien cadre de la chaîne s’interroge : « *On parlait de boîte à cons, étions-nous la boîte à monstres ?* » ^(M)

Marie-Pierre LANNELONGUE

NOUVEAU RENAULT ARKANA E-TECH HYBRIDE

prêt
à
partir



© s. staub

239€ à partir de
/mois⁽¹⁾

LLD sur 49 mois, 1^{er} loyer de 3 200€
sous condition de reprise
**4 ans de garantie, assistance 24/24
et entretien inclus pour 1€/mois⁽²⁾**

existe aussi en motorisation mild hybrid

modèle présenté : nouveau Renault arkana e-tech hybride r.s. line 145 avec option peinture métallisée à **300€/mois⁽³⁾**, sous condition de reprise, 1^{er} loyer de 3 200€, pack zen Renault inclus pour 1€/mois⁽²⁾. (1) exemple pour nouveau Renault arkana e-tech hybride zen 145 hors options. (1)(3) locations longue durée, hors assurances facultatives, sur 49 mois et 40 000 km maximum. offres sous condition de reprise d'un véhicule roulant. sous réserve d'acceptation par diac, sa au capital de 415 100 500€ - siège social : 14 avenue du pavé neuf 93160 noisy-le-grand - siren 702 002 221 rcs bobigny. en fin de contrat, restitution du véhicule chez votre concessionnaire avec paiement des frais de remise à l'état standard et des kilomètres supplémentaires. (2) pack zen Renault optionnel comprenant l'entretien, l'extension de garantie constructeur et l'assistance selon conditions contractuelles sur 49 mois/40 000 km (au 1^{er} des deux termes atteint) inclus dans le loyer pour 1€/mois. voir détail du pack zen en points de vente et sur renault.fr. offres non cumulables, réservées aux particuliers et valables dans le réseau Renault participant pour toute commande d'un nouveau Renault arkana e-tech hybride neuf du 01/01/2022 au 31/01/2022 et dans la limite des stocks disponibles. gamme nouveau Renault arkana : consommations mixtes min/max (l/100 km) (procédure wltp) : 5,9/6,1. émissions co₂ min/max (g/km) (procédure wltp) : 111/138.

Renault recommande  Castrol

renault.fr



Le sommaire



LA SEMAINE

- 12 *Entre-soi*
Les covidés anonymes.
- 13 Le dernier secret
d'Anne Frank.
- 15 Épidémie de démissions
à Saint-Jacut-de-la-Mer.
- 16 La politique locale,
star du grand écran.
- 18 *Qui est vraiment...*
Chrysoula Zacharopoulou.
- 20 Une asso aux fourneaux
pour lutter contre les
violences en cuisine.
- 22 Chute à l'avant du Peloton.
- 24 Guillermo del Toro,
l'un des trois Mexicains
au succès hollywoodien.
- 25 *C'est peut-être
un détail pour vous...*
Le retour de Novak Djokovic
en Serbie.
- 28 *La première fois que
"Le Monde" a écrit*
Jean-Michel Blanquer.

LE MAGAZINE

- 29 *TF1, les années mâles.*
Patrick Poivre d'Arvor,
Nicolas Hulot et Gérard
Louvin sont aujourd'hui
rattrapés par la vague
#metoo. La fin d'une époque
pour ces anciennes gloires
de TF1 longtemps choyées
au sein d'un groupe
tout-puissant.
- 38 *Succession acide à Menton.*
Depuis la mort soudaine,
en octobre, du maire Jean-
Claude Guibal, en poste
depuis trois décennies,
la ville des Alpes-Maritimes
est déchirée par la guerre
de succession qui fait rage
entre deux de ses anciens
adjoints.
- 44 *La vie de palais de l'art
contemporain.* Inauguré
en janvier 2002, le Palais
de Tokyo, à Paris, a joué
les tremplins pour la jeune
scène internationale.
Mais depuis la pandémie,
rien ne va plus.
- 48 PORTFOLIO
Pakistan suspendu.
Le photographe français
Lucas Barioulet livre de ce
pays d'Asie qu'il a parcouru
en 2021 une vision sereine
et sensuelle, loin des images
de violences ou
d'obscurantisme religieux.



LE GOÛT

- 57 Le succès fou d'un joli cœur.
- 60 *Fétiche*
Claire obscure.
- 61 *Tête chercheuse*
Eléa Lelimouzin, le sens de l'imperfection.
- 62 *Belles feuilles*
L'élégance selon Vanessa Seward.
- 63 *Variations*
Tireurs d'élite.
- 64 *Making of*
Yves Saint Laurent tisse des liens avec l'art.
- 65 *Rédition*
Esprit rationnel.
- 66 Tom Mercier, la vérité en face.
- 68 *Des nouvelles de*
Kamal Mouzawak, restaurateur engagé.
- 70 *Figure de style*
Ministère de l'intérieur.
- 72 *Partir un jour*
À Villeurbanne, dans le grand bain culturel.
- 74 *Traitement de saveur*
Sacrée dalle.
- 75 *Produit intérieur brut*
Une grenade, deux possibilités.
- 76 *Carte sur table*
Réception royale au Plaza Athénée.
- 78 *Écologiquement vôtre*
L'allume-feu.
- 80 *Jeux*
- 82 *Dans l'album de...* Sabine Azéma.



La couverture a été réalisée par Witt/SIPA.

DIRECTRICE ADJOINTE DE LA RÉDACTION_
Marie-Pierre LANNELONGUE

DIRECTEUR DE LA CRÉATION_
Jean-Baptiste TALBOURDET-NAPOLÉONE

M Le magazine du Monde

RÉDACTION EN CHEF ADJOINTE_
Grégoire BISEAU, Clément GHYS, Dominique PERRIN.
DIRECTRICE DE LA MODE_
Suzanne KOLLER

RÉDACTION Samuel BLUMENFELD, Yann BOUCHEZ, Zineb DRYEF, Benoît HOPQUIN.
Avec Stéphanie MARTEAU et Lucas MINISINI.
Sabine MAIDA (cheffe adjointe Lifestyle et beauté), Caroline ROUSSEAU
(cheffe adjointe Mode) et Fiona KHALIFA (coordinatrice Mode). Avec Laëtitia LEPORCQ.
Chroniqueurs_Marc BEAUGÉ, Guillemette FAURE.
Assistantes_Aurora SALCEDO, Marie-France WILLAUME.

DÉPARTEMENT VISUEL Photo_Lucy CONTICELLO et Laurence LAGRANGE (direction),
Hélène BÉNARD-CHIZARI, Ronan DESHAIES (Instagram), Françoise DUTECH,
Federica ROSSI. Avec Soizic LANDAIS.
Graphisme_Audrey RAVELLI (chef de studio), Camille DURAND et Marielle VANDAMME.
Avec Caroline SIEURIN. Photographure_Fadi FAYED, Philippe LAURE.

ÉDITION Céline MORDANT (cheffe d'édition), Stéphanie GRIN, Julien GUINTARD et Paula RAVAUX
(chefs d'édition adjoints). Boris BASTIDE, Béatrice BOISSERIE, Nadir CHOUGAR,
Joël MÉTREAU, Agnès RASTOUIL.
Révision_Jean-Luc FAVREAU (chef de section), Adélaïde DUCREUX-PICON.
Avec Arnaud DUBOIS.

PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Louis DREYFUS
DIRECTEUR DU "MONDE", DIRECTEUR DÉLÉGUÉ DE LA PUBLICATION,
MEMBRE DU DIRECTOIRE : Jérôme FENOGLIO
DIRECTRICE DE LA RÉDACTION : Caroline MONNOT
DIRECTION ADJOINTE DE LA RÉDACTION : Grégoire ALLIX, Maryline BAUMARD,
Hélène BEKMEZIAN, Philippe BROUSSARD, Nicolas CHAPUIS, Emmanuelle CHEVALLEREAU,
Emmanuel DAVIDENKOFF (Événements), Alexis DELCAMBRE, Harold THIBAUT
DIRECTRICE ÉDITORIALE : Sylvie KAUFFMANN
DIRECTRICE DÉLÉGUÉE AU DÉVELOPPEMENT DES SERVICES ABONNÉS : Françoise TOVO
DIRECTEUR DÉLÉGUÉ AUX RELATIONS AVEC LES LECTEURS : Gilles VAN KOTE
DIRECTEUR DU NUMÉRIQUE : Julien LAROCHE-JOUBERT
DIRECTRICE DES RESSOURCES HUMAINES : Émilie CONTE
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA RÉDACTION : Sébastien CARGANICO

Rédaction en chef : Laurent BORREDON, Laetitia CLAVREUL, Michel GUERRIN, Christian MASSOL, Franck NOUCHI (Débats et Idées) / Documentation : Muriel GODEAU (cheffe de service) et Vincent NOUVET / Infographie : Le Monde / Directeur de la diffusion et de la production : Xavier LOTH / Directrice de fabrication : Nathalie COMMUNEAU, Pascal DELAUTRE (chef de fabrication), Alex MONNET (fabricant) / Directrice des ventes : Sabine GUDE / Responsable commerciale international : Saveria COLOSIMO MORIN / Responsable de la logistique : Philippe BASMAISON / Modification de service, réassort pour marchands de journaux : 0 805 05 01 47 / Responsable informatique éditoriale : Emmanuel GRIVEAU / Informatique éditoriale : Toufic BOURDACHE, Samy CHÉRIFI, Christian CLERC, Igor FLAMAIN, Aurélie PELLOUX, Pascal RIGUEL / Directrice des abonnements : Lou GRASSER / Abonnements : abojournalpapier@lemonde.fr ; de France 03 28 25 71 71 ; de l'étranger +33 3 28 25 71 71 / PROMOTION ET COMMUNICATION : Brigitte BILLIARD, Marianne BREDARD, Marlène GODET et Élisabeth TRETIAK / Directeur des produits dérivés : Hervé LAVERGNE / M PUBLICITÉ_Directrice générale adjointe, marketing et communication : Élisabeth CIALDELLA, Tél. : 01-57-28-39-68 (elisabeth.cialdella@mpublicite.fr) / Directrice déléguée, directrice de marque M Le magazine du Monde : Valérie LAFONT, Tél. : 01-57-28-39-21 (valerie.lafont@mpublicite.fr) / Directeur délégué, activités programmatiques, AD Tech et monétisation : Sébastien NOEL, Tél. : 01-57-28-37-00 (sebastien.noel@mpublicite.fr) / Directeur délégué, pôle agences : François de REN, Tél. : 01-57-28-30-21 (francois.deren@mpublicite.fr) / Directeur délégué, pôle opérations spéciales : Steeve DABLIN, Tél. : 01-57-28-38-84 (steeve.dablin@mpublicite.fr) / 67-69 avenue Pierre Mendès-France, 75013 Paris / Tél. : 01-57-28-20-00/25-61 / Courriel des lecteurs : mediateur@lemonde.fr / Courriel des abonnements : abojournalpapier@lemonde.fr / M Le magazine du Monde est édité par la Société éditrice du Monde (SA). Imprimé en France : Maury imprimeur SA, 45330 Malesherbes.

🌱 Origine du papier : Italie. Taux de fibres recyclées : 0%. Ce magazine est imprimé chez Maury certifié PEFC. Eutrophisation : PTot = 0.018kg/tonne de papier. Dépôt légal à parution. ISSN 0395-2037
Commission paritaire 0712C81975. Agrément CPPAP : 2000 C 81975. Distribution France Messagerie. Routage France routage.

1 – RAPHAËLE BACQUÉ est journaliste au *Monde*. Cette semaine, elle revient pour *M* sur les années fastes de TF1 à la lumière des accusations qui ont émergé ces dernières années contre Patrick Poivre d'Arvor, Gérard Louvin ou Nicolas Hulot. « Le groupe TF1 a mis plusieurs mois à comprendre que les scandales sexuels touchant son ancienne star du journal télévisé, le producteur de ses plus emblématiques émissions de variétés et l'ex-aventurier d'« Ushuaïa » ne résultaient pas seulement de dérives individuelles. Plus que la fin d'une époque, ils racontent ces temps où TF1 affichait son arrogante notoriété, sa puissance financière, sa force et son entretient. » P. 29

2 – SOFIA FISHER est journaliste. Pour *M*, elle s'est plongée dans la guerre fratricide qui oppose deux adjoints du maire historique de Menton, décédé en octobre : « On y retrouve ce décor typiquement méditerranéen, de l'argent, une baronnie vieille de trente ans, d'enquêtes judiciaires compliquées. L'indulgence de beaucoup d'habitants envers les accusations de corruption et de détournement de fonds qui sont portées sur leurs élus est intéressante, car elle révèle beaucoup de choses sur le quotidien de ce genre de territoire, un peu hors du monde. Coincée entre Monaco et l'Italie, Menton est vraiment au bout de la France. J'ai eu envie de la raconter. » P. 38

3 – STÉPHANIE DAVILMA est une photographe indépendante basée dans le Var. Autodidacte, elle réalise des travaux de commande et séries personnelles dans des domaines variés, toujours marqués par son goût pour la contemplation et l'observation du temps long. Ses images sont souvent liées à son environnement méditerranéen, comme lors de ce reportage à Menton, une ville à part, enclavée entre la mer et la montagne. P. 38

4 – ROXANA AZIMI, journaliste, collabore régulièrement au *Monde* et à *M*. Dans ce numéro, elle retrace l'épopée du Palais de Tokyo, le plus vaste centre d'art en Europe, qui fête ses 20 ans le 21 janvier. « Quand le Palais de Tokyo ouvre ses portes, en janvier 2002, il fait souffler un vent nouveau. L'esprit est pop et trash, au diapason d'un lieu déglingué façon friche berlinoise. Ouvert de midi à minuit, pointu et festif, célébrant tous les arts ou presque, le « PalTok » devient le tremplin de toute une jeune scène française qui explose à l'étranger. Mais, en deux décennies, le lieu s'est agrandi et embourgeoisé. Et la pandémie a fissuré les piliers de son modèle économique. » P. 44

5 – RAPHAËL BARTHLEN, photographe membre du duo Frankie & Nikki, signe seul cette semaine les images du reportage au cœur du Palais de Tokyo, à Paris. Leur travail à deux oscille entre reportages, portraits et séries mode pour la presse. Ils collaborent notamment à *Air France Magazine*, *Regain* et *L'Obs*. P. 44

Elles et ils ont participé à ce numéro.



LES COVIDÉS ANONYMES.

ENTRE-SOI

AVEC LA VAGUE OMICRON QUI SUBMERGE LA FRANCE DEPUIS FIN DÉCEMBRE, PLUS QUESTION D'ATTIRER L'ATTENTION OU DE SE FAIRE PLAINDRE AVEC UN SIMPLE TEST POSITIF.

Texte Guillemette FAURE

DIRE QUE, IL Y A DEUX ANS, connaître ne serait-ce qu'un cas contact méritait l'attention de son entourage. Dire que, il y a deux ans, on était plein d'inquiétudes pour ceux qui avaient contracté la maladie, on leur posait plein de questions (« *alors tu ne sens plus rien ?* » ; « *tu veux qu'on t'apporte quelque chose ?* »). C'est dur aujourd'hui, à titre de comparaison, de compter parmi les derniers malades du Covid-19. Même la pharmacie débordée n'a pas pris le temps de les appeler pour leur donner leur résultat positif. Soudain, les proches se transforment en médecins épidémiologistes (« *Omicron, c'est rien, tu vas être enrhumé et ça te fera ton booster quatrième dose* »). S'ils font l'erreur de dire « *J'ai le Covid* », on leur réplique : « *Non, t'es positif.* » Fini l'époque où on plaignait les gens à l'isolement comme vivant une expérience hors limite. Là, on relativise à leur place (« *bah, tu peux bosser de chez toi* ») et on oublie de prendre de leurs nouvelles. Qui s'est demandé comment allait Olivier Véran depuis qu'il a annoncé être positif au Covid-19 ?

À QUOI ON LES RECONNAÎT

Ils postent des photos de leur test positif sur Facebook ou Twitter pour tenter de s'attirer un peu de compassion (heureusement que le test ne passe pas

par une analyse d'urine, on se demande à quoi auraient ressemblé les réseaux sociaux), ensuite ils précisent que tout va bien quand même. Ils rassurent des gens qui ne s'étaient même pas inquiétés pour eux. Quand ils l'annoncent à leur entourage, on leur répond « *j'en sors* », « *décidément tout le monde l'a* », on leur fait la liste de tous ceux qui viennent d'être testés positifs le même jour ou de ceux qui l'ont eu plusieurs fois. Depuis le SMS de l'Assurance-maladie leur indiquant qu'ils allaient être appelés, ils attendent toujours que le téléphone sonne. Quand ils appellent leurs cas contacts en s'excusant, ils s'entendent répondre : « *Mais, de toute façon, on est tous cas contacts.* » Leurs collègues oublient de leur envoyer des liens Zoom pour les réunions. Les écoliers positifs, eux, reçoivent des messages de leurs copains : « *La chance !* »

COMMENT ILS PARLENT

« *Quand mon père l'a eu, on pensait que c'était la fin et on aspergeait la maison d'eau de Javel, là, on nous dit qu'il faut bien y passer un jour.* » « *Mon mari et ma fille se sont foutus de moi.* » « *J'ai pas pu m'empêcher de frimer sur les réseaux sociaux avec mon petit Covid, je me suis pris une volée de commentaires.* » « *Comble de la lose, j'ai eu le Delta*

quand tout le monde avait l'Omicron. » « *J'ai essayé de faire le malin parce que j'ai eu Omicron en décembre, mais ça n'intéressait personne.* » « *Même un bon variant, ça ne te distingue pas.* » « *Rassurez-vous, pour le moment, j'ai à peu près l'équivalent d'un gros rhume.* » « *J'ai l'impression d'être en décalage quand je dois demander un lien Zoom.* »

LEUR GRANDE VÉRITÉ

C'est la pire période pour avoir le Covid-19.

LEURS QUESTIONS EXISTENTIELLES

Avec deux masques posés l'un sur l'autre, je peux faire les courses si je vais très vite ? Le test à J + 7, c'est en comptant la journée d'aujourd'hui ? Ils sont nombreux ceux qui ne l'ont pas encore eu ? Est-ce qu'on est la queue de comète ?

LEUR GRAAL

Depuis qu'un test positif au Covid-19 est un non-sujet, il n'y a plus de disputes en famille ou entre amis sur l'attitude à adopter.

LA FAUTE DE GOÛT

Avoir 40 de fièvre, ne pas tenir debout et devoir écouter des amis dire : « *Ma sœur l'a eu la semaine dernière, t'auras un peu mal à la tête et c'est rien.* » (M)

inscrive foto hi!!!!



LA SEMAINE
Ik heb hoop in de toekomst, alle
halvertrouwen, zoals ik het nog
niemand gekunt heb, en ik
je een grote steun van mij

Anne Frank, 12 juni
Ik heb het nu een grote steun aan
en heb een orke leer club die ik
schrijf, deze manier om mij mijn de
schrijven in
Annelies Marie Frank
1941/1942
ik heb
niet apoa
ik heb heb
schrijven
28 de
Anne Frank
Ik ben, o, zo blij dat ik je meegeen

Le journal d'Anne Frank, que la jeune fille a tenu de 1942 à 1944.

LE DERNIER SECRET D'ANNE FRANK.

“Qui a trahi Anne Frank?”, de la Canadienne Rosemary Sullivan, sorti le 19 janvier, entend mettre fin au mystère qui planait encore sur l'histoire de l'adolescente déportée en 1944. Après plusieurs films, BD, pièces de théâtre et multiples ouvrages, ce nouvel épisode perpétue le mythe autour de ce personnage emblématique.

“OÙ EST ANNE FRANK?”, demandait, en décembre, le film d'animation de l'Israélien Ari Folman. Moins de deux mois après cette sortie (accompagnée d'un roman graphique du même nom, paru chez Calmann-Lévy, l'éditeur historique du Journal d'Anne Frank), la jeune déportée la plus célèbre de l'Histoire fait à nouveau l'actualité. Alors que Folman prenait le parti de la fiction, l'ouvrage *Qui a trahi Anne Frank?* (HarperCollins) se présente comme un document historique – et un événement historiographique. Signé par l'écrivaine canadienne Rosemary Sullivan, le livre, paru simultanément le 19 janvier dans une dizaine de pays (France, États-Unis, Angleterre, Japon, Pologne, Espagne, Allemagne...), a fait l'objet, avant parution, d'un embargo digne des Mémoires de la reine d'Angleterre : le texte a été rendu disponible à la presse moins d'une semaine avant sa mise en vente, contre signature d'un certificat de confidentialité. Il entend clore une fois pour toutes le débat autour du grand mystère qui plane encore sur l'histoire de la famille Frank : qui l'a dénoncée à la police allemande en 1944, scellant ainsi son destin funeste ? En 2016, une enquête commanditée par la

Ci-dessous, le « mur de la honte », constitué des portraits de ceux ayant collaboré avec les nazis, établi lors de l'enquête dirigée par Vincent Pankoke. À droite, la couverture du livre de Rosemary Sullivan.

Incarnation du génocide, Anne Frank “permet de pleurer, alors qu’il est difficile de pleurer quand il n’y a rien”, conclut Annette Wieviorka.

« objet littéraire aux multiples significations ». « Sa postérité est tous azimuts, avance-t-elle. À partir du symbole de la disparition des jeunes dans la Shoah, elle s'est détachée pour pénétrer tous les imaginaires. Il y a le côté adolescente talentueuse, qui donne un socle puissant. Anne Frank est aussi devenue l'archétype de la victime : elle est donc applicable à toutes les victimes de toutes sortes de crimes. L'aspect mystérieux de sa déportation nourrit l'imaginaire et alimente le mythe. Et puis il y a bien sûr la maison, qui offre un lieu de mémoire. » Lorsque le marronnier qui faisait face à sa fenêtre, et qu'Anne Frank évoque à plusieurs reprises dans le *Journal*, était encore debout, ses marrons servaient à planter des arbres commémoratifs partout dans le monde. Quand, déjà malade, la tempête de 2010 a eu raison de lui, un commerce de reliques s'est instauré pour en vendre des morceaux. En 1995, la publication d'une version intégrale du *Journal*, dans laquelle la jeune fille s'autorise quelques réflexions sur son corps et sa sexualité, fit d'elle une icône féministe, voire queer (dans l'un des passages longtemps expurgés, elle y raconte sa fascination pour le corps de son amie Jacqueline et son envie de l'embrasser). À la rentrée prochaine, l'écrivaine Lola Lafon publiera elle aussi un livre sur Anne Frank, dans la collection « Ma nuit au musée » des éditions Stock. Outre son histoire familiale marquée par la Shoah, ce qui l'a menée à Amsterdam, dit-elle, c'est ce « personnage entouré d'un amour fou, qui fut aussi l'objet d'une haine folle, d'une obsession négationniste qui a commencé dès la publication du *Journal*. Le grand défi, quand on parle d'Anne Frank, c'est de ne pas la tirer à soi, de ne pas en faire ce qui nous arrange. Au fond, de quoi est-elle le symbole ? De la Shoah ? De l'adolescence ? De l'écriture ? Du féminisme ? C'est ce que j'ai voulu questionner dans le livre. » Témoin, symbole, idole, héroïne, Anne Frank est un personnage. Pour Rosemary Sullivan, son histoire est celle d'une « trahison », « emblématique, [et] aussi terrifiante de banalité ». Vincent Pankoke, l'ancien enquêteur du FBI qui a mené l'enquête, évoque, lui, la valeur éducative d'un texte à la première personne pour les jeunes aujourd'hui. « Même si le *Journal d'Anne Frank* est au programme dans la plupart des écoles aux États-Unis, une étude a montré en 2020 que deux tiers des jeunes Américains de 18 à 39 ans ne savent pas que 6 millions de juifs sont morts durant la seconde guerre mondiale, déplore-t-il. Il faut que nous, les enfants des témoins directs, continuions à montrer les preuves. » En 1945, son père, soldat, a participé à la libération d'un camp de concentration allemand, à la frontière autrichienne. « Je n'ai jamais oublié le récit qu'il m'en a fait », confie-t-il. Incarnation du génocide, Anne Frank « permet de pleurer, alors qu'il est difficile de pleurer quand il n'y a rien », conclut Annette Wieviorka. La fétichisation comme rempart contre l'oubli. (M)



○ ○ Maison Anne Frank, à Amsterdam, concluait que les Frank avaient été découverts par hasard, à la suite d'une enquête de la police sur un trafic de tickets de rationnement et sur des emplois illégaux. Aujourd'hui, l'équipe réunie autour de l'enquêteur du FBI à la retraite Vincent Pankoke, dont Rosemary Sullivan relate le travail, opte, elle, pour une autre conclusion : c'est un notaire juif, Arnold Van den Bergh, qui, pour sauver sa propre famille, aurait livré aux autorités allemandes l'adresse de l'annexe où se cachaient la famille Frank et quatre autres juifs clandestins. Pour arriver à cette résolution, plusieurs dizaines de personnes ont travaillé pendant cinq ans, grâce à un financement complexe, mélangeant l'à-valoir versé par l'éditeur HarperCollins, des dons privés et une aide de la ville d'Amsterdam. Utilisant la recherche ADN et l'intelligence artificielle (notamment un logiciel spécialement conçu pour recouper les innombrables informations collectées et un modélisateur qui a reconstitué en 3D le quartier de la famille Frank), ils ont fait appel à des graphologues, des historiens et des psychologues, et retrouvé dans le monde entier les descendants de témoins directs. L'enquête est sérieuse, et la découverte significative. Mais, face à l'infinie déclinaison de projets autour de ce que le *New York Times* appelait récemment « la franchise Anne Frank », une certaine prudence s'impose. Publié pour la première fois en 1947, par la volonté d'Otto Frank, le père d'Anne et le seul survivant de la famille, le *Journal* est un succès quasi immédiat. Soixante-quinze ans plus tard, il a été traduit en 78 langues, publié dans 192 pays, adapté en manga, bande

dessinée, film, pièce de théâtre, podcasts, et a fait l'objet d'innombrables ouvrages... En 1960, la première adaptation cinématographique du livre remporta trois Oscars. En 1996, c'est la version documentaire d'*Elle s'appelait Anne Frank* (Calmann-Lévy, 1987), écrit par Miep Gies, une fidèle amie de la famille Frank, qui les aida pendant les vingt-quatre mois que dura leur claustration, qui se vit décerner l'Academy Award du meilleur documentaire. En 2020, une série YouTube, intitulée *Anne Frank Video Diary*, réimaginait Anne Frank en « vlogueuse ». « Personne ne sait combien d'exemplaires du *Journal* ont été vendus », assure Yves Kugelmann, membre du comité de direction du Fonds Anne Frank, une structure créée par Otto Frank à Bâle en 1963 pour, entre autres choses, administrer les droits de publication et d'adaptation du texte. « Otto ne voulait pas gagner d'argent avec le *Journal*. Les gains devaient donc être reversés à la société civile, via la fondation, et tous les membres officient bénévolement. » Opacité suisse oblige, les recettes du fonds ne sont pas rendues publiques, mais l'argent récolté est redistribué sous forme de dons à diverses associations caritatives dans le monde. « Nous accordons beaucoup de droits, ajoute Yves Kugelmann, et la plupart ne sont pas pour le marché professionnel, mais pour des projets éducatifs, des petits théâtres locaux... Parfois, nous les cédon gratuitement. » La fondation reçoit chaque année des centaines de demandes de cession de droits. Pourquoi Anne Frank demeure-t-elle aussi populaire ? Annette Wieviorka, historienne spécialiste de la Shoah et directrice de recherche émérite au CNRS, évoque un

LE COVID-19 CONTRACTÉ EN DÉCEMBRE, sans trop de gravité, par Jean-Luc Pithois, le maire de Saint-Jacut-de-la-Mer, va-t-il empêcher les estivants de bénéficier de toilettes publiques semi-automatiques flambant neuves à leur arrivée dans ce charmant village des Côtes-d'Armor ? L'étrange question, en forme d'effet papillon, prête à sourire. Mais, sur cette presqu'île non loin de Saint-Malo, la mairie n'a pas le cœur à la rigolade. Le conseil municipal a implosé, le 10 janvier, avec la démission de quatre membres de l'opposition. Une fronde menée par Bertrand Meheut, ancien patron du Groupe Canal+ (de 2003 à 2015), enfant du pays élu conseiller municipal aux élections de 2020 – comme les trois autres démissionnaires – de la liste minoritaire Saint-Jacut au cœur. En cause, l'attitude du maire écologiste, accusé d'être « irresponsable » et « antivax ». Jean-Luc Pithois et ses adjoints dénoncent « un prétexte » et leur renvoient le compliment d'« irresponsables ». Deux conseillers de la majorité ayant déjà quitté le navire en février 2021 – le Covid-19 n'y était pour rien –, des élections partielles auront lieu à la fin de l'hiver. De mémoire de Jaguines et de Jaguens, on n'avait jamais vu ça. Pour comprendre ce Clochemerle breton, où le coronavirus a mis le feu aux poudres, déambuler dans Saint-Jacut ne suffit pas. En cette mi-janvier, les rues sont quasi désertes et les restaurants fermés. Wilfrid Serizay accueille dans le salon propre de sa maison, au cœur d'un lotissement résidentiel. À 73 ans, ce retraité de l'audiovisuel s'était présenté, en 2020,

sur la liste Saint-Jacut au cœur. « Pour rendre service à la commune », dit-il, lui qui aidait déjà au club nautique. « La petite goutte qui a fait déborder le vase », selon ses mots, remonte à la fin de l'automne. Le 1^{er} décembre, Jean-Luc Pithois assiste à une réunion à Pléven, à 20 kilomètres de Saint-Jacut. Le lendemain, il est informé que l'un des participants est atteint du Covid-19. Le jour même et les suivants, le maire réalise plusieurs autotests, tous négatifs. Le 6 décembre au matin, il prend part à une réunion municipale. Avant de se sentir moins bien dans l'après-midi. Nouvel autotest, cette fois-ci positif. Peu importe à Wilfrid Serizay que le maire se soit confiné à partir du 6 décembre. Ou que l'hôtel de ville ait fermé durant une semaine – aucun des 18 salariés n'a été contaminé, seule l'épouse de Jean-Luc Pithois l'a été. L'ex-conseiller accuse l'édile d'être « dans la dissimulation perpétuelle, dans l'évitement », « Ce qui est inadmissible, c'est qu'il ait tenu cette réunion sans nous avertir qu'il était cas contact », renchérit Jacques Perrigault, expert-comptable à la retraite et conseiller démissionnaire, lui aussi présent le 6 décembre. Le maire, 67 ans, n'était pas vacciné, voilà qui irrite ses détracteurs. « Ce n'est pas responsable, ni sérieux, d'avoir un rôle public sans être vacciné », estime Bertrand Meheut, au téléphone. Une fois l'état de santé du maire connu, le blog de la liste Saint-Jacut au cœur s'enflamme. Le 16 décembre, les opposants affirment dans un post être « contactés en permanence par des Jaguens (...) ». *Beaucoup d'entre eux, notamment parmi ses amis [du maire] et ses électeurs, sont scandalisés et mettent en avant son comportement de menteur. En effet, il leur avait indiqué plusieurs fois qu'il était vacciné, pour finir par avouer le contraire.* Wilfrid Serizay souligne que « la population de Saint-Jacut, l'hiver, est composée de beaucoup de personnes âgées ». Selon l'Insee, en 2018, sur les 905 habitants, 177 avaient plus de 75 ans. Mais, pour deux conseillères de Saint-Jacut au cœur (dont la tête de liste Roselyne Goupy), les attaques visant l'édile vont trop loin. Le 16 décembre, lors d'un conseil municipal, elles font scission. Et sont illico accusées par leurs ex-colistiers d'être sur la même ligne « antivax » que le maire. Assis derrière une table ovale dans la salle des mariages de la mairie, Jean-Luc Pithois dénonce une histoire « montée en épingle ». Il réfute l'expression, « impropre », estime-t-il, de « cas contact », après une réunion où il avait gardé son masque. « Je ne suis pas vacciné, mais je ne suis pas antivaccin, explique-t-il. Je ne suis pas sur les ronds-points le samedi pour dire : "Non au vaccin !" » Il assure respecter les gestes barrière. Rappelle avoir pris un arrêté municipal, dès l'été 2020, pour rendre obligatoire le port du masque sur le marché, « huit jours avant que la préfecture » ne fasse de même. Il concède une « bévue » auprès d'un habitant, « un ami – ça l'est un peu moins maintenant –, une personne très angoissée par rapport à la pandémie ». « Pour le rassurer, je lui ai dit que j'étais vacciné. Ce n'était pas mentir pour mentir, mais pour qu'il dorme tranquille. » « L'ami », furieux, s'en est plaint auprès de la préfecture quand il a su la vérité. Cette crise « covidesque » a amplifié des querelles plus anciennes. Depuis un an, « c'est coup de boutoir sur coup de boutoir », pointe le maire à propos de l'opposition. Arrivé il y a une poignée d'années à Saint-Jacut, Jean-Luc Pithois a le sentiment d'être « la tête de Turc qu'il faut abattre ». Avec ces démissions, en attendant les élections partielles, « la gestion de la commune est bloquée », déplore son adjoint à l'urbanisme. Des projets estivaux risquent de prendre du plomb dans l'ail, notamment ceux des WC publics. « Nos vacanciers vont sûrement avoir le droit à des toilettes qui datent de Mathusalem et ne sont pas terribles », regrette Jean-Luc Pithois. Heureusement, les touristes viennent surtout pour les plages et l'abbaye, toujours aussi belles. Voilà au moins un constat unanime. (M)

ÉPIDÉMIE DE DÉMISSIONS À SAINT-JACUT-DE-LA-MER.

La contamination au Covid-19, en décembre, du maire écologiste Jean-Luc Pithois, non vacciné, a provoqué l'implosion du conseil municipal. Des élections partielles sont prévues à la fin de l'hiver.

Texte Yann BOUCHEZ



Jean-Luc Pithois, à la mairie de Saint-Jacut-de-la-Mer (Côtes-d'Armor), en janvier.

LA POLITIQUE LOCALE, STAR DU GRAND ÉCRAN.

Tous deux consacrés à des élus locaux, “Les Promesses”, de Thomas Kruithof, et “Municipale”, de Thomas Paulot, sortent en salle le 26 janvier. Deux manières très différentes d’aborder la figure du citoyen électeur.

Texte Valentin PÉREZ



Le comédien Laurent Papot (ici, avec une Revinoise) a été engagé par le réalisateur Thomas Paulot pour se présenter aux municipales de la ville de Revin, dans les Ardennes, en 2020.

PENDANT QUE LES CHAÎNES DE TÉLÉVISION DEVISENT, d’interviews en bandeaux, sur les recherches de parrainage, les fluctuations des sondages ou les déplacements calibrés des candidats déclarés à l’élection présidentielle, c’est une autre politique qui occupe les écrans de cinéma. Le 26 janvier, par un hasard de calendrier, sortiront en salle deux films qui s’intéressent à des campagnes municipales. Leurs formes, à première vue, paraissent aux antipodes. *Les Promesses*, réalisé par Thomas Kruithof et sélectionné à la Mostra de Venise, a les atours d’un drame. On y suit, transformée en maire d’une banlieue parisienne délabrée confrontée aux logements insalubres et aux marchands de sommeil, une Isabelle Huppert faisant alterner raideur autoritaire et chaleureuses poignées de main, hésitant à se représenter et flanquée d’un dévoué directeur de cabinet (Reda Kateb). À l’opposé, *Municipale*, de Thomas Paulot, dévoilé en avant-première lors du dernier Festival de Cannes, est un docufiction ovniesque dans lequel un comédien (Laurent Papot) est propulsé candidat à la véritable élection municipale de 2020, à Revin, une ville désindustrialisée des Ardennes. Les deux projets naissent autour de l’élection présidentielle de 2017 et avant le succès, par-delà les 700 000 entrées, d’*Alice et le maire*, de Nicolas Pariser, sorti à l’automne 2019 et porté par Fabrice Luchini, qui y campe un édile de Lyon au bout du rouleau. « *Au départ, je m’interrogeais sur la représentativité des citoyens à une échelle locale : comment montrer ces gens que l’on ne voit jamais au cinéma ?* », explique Thomas Paulot, dont le grand-père fut, trois décennies durant, le maire de Tailly, en Côte-d’Or, un village de moins de 200 habitants. Au même moment, Thomas Kruithof suit la campagne de 2017 avec un désir, « *faire un film sur le courage politique* ». Il précise : « *Je ne voulais pas me limiter à la conquête du pouvoir mais*

interroger l’échelon local comme moyen de changer, ou non, la vie des gens. » Son envie commence à prendre corps lorsqu’il rencontre Jean-Baptiste Delafon, cocréateur et scénariste de la série *Baron noir*. « *Baron noir mettait en scène des enjeux très idéologiques, les fractures de la gauche, les confrontations de valeurs, les ficelles médiatiques, autour d’un personnage prêt à tout pour faire triompher ses idées. Là, je voulais au contraire travailler autour de la figure pragmatique, appliquée, quasi “désidéologisée”, du maire de banlieue* », explique Delafon. Kruithof et Delafon mettent trois ans à bâtir le scénario des *Promesses*. Ils se documentent sur le thème crucial du logement, rencontrent des édiles de tous bords : Olivier Klein (DVG) à Clichy-sous-Bois (Seine-Saint-Denis), Catherine Arenou (DVD) à Chanteloup-les-Vignes (Yvelines), Philippe Rio (PCF) à Grigny (Essonne)... Jamais, dans le film, l’étiquette de Clémence, la maire qu’ils ont imaginée, n’est précisée. Les enjeux sont ailleurs : sauver une cité en menant des réunions publiques, en bataillant avec les pouvoirs publics, avant qu’elle ne tombe en ruine. Si des intrigues secondaires viennent interroger l’authenticité de l’engagement de l’élue, « *il était essentiel pour nous de ne pas tomber dans des facilités scénaristiques*, soulignent-ils. *Tant de fictions de politique nationale ont pour seul ressort la nomination dans un ministère ou de parvenir à l’Élysée* ».

Dans la salle d’à côté, *Municipale* s’amuse justement à jouer la carte de la prise du pouvoir... pour mieux la saboter. À partir d’août 2019, Thomas Paulot a engagé l’acteur Laurent Papot, lui a fait enfiler une cravate et arpenter le Salon des maires de France, puis l’a envoyé à Revin, 6 500 habitants. Sa mission face caméra ? Monter une liste aux élections municipales (sans dissimuler aux inscrits qu’il est comédien), gagner, puis s’échapper en laissant le pouvoir aux locaux. Bref, « *épouser les codes du pouvoir pour mieux pirater l’élection et tenter une expérience de municipalisme libertaire* », façon laboratoire politique, résume le réalisateur. Alertés par la presse locale, le tractage et les réseaux sociaux, les habitants se sont emparés de ce drôle de dispositif le temps de la campagne de 2020. On entend, bien sûr, dans ce docufiction qui a cumulé deux cents heures de rush, le chômage qui plombe, la désindustrialisation, les désillusions socialistes, mais on y voit surtout Karim, Fred, Jennifer et les autres, « *avec leurs envies, leurs pensées politiques, formulées ou viscérales, et leur entraide, leur solidarité* », se félicite Thomas Paulot.

Car c’est en parvenant à faire entrer le citoyen dans le cadre que la politique locale au cinéma se distingue. « *Sa représentation, dans une fiction de politique nationale, passe souvent par la manifestation de rue*, remarque Thomas Kruithof. *Les candidats à une municipale sont au contraire des personnages sans intermédiaire, dont on serre la main, tape l’épaule et qui connaissent le prénom de vos enfants.* » Et des figures qui, à coup sûr, suscitent moins d’acrimonie chez le spectateur que celles du ministre, du dirigeant de parti ou du président... Le maire reste, à plus forte raison depuis la pandémie, « *l’élue préféré des Français* », concluait, en juillet 2021, une enquête du Cevipof réalisée avec le concours, pas peu satisfait, de l’Association des maires de France. (M)

**Nouvel iPhone 13 avec 5G.
Profitez de la qualité cinéma
grâce à Orange reprise.**



DAS tête : 0,98 W/kg
DAS membres : 2,99 W/kg
DAS tronc : 0,99 W/kg

Apple iPhone 13

150€*
de remise immédiate
avec forfait 5G
et en revendant
votre mobile

**En boutique
et en Click & Collect**

*** Pour l'achat en boutique d'un iPhone 13 avec forfait 5G engagement 24 mois : 50€ de remise + 100€ de bonus reprise (rachat par Orange de votre téléphone 100€ de plus que sa valeur estimée)⁽¹⁾.**

5G : accessible en France métropolitaine avec offre et équipement compatibles, uniquement dans les zones déployées (881 communes couvertes en 5G au 30/11/2021). Débit maximum théorique de connexion en réception jusqu'à 2,1 Gbits/s dans les zones couvertes en 3,5GHz avec agrégation des quatre bandes de fréquences 4G et jusqu'à 615 Mbits/s pour les zones couvertes en 2,1 GHz utilisée pour la 4G. Couverture 5G détaillée et différenciée selon les fréquences utilisées sur reseaux.orange.fr

Offre disponible uniquement en boutique Orange.

Kit mains-libres recommandé. Offre soumise à conditions, valable en France métropolitaine du 12/01/2022 au 02/02/2022, réservée aux particuliers, propriétaires de mobiles éligibles.

(1) Rachat et conditions en boutique Orange.



QUI EST VRAIMENT...

Chrysoula Zacharopoulou.

LE 11 JANVIER, CETTE EURODÉPUTÉE (LRM) A REMIS À EMMANUEL MACRON UN RAPPORT POUR AMÉLIORER LE DIAGNOSTIC ET LA RECONNAISSANCE DE L'ENDOMÉTRIOSE. LAURÉATE DU PRIX DE LA FEMME POLITIQUE D'INFLUENCE DE 2021, ELLE SOUHAITE PORTER UNE VOIX HUMANISTE – ET MACRONIENNE – EN EUROPE.

Texte Ismaël EL BOU-COTTEREAU

UNE COMBATTANTE DE L'ENDOMÉTRIOSE

En annonçant la nouvelle stratégie de prise en charge de l'endométriose, Emmanuel Macron a tenu à remercier la « *docteure Chrysoula Zacharopoulou pour son engagement* ». Cette chirurgienne et gynécologue de formation avait sollicité Julie Gayet pour fonder, en 2015, l'association Info-endométriose afin de sensibiliser la société et les médias à cette maladie associée à des règles très douloureuses. Chrysoula Zacharopoulou, 45 ans, se réjouit qu'une « *maladie qui touche une femme sur dix dans tous les aspects de [sa] vie devienne une cause nationale* ». Qu'importent les critiques sur le flou financier qui entoure plusieurs points et sur l'avis défavorable du gouvernement concernant l'adoption au Parlement d'une résolution pour reconnaître l'endométriose comme une affection de longue durée. « *Je refuse de tout politiser* », souligne celle qui, dès 2009, assure avoir été choquée par le silence des hôpitaux français sur le sujet.

UNE FEMME TARDIVEMENT INVESTIE EN POLITIQUE

Née à Sparte, fille d'un militaire, cette europhile franco-grecque a d'abord étudié et vécu quinze ans en Italie avant de s'installer en France, en 2007. C'est par le biais de son engagement dans la lutte contre l'endométriose qu'elle commence à graviter autour des cercles politiques. En 2014, elle rencontre Najat Vallaud-Belkacem, alors ministre des droits des femmes. Chirurgienne à l'hôpital militaire de Saint-Mandé, Chrysoula Zacharopoulou n'est pas encartée mais continue son lobbying associatif à partir de 2017 auprès de Marlène Schiappa, la secrétaire d'État chargée de l'égalité entre les femmes et les hommes. Cochant les cases « *société civile* » et « *transnationale* », elle est repérée par La République en marche et propulsée au moment des européennes de 2019. Elle

siège, depuis, dans le groupe centriste et libéral Renew tout en continuant à exercer à l'hôpital un jour par semaine. Au pic de la crise sanitaire, elle a d'ailleurs donné un coup de main aux unités Covid-19.

UNE OPPOSANTE AUX DÉMOCRATIES ILLIBÉRALES

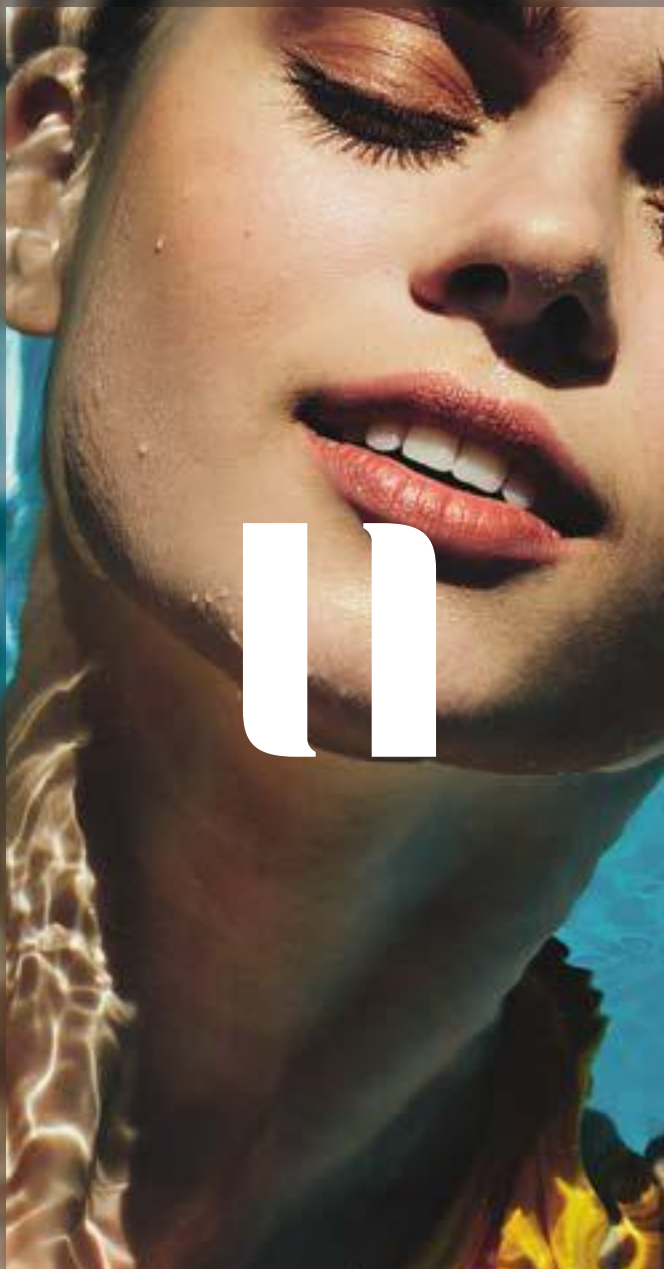
Cette parlementaire européenne se définit comme une « *humaniste* ». Inquiète de la « *xénophobie de la droite et de l'extrême droite* », elle déploie la rhétorique macronienne du clivage entre « *progressistes* » et « *nationalistes* ». Admiratrice de Gisèle Halimi, elle dénonce les restrictions drastiques au droit à l'avortement en Pologne et l'érosion de la liberté de la presse en Hongrie. À ce titre, elle soutient l'idée de conditionner les aides européennes au respect de l'État de droit. Quand on l'interroge sur la politique migratoire française, parfois critiquée par l'aile gauche de la Macronie, la députée élude : « *La question de l'immigration est européenne. Macron a un vrai leadership.* »

UNE DIRIGEANTE D'OVAX AU BILAN MITIGÉ

Chrysoula Zacharopoulou est depuis avril 2021 coprésidente du conseil des actionnaires de Covax, un programme public-privé dirigé par des institutions internationales comme l'OMS. Censée lutter contre la fracture vaccinale entre les pays riches et les pays pauvres, cette organisation, qualifiée de « *bordel absolu* » par Yannick Jadot, est critiquée pour ses promesses non tenues. L'objectif de 2021 était de livrer 2 milliards de doses aux pays dans le besoin. Dans les faits, seulement 600 millions de doses ont été acheminées. Consciente des difficultés d'approvisionnement et du manque de sensibilisation vaccinale dans des pays comme « *le Rwanda ou le Sénégal* », elle défend tout de même ce « *mécanisme inédit de solidarité internationale* ». (M)

Thalassa

SEA & SPA



U

Envie d'une
pause marine ?

-20%*
sur votre séjour

Réservez avant
le 21 février

+33 (0)1 72 95 01 12 ⁽¹⁾

thalassa.com

#ThalassaSeaAndSpa

LE TOUQUET

TROUVILLE

QUIBERON

ÎLE D'OLÉRON

BIARRITZ

HYÈRES

GOLFE D'AJACCIO

TIMI AMA, SARDAIGNE

* Offre soumise à conditions et disponibilités. Offre valable pour des séjours à partir de 2 nuits et 2 jours de soins effectués entre le 21 janvier et le 29 mai 2022 en réservant entre le 12 janvier et le 21 février 2022 et au moins 15 jours avant votre arrivée.

Réservation annulable, modifiable et remboursable sans frais jusqu'à 21 jours avant votre arrivée.

Les dates des séjours remisés, descriptifs des soins, conditions de vente et restrictions par établissement vous seront communiqués sur simple demande en appelant le +33 (0)1 72 95 01 12, ou sur le site Internet www.thalassa.com. (1) Prix d'un appel local non surtaxé.

Thalassa Sea & Spa - RCS Nanterre 602 036 444 - Photo © Getty Images / ShotPrime - Visuel non contractuel

All ACCOR
LIVE
LIMITLESS

CE MERCREDI 5 JANVIER AU MATIN, alors que certains d'entre eux étaient jusqu'à présent plongés dans une douce léthargie, les élèves de première année de BTS en management hôtellerie-restauration du lycée Jean-Drouant, à Paris, s'ébrouent. C'est leur moment. Dans le grand amphi qui compte une soixantaine de personnes, un professeur fait passer une panière dans laquelle garçons et filles déposent leur témoignage sous forme de petits papiers pliés. Il y en a six. Tous anonymes. Natacha Collet et Manon Fleury, deux cheffes d'une trentaine d'années, les déplient et les lisent à voix haute, chacune leur tour : « *Pendant un stage, un homme en cuisine m'a fait plusieurs remarques comme "les filles comme toi, ça doit aimer les bananes" (...). Jusqu'au jour où nous nous sommes retrouvés seuls et il m'a dit : "C'est quand qu'on baise ?" À ce moment-là, je me suis sentie sale et j'ai eu peur qu'il me touche. J'ai réagi et j'ai bien fait. Il n'a plus jamais recommencé.* » Natacha Collet a la voix blanche lorsqu'elle lit, laconique : « *Dans mon premier stage, le maître d'hôtel m'avait dit qu'il fallait que je séduise les hommes pour pouvoir faire des ventes. J'étais serveuse et mineure (15 ans).* » La parole est ouverte. Un jeune homme lève la main pour raconter le dernier jour de l'un de ses stages : il dit au revoir à l'équipe du restaurant et annonce qu'il va fêter son anniversaire avec sa copine. Un supérieur lui lance : « *Je ne serai donc pas la première pipe de tes 19 ans !* » Depuis mai 2021, l'association Bondir.e s'est donné pour objectif de combattre les violences dans la restauration, en proposant des formations à « *des futurs chefs afin qu'ils adoptent des méthodes de travail saines et normales* », explique Marion Goettlé, 27 ans. Elle-même est cheffe de son entreprise,

cuisinière et pâtissière au Café Mirabelle, à Paris. En novembre 2020, elle faisait partie des cinq femmes qui témoignaient des violences sexistes et sexuelles en cuisine dans un article paru dans *M*. Elle annonçait déjà son intention d'intervenir dans les écoles hôtelières pour former les jeunes sur ces questions cruciales.

Lorsque Michel Hartbrot, professeur au lycée hôtelier Jean-Drouant, lit l'article, il l'appelle illico pour lui demander de venir rencontrer ses élèves. Heureuse mais intimidée, Marion Goettlé contacte alors la cheffe Manon Fleury, qui a aussi pris position sur ce sujet dans les médias. Ensemble, les deux jeunes femmes structurent une présentation qu'elles animent pour la première fois devant une classe en février 2021. Leur intervention débute par un questionnaire avec des mises en situation destiné à évaluer la culture juridique des élèves, se poursuit par une description détaillée de la mise en place des mécanismes de la violence et se termine par des conseils pour y faire face. Le lycée, les élèves et les cheffes sont enthousiastes. De là naît l'envie de créer une association : ce sera Bondir.e.

Un an après, *M* obtient enfin l'autorisation d'assister à l'une de ces conférences. Jusque-là les lycées étaient frileux à l'idée de communiquer sur une question passée sous silence pendant des décennies. Ce jour de janvier, Manon Fleury et Natacha Collet émaillent leur intervention de témoignages personnels et d'injonctions : « *Avant d'être des apprenants, vous êtes des personnes qui ont le droit et le devoir de se faire respecter !* » ; « *Votre réputation ne sera pas détruite si vous quittez un resto après y avoir été harcelé ou agressé. Vous trouverez toujours du travail, le secteur est en crise !* » ; « *La diversité des restos permet de trouver le projet qui convient à chacun. Prenez du recul ! Réfléchissez : qu'est-ce que vous attendez de votre métier ?* »

Depuis février 2021, dix femmes ont ainsi fait une quinzaine de présentations similaires dans des écoles hôtelières, sous la bannière de Bondir.e. Pour l'instant, l'association intervient bénévolement et essentiellement à Paris avec l'espoir de trouver des relais en province. Pour le moment, elle est composée uniquement de femmes, cheffes ou journalistes spécialisées dans la restauration. « *Mais nous ne sommes pas un mouvement qui ne s'adresse qu'aux femmes*, précise Natacha Collet, qui connaît Manon Fleury depuis l'école hôtelière. *C'est un discours global qui s'adresse aux personnes de tous genres, tous bords et qu'on pourrait même appliquer à d'autres milieux professionnels.* » D'ailleurs, après la conférence, les étudiants se sont réunis par petits groupes pour partager leurs expériences, leur étonnement, leur volonté de faire bouger les choses. Certains proposent de coller des affiches dans les classes pour que tous aient accès aux numéros d'écoute et aux définitions du harcèlement, de l'agression, du viol. Certains se disent même prêts à s'engager. « *Peu d'associations sont conscientes que les hommes peuvent aussi être agressés et humiliés*, note un élève. *Je pourrai intégrer cette asso quand j'aurai fini mes études, car je me sens concerné.* » Au niveau de la direction du lycée, Régis Debats, proviseur adjoint, veut en faire un axe du projet pédagogique de l'établissement. Avec Bondir.e, il aimerait concevoir des modules d'enseignement sur la question des violences dans la restauration pour que la matière soit dispensée auprès de toutes les classes de l'établissement, plusieurs fois par an. La raison lui semble évidente : « *Ces jeunes femmes mettent à jour des fonctionnements violents qui sont là depuis toujours. La féminisation des cuisines a donné une autre couleur au harcèlement. En révélant le mal, elles participent à sa résolution.* » Ce jeudi 13 janvier, Bondir.e a ouvert ses adhésions au grand public. L'association espère que des hommes, cuisiniers, se mobiliseront pour sensibiliser les étudiants à ces pratiques vertueuses dans les restaurants. (M)

L'association aimerait déployer ses interventions en région (ici, le 5 janvier, devant les élèves du BTS management en hôtellerie-restauration du lycée Jean-Drouant, à Paris).



UNE ASSO AUX FOURNEAUX POUR LUTTER CONTRE LES VIOLENCES EN CUISINE.

Début janvier, l'association Bondir.e, créée il y a un an à destination des élèves des écoles de cuisine, intervenait dans un lycée afin de prévenir et sensibiliser les étudiants contre les agressions sexistes et sexuelles dans le secteur de la restauration.

Texte Marie ALINE – Photo Édouard JACQUINET

7,1 millions* de bonjours
7,1 millions de mercis
7,1 millions de sourires

Dans nos bureaux de poste, nos espaces professionnels et nos relais partenaires, chacun a pu récupérer ses cadeaux au plus proche de chez lui dans les meilleures conditions.

Les postières et postiers ne remplaceront jamais le Père Noël, mais ils sont heureux de mettre toute leur efficacité à son service.





Des vélos d'intérieur de la marque Peloton dans un gymnase de New York, en 2016.

CHUTE À L'AVANT DU PELOTON.

Le vélo d'intérieur connecté Peloton, véritable phénomène de société aux États-Unis et au Canada, a bénéficié de la pandémie. Malmenée en Bourse, la société a subi les effets de la diffusion d'une série dans laquelle un personnage meurt en plein entraînement. Mais la course n'est pas finie.

Texte Clémentine GOLDSZAL

IL A SUFFI D'UN INFARCTUS. En décembre, les jours qui ont suivi la diffusion, sur la plateforme HBO Max, du premier épisode de la série *And Just Like That* (qui ressuscite les héroïnes de *Sex and the City* après dix-huit ans d'absence), ont été un enfer pour les dirigeants de la société américaine Peloton. L'action de la marque, malmenée depuis novembre et l'annonce de pertes plus importantes que prévu, a perdu 11,3 % de sa valeur le lendemain, puis 5 % supplémentaires le jour suivant. En cause ? La mort spectaculaire de l'un des personnages principaux, terrassé par une crise cardiaque juste après sa séance d'entraînement sur son Peloton. Ce vélo d'appartement connecté, dont la popularité confine outre-Atlantique au phénomène de société, n'est pas encore en vente en France. Aux États-Unis, en Angleterre, en Allemagne ou au Canada, en revanche, tout le monde a entendu parler du Peloton et de son modèle phare, le Peloton Bike+. Intronisé « *Netflix du bien-être* » par le magazine *Hollywood Reporter*, l'engin s'achète en ligne ou dans l'un des 150 showrooms de la marque pour la modique somme de 2 495 dollars. Comptez 1 495 dollars pour le modèle d'entrée de

gamme. Si vous êtes d'humeur dispendieuse, ajoutez 145 dollars pour les chaussures spécialement conçues. Vous devrez ensuite déboursier de 12,99 dollars à 39 dollars par mois pour avoir accès à l'application et donc aux cours en ligne (une vingtaine par semaine et des centaines de sessions archivées) qui font tout le sel de Peloton. Créé en 2012 par deux anciens de la chaîne de librairies Barnes & Noble, le Peloton (qui se décline depuis 2018 en tapis de course) est devenu indispensable à bon nombre d'Américains aisés pendant la pandémie de Covid-19. Confinés et donc privés de salles de sport, les accros se sont mis à pédaler à domicile. Et le Peloton s'est imposé.

Zeke Crane, 36 ans, vit à New York et a fait l'acquisition d'un Peloton « *pré-pandémie* ». « *Je l'utilisais un peu, mais je m'en suis vraiment beaucoup servi pendant le confinement.* » Le plus, selon lui ? « *Les profs, répond-il sans hésiter. Elles vous regardent dans les yeux, font des blagues. ... En plus d'être un excellent entraînement, il y a un rapport vaguement érotique avec elles.* » Rapport à sens unique et entièrement virtuel, bien entendu. Voilà donc la promesse de Peloton

qui, outre des mollets d'acier, se résume en un mot : communauté. L'application, le micro, l'écran et la caméra intégrés permettent de chatter en vidéo avec ses amis pendant les cours et de se mesurer à ses coreligionnaires à coups de calories dépensées et de rythme cardiaque. La popularité de la chose peut également donner l'impression de s'entraîner comme une vedette (l'acteur Hugh Jackman, les sportives Megan Rapinoe ou Venus Williams, les chanteuses Alicia Keys, Lizzo et Miley Cyrus ont posté sur Instagram des vidéos en direct de leur Peloton)... En janvier 2021, le vélo s'est même invité à la Maison Blanche : alors que Joe Biden souhaitait faire installer le sien dans ses nouveaux quartiers, la CIA s'inquiétait d'une possible fuite de données classifiées sur la santé du président. L'histoire ne dit pas s'il a finalement été autorisé à garder son vélo connecté.

Fier de combiner exercice physique et divertissement, Peloton s'est allié en 2020 à Beyoncé, pour des cours au son de ses chansons. Après avoir suscité l'ire des maisons de disques en ne s'acquittant pas de ses droits d'auteur pour les morceaux utilisés pendant les sessions (la National Music Publishers' Association lui réclamait 300 millions de dollars), Peloton a créé ses Artists Series, et l'on pédale depuis en toute légalité en écoutant Britney Spears, Metallica, Bob Marley, Taylor Swift, Abba, Timbaland, les Beatles ou Prince. Comme cela devait arriver, les profs Peloton, des femmes et des hommes aux muscles saillants et au teint abricot, jamais en retard d'une bonne blague ou d'une leçon de sagesse entre deux encouragements, sont devenus eux-mêmes des célébrités. Durant le confinement, le magazine *People* s'est mis à les traiter comme telles, documentant leurs faits et gestes. Le public, lui, était déjà là : les cours de Robin Arzón, ancienne avocate de 40 ans reconvertie dans le fitness, sont suivis par près de 20 000 cyclistes (de quoi remplir l'AccorHotels Arena), et son compte Instagram compte 931 000 abonnés. Son collègue Cody Rigsby (1 million de followers) a lui participé à la version américaine de « Danse avec les stars ». Une consécration.

Bien sûr, qui dit succès dit polémique. Avant la bombe *And Just Like That*, Peloton était déjà pris dans une autre tourmente : au printemps, la société a promis d'apporter des modifications à son logiciel, afin d'en empêcher l'accès aux plus petits, après la mort d'un enfant sur son dernier modèle de tapis de course. À l'hiver 2019, c'est une publicité de Noël qui défrayait la chronique. Une jeune femme s'y voyait offrir un vélo par son compagnon et s'émerveillait face caméra : « *Je ne réalisais pas à quel point cet appareil pouvait me changer !* » Le film suscita l'ire de certains internautes, qui y virent le stéréotype d'une femme victime des exigences de son compagnon sur son physique. Endurant, Peloton résiste pour l'instant aux polémiques. Survivra-t-il à la fin de la pandémie et à la réouverture des salles de sport ? (M)

24 25 FILMS PRÉSENTE

PROMESSE TENUE : UNE RÉUSSITE ! Télérama

ISABELLE
HUPPERT

REDA
KATEB

LES PROMESSES

UN FILM DE
THOMAS KRUIHOF

SCÉNARIO DE JEAN-BAPTISTE DELAFON ET THOMAS KRUIHOF



•2cinéma

CAMELIA

france-tv

CANAL+

CINÉ+

INDÉFILMS

Bigan
les-France

ARTE

© Les Films

© 2021

elle
driver

ARTE

wild bunch

AU CINÉMA LE 26 JANVIER

LCI

LE FIGARO

L'OB

LA
SEPTIÈME
OBSESSION

Télérama

france
inter

LES PROMESSES © 2021 20th Century Fox

GUILLERMO DEL TORO conçoit le plus souvent ses films en famille. Le réalisateur mexicain a écrit en pleine pandémie *Nightmare Alley* (en salle depuis le 19 janvier) avec sa nouvelle épouse, Kim Morgan. Avant de se marier avec la scénariste et critique, il partageait avec elle son goût pour *Le Charlatan*, de William Lindsay Gresham, un écrivain mystérieux auteur, en 1946, d'un chef-d'œuvre méconnu du polar dont les 22 chapitres correspondent aux 22 arcanes du tarot. Le metteur en scène de 57 ans compose aussi une véritable fratrie avec les réalisateurs Alejandro González Iñárritu et Alfonso Cuarón, les deux autres membres du trio de Mexicains installés aux États-Unis à partir du début des années 2000 et devenus l'un des centres de gravité du cinéma américain. Les trois hommes constituent la seule génération de réalisateurs étrangers – depuis l'arrivée des Allemands, à la fin des années 1930 – ayant réussi à s'épanouir et à prospérer dans un écosystème hollywoodien si difficile et complexe. Le signe de cette intégration se mesure à leur reconnaissance officielle : Alejandro González Iñárritu a reçu l'Oscar du meilleur film et celui du meilleur réalisateur pour *Birdman* en 2015, et obtenait de nouveau la statuette du meilleur réalisateur l'année suivante pour *The Revenant* ; Guillermo del Toro était récompensé de l'Oscar du meilleur film et de celui du meilleur réalisateur, en 2018, pour *La Forme de l'eau* ; alors qu'Alfonso Cuarón héritait, en 2019, de l'Oscar du meilleur film étranger pour *Roma*. La percée aux États-Unis n'a pas été simple. Le premier à avoir tenté l'aventure a été Alfonso Cuarón, au milieu des années 1990, avec *La Petite Princesse*. Guillermo del Toro lui a emboîté le pas en 1997, avec *Mimic*. La même année, le père de ce dernier était enlevé chez lui, à Guadalajara. La somme demandée par les ravisseurs, 1 million de dollars, est alors prise en charge par James Cameron, réalisateur de *Titanic*, et ami de Guillermo del Toro. Le réalisateur a retrouvé son père



GUILLERMO DEL TORO, L'UN DES TROIS MEXICAINS AU SUCCÈS HOLLYWOODIEN.

Le réalisateur de 57 ans sort un nouveau film, *“Nightmare Alley”*, actuellement en salle. Avec ses compatriotes et amis Alejandro González Iñárritu et Alfonso Cuarón, ils sont la première génération de cinéastes étrangers ayant réussi, depuis les années 1930, à s'imposer à Hollywood.

Texte Samuel BLUMENFELD

vivant et en bonne santé, mais « les ravisseurs n'ont jamais été arrêtés, déplore-t-il à *M Le magazine du Monde* par Zoom. Si ça avait été le cas, je serais resté au Mexique. Mais mes enfants devenaient soudain des cibles potentielles. Je n'ai pas peur d'être kidnappé, mais je le redoute pour eux. J'ai alors pris conscience que je pouvais tourner des films en Europe, aux

États-Unis, au Canada. Je reviendrai au Mexique quand j'aurai un film à tourner là-bas. » Alfonso Cuarón y est retourné pour *Roma* ; Alejandro Iñárritu vient de terminer son prochain film, *Bardo*, tourné également au Mexique. « C'est peut-être à mon tour. Mais je ne veux pas vivre avec des gardes du corps, ce qui serait le cas au Mexique. Au

moins, à Toronto, où je vis, et en Californie, où je travaille, je reste libre. Le seul avantage de la globalisation, mais c'est bien le seul, est que vous pouvez être un cinéaste du monde », constate Guillermo del Toro, alors que *Nightmare Alley*, sans doute son film le plus hollywoodien, emprunte les formes du film noir classique. Il met en scène un vagabond au talent de mystificateur qui, au moment où les États-Unis s'apprentent à entrer dans le deuxième conflit mondial, ne parvient pas à trouver de port d'attache, allusion probable à la vie du réalisateur. À la fin des années 2000, les trois hommes ont créé leur maison de production afin de formaliser leurs liens et de reconstituer un bout de Mexique à Hollywood. « Nous avons commencé en 2008, juste avant la crise financière. Nous avons fait une comédie écrite par Carlos Cuarón, le frère d'Alfonso. Puis Alejandro a réalisé *Biutiful* pour notre compagnie et nous avons vu combien coûtaient les seuls frais fixes. Alfonso commençait à penser à Gravity, et nous avons trouvé que notre entreprise coûtait beaucoup d'argent. On s'est dit qu'il valait mieux arrêter les frais. Cette maison de production renforçait-elle notre amitié ? Non, celle-ci se suffisait à elle-même. On a donc fait nos films chacun de notre côté. » La fratrie mexicaine fonctionne mieux dans l'échange artistique. Les trois hommes se montrent leur nouveau film avant le premier montage. Ils s'échangent leurs scénarios. La fameuse séquence de *The Revenant* où Leonardo DiCaprio est attaqué par un ours a ainsi bénéficié de l'étroite supervision de del Toro. Sur *La Forme de l'eau*, Iñárritu a formulé plusieurs remarques sur le design de la créature, qui fut modifiée en tenant compte de son avis. « J'appelle plus souvent Alfonso et Alejandro que je n'appelle mes parents, contate Guillermo del Toro. Au moment où je vous parle, j'ai entre les mains le portefeuille d'Alfonso, qui l'a oublié en Italie, il va falloir que je le lui rende, mais je ne sais pas dans quel pays nous nous retrouverons. C'est une amitié pour la vie. » (M)

C'EST, PEUT-ÊTRE UN DÉTAIL POUR VOUS... MAIS PAS POUR MARC BEAUGÉ.

PRIS À CONTREPIED PAR LA COUR FÉDÉRALE AUSTRALIENNE,
LE CHAMPION SERBE NOVAK DJOKOVIC A ÉTÉ PRIVÉ D'OPEN D'AUSTRALIE
ET RENVOYÉ DANS SON PAYS LE 17 JANVIER.



1- RETOUR GAGNANT

Après onze jours de suspense, cinq auditions devant le juge et deux annulations de visa, retour à l'envoyeur. Expulsé d'Australie, Novak Djokovic, rebaptisé « Novax » pour ses positions antivaccins contre le Covid-19, a regagné la Serbie le 17 janvier. Il a pu constater que ses gesticulations au bout du monde n'ont pas affecté sa popularité, au contraire. Pendant que le président serbe, Aleksandar Vučić, s'attaquait aux dirigeants australiens (« *Ils se sont humiliés eux-mêmes, Djokovic peut revenir dans son pays la tête haute* »), les fans bravaient les principes de la distanciation physique pour un selfie.



2- COULEURS UNIES

À défaut de passeport sanitaire, Novak Djokovic tient ici dans ses mains un passeport serbe. L'occasion de rappeler que, depuis 1981, tous les membres de l'Union européenne, à l'exception de la Croatie, utilisent des passeports de couleur rouge. À l'époque, il avait fallu six années d'âpres négociations pour que ce choix soit entériné. Au grand dam de la Grande-Bretagne, qui militait pour la couleur lilas et qui n'a pas manqué d'abandonner le rouge, au profit du bleu, une fois le Brexit entériné.



3- CROCODILE DANDY

Sur la poitrine de Djokovic, l'emblématique crocodile quasi centenaire. En 1923, le champion de tennis René Lacoste est en effet à Boston pour disputer un match de Coupe Davis, quand il repère, dans la vitrine d'un magasin, une valise en peau de croco. Son coach lui promet de la lui offrir en cas de victoire. L'histoire arrive aux oreilles d'un journaliste américain qui écrit, le lendemain, que Lacoste, malgré la défaite, s'est battu « *comme un crocodile* » sur le court... Dix ans plus tard, au moment de lancer la marque, le choix du logo relèvera de l'évidence.



4- HEURE BLEUE

Au poignet gauche du champion, un autre sponsor. Le champion serbe porte une montre Hublot, plus précisément le modèle Big Bang Integral. Pour justifier son prix (20 000 euros), cette montre présente évidemment un tas de caractéristiques remarquables, la plus spectaculaire d'entre elles étant sa matière. La Big Bang Integral est en effet fabriquée dans une céramique high-tech, un matériau à base de zirconium fritté à très haute température extrêmement dur. Autant que le crâne de Djokovic ? N'exagérons rien.



5- FORFAIT ÉLECTRIQUE

Pour finir, notons que l'aéroport de Belgrade dans lequel se trouve Novak Djokovic porte le nom de Nikola Tesla. L'ingénieur serbe, qui inspira à Elon Musk le nom de sa marque, travaillait sur l'énergie électrique. À la fin du XIX^e siècle, il mit notamment au point les premiers alternateurs permettant la naissance des réseaux électriques de distribution en courant alternatif. Détenteur de quelque 300 brevets couvrant au total 125 inventions, il est considéré comme l'une des plus illustres figures de l'histoire de la Serbie. Mais, à son époque, la science n'était pas sujette à débat. (M)

YOUTUBE, UN TERRAIN FERTILE POUR SE FAIRE REPÉRER

YOUTUBE EST UN TREMPLIN POUR DE NOMBREUX CRÉATEURS, À L'IMAGE DES PONTS ENTRE YOUTUBE ET CANAL+ CRÉÉS IL Y A PLUSIEURS ANNÉES. CETTE COMPLÉMENTARITÉ DES DEUX MONDES EST PARTICULIÈREMENT INTÉRESSANTE POUR LES TALENTS. RETOUR SUR UNE STRATÉGIE GAGNANTE POUR FAVORISER L'ÉMERGENCE DE NOUVELLES PÉPITES.

EN SEIZE ANS, YouTube est devenu « *la destination vidéo de référence* », selon les mots de la directrice YouTube France, Justine Ryst. Chacun y trouve sa place : acteurs traditionnels du monde de la culture (le Centre Pompidou, le Louvre, le château de Versailles), professionnels de l'audiovisuel et des médias et enfin, « les fameux YouTubeurs », l'écosystème endémique de YouTube, qui créent leurs propres médias à travers leurs chaînes. C'est sur ce terrain digital fertile que les créateurs ont la possibilité de se faire remarquer auprès d'une communauté, d'une chaîne de télé, d'un éditeur, d'un réalisateur. Selon les chiffres donnés par Oxford Economics YouTube Impact Report, 82 % des entreprises françaises du secteur de la musique et des médias interrogées s'accordent à dire que la plateforme met en lumière des talents encore inconnus. C'est ainsi que *Broute* – la série parodique de Bertrand Usclat – a trouvé plusieurs publics. Après le lancement du premier épisode en 2018 sur YouTube, Canal+ décide d'accompagner Bertrand Usclat, repéré par l'œil avisé de l'équipe de la chaîne cryptée.

« *Pour des entités comme Canal+, YouTube permet un laboratoire de formats créatifs, mais aussi un laboratoire de talents. C'est le cas de Clique, de Bref - complètement adaptés aux codes du web, qui ont eu un succès viral au-delà des antennes de Canal+* », explique Justine Ryst. Aujourd'hui, pour citer un autre exemple, *Clique TV* - l'émission en clair sur Canal+, pilotée par Mouloud Achour, comptabilise 1,4 million d'abonnés sur YouTube. « *Pouvoir faire en permanence une sorte de veille de talents émergents dans le domaine de l'humour, du talk, c'est formidable!* », s'enthousiasme la directrice de YouTube France, « *cela leur permet très vite de repérer par rapport à leurs thématiques quelles sont les chaînes qui montent. Et ensuite, de s'associer plus en proximité avec eux.* »

LES PARTENARIATS AVEC LES MÉDIAS ET LES PROFESSIONNELS DE L'AUDIOVISUEL : UN PARI GAGNANT Entre Canal+ et YouTube, c'est une histoire qui dure, une « *synergie très positive* », selon la directrice de YouTube. Canal+ compte aujourd'hui 16,2 millions d'abonnés sur ses chaînes actives sur YouTube. La chaîne a pris très tôt le virage de YouTube. « *YouTube a un positionnement de pépinière pour les créateurs; il s'agit d'une vraie richesse pour pouvoir détecter certains talents et les aider à les faire grandir. Travailler sur la création avec YouTube, c'est une histoire partie pour durer* », abonde

Pierre-Emmanuel Ferrand, directeur du digital de Canal+. « *Canal+ a une stratégie ambitieuse de formats courts pour l'antenne, mais également pour YouTube puisque c'est une caisse de résonance, pour nous, qui permet de toucher d'autres publics, moins en lien avec la marque Canal+, notamment les jeunes* », poursuit-il.

D'autres usages entre les deux plateformes émergent. « *Quand Canal+ a de nouvelles créations à l'antenne – comme la série Validé –, ils ont la possibilité de mettre un épisode gratuitement sur YouTube. Cela leur permet d'être dans une logique de promotion, de donner un avant-goût à un public YouTube, pour aller ensuite le voir à l'antenne de Canal+ ou sur myCANAL, la plateforme de Canal+.* » Pour YouTube, cette stratégie est un cercle vertueux qui profite aussi bien à Canal+ qu'à la plateforme de création.

COMMENT YOUTUBE ACCOMPAGNE SES CRÉATEURS Si ce genre de partenariat fonctionne aussi bien, c'est que YouTube prend soin de structurer ses initiatives pour accompagner comme il se doit les chaînes et les créateurs. Conscient de la professionnalisation croissante du monde de la création, YouTube verse plus de la moitié de ses revenus – tirés d'un modèle publicitaire – aux détenteurs des chaînes. « *Et cela, depuis notre genèse* », précise Justine Ryst.

Par ailleurs, il existe une série de programmes et de ressources de formation qui permettent aux créateurs émergents d'accélérer leur empreinte sur YouTube, à l'image du dispositif mis en place pour la deuxième année, *Savoirs et Cultures*, mené conjointement avec le CNC et Arte. Il s'agit d'un programme s'articulant sur trois parties : une « aide à la formation » destinée aux acteurs de la culture souhaitant accélérer leur développement sur YouTube, un fonds commun qui vise à aider le financement de projets vidéo – une vingtaine ont ainsi reçu une dotation de 30 000 € en moyenne – et la mise en place d'un portail dédié sur YouTube – 1500 chaînes ont, dans ce cadre, été référencées dans des playlists mises à disposition. « *C'est un levier très important qui a permis de mettre en avant des chaînes qui avaient 500 abonnés, mais aussi d'autres, qui réunissaient 1 million d'abonnés* », explique Justine Ryst, se félicitant de la diversité des contenus proposés. « *L'intégralité des participants au programme ont vu une augmentation de leur audience, en nombre de vues, de l'ordre de 35 % par rapport au début du programme. Ce sont des indicateurs très positifs* », conclut-elle.

Bertrand Usclat, "Broute"



© Augustin Détienné/CANAL

3 QUESTIONS À BERTRAND USCLAT

« BROUTE EST NÉE D'UNE ENVIE DE PARODIER LES RÉSEAUX SOCIAUX »

Après une formation au Conservatoire national supérieur d'art dramatique, Bertrand Usclat fonde le collectif *Yes vous aime* sur YouTube qui attire aussitôt l'œil de Canal+. En 2018, il lance le premier épisode de *Broute*, en s'inspirant des chroniques de radio des médias traditionnels – Guillaume Meurice, Alex Vizorek – pour lancer ses vidéos. Cette série parodique, qui a bénéficié de l'accompagnement de Canal+, l'a révélé au public. *Broute* est diffusée sur Canal+ une fois par semaine depuis 2019.

Comment est née « Broute » ?

Broute est née d'une soudaine envie de parodier les réseaux sociaux à la suite d'une vidéo sur le changement climatique que j'avais vu passer. Je travaillais dans les locaux de Canal+ à l'époque, et je leur ai demandé de me prêter une

caméra, un micro, et un ordinateur pour faire le montage, pour en tourner une parodie et la diffuser sur Internet. L'essai a fonctionné. Je me suis vite aperçu que ce format d'interview de personnages sur des thématiques d'actualité pouvait se décliner. Canal+ a proposé de m'accompagner.

Pourquoi avoir lancé « Broute » sur YouTube ?

J'avais déjà un collectif sur YouTube appelé *Yes Vous Aime*. Avec quatre amis du Conservatoire national supérieur d'art dramatique, nous avons lancé une chaîne YouTube à la fin de notre formation, et en parallèle des pièces que nous jouions, nous trouvions dans cette chaîne une vraie bulle de liberté dans laquelle nous pouvions, cette fois-ci, nous mettre nous-mêmes en scène.

Quel type de complémentarité vous offre Canal+ et YouTube ?

Internet et la télé ont la même exigence en termes de régularité, mais l'exigence de *Broute* en ce qui concerne l'écriture et la production implique forcément des moyens que seul un média déjà installé peut aujourd'hui proposer. La première saison de *Broute* était uniquement diffusée sur Internet, et Canal+ a pu développer le programme pour le tester sur YouTube, le faire grandir, et lui donner une légitimité qui lui permet aujourd'hui d'être diffusé sur Internet et en antenne.

À QUELQUES SEMAINES DE L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE, le ministre de l'éducation nationale sature l'espace médiatique. Déjà affaibli par sa gestion de la rentrée de janvier, Jean-Michel Blanquer se trouve désormais sans alliés depuis que *Mediapart* a révélé qu'il se trouvait en vacances à Ibiza au moment de finaliser et d'annoncer le protocole sanitaire, si contesté, en vigueur dans les écoles. Quotidiennement à la « une » des journaux depuis qu'il a été nommé au gouvernement, Jean-Michel Blanquer y a fait son entrée il y a trente-cinq ans, dans les pages Politique du *Monde*. Une première fois prometteuse pour le jeune homme alors âgé de 23 ans. Le 4 février 1987, Danielle Rouard, dans un petit article consacré à une association qui s'est donnée pour objet de réécrire la Déclaration des droits de l'homme, décrit ses fondateurs, trois étudiants de bonne famille, anciens élèves du collège privé Stanislas : « *Ils ont entre vingt et vingt-deux ans, se forment aux sciences politiques ou à la sociologie, habitent chez leurs parents, se font un peu d'argent dans des petits boulots.* » Seul le président de l'association, Jean-Michel Blanquer, n'est pas un enfant de la balle. Les deux autres s'appellent « *Richard Senghor, dont le grand-oncle n'est autre que Léopold Senghor, et François Baroin, fils de Michel* » – une amitié qui dure. À l'occasion du bicentenaire de la Révolution française, en 1989, cette même association réunit 400 jeunes originaires de 80 pays pour plancher sur cette nouvelle Déclaration des droits de l'homme. Un article daté du 25 juillet 1989 recense les débats qui agitent les adhérents et qui ne manquent pas de résonner avec ceux qui occupent toujours Blanquer, devenu ministre : universalisme et identité nationale. « *Il a fallu jouer du vocabulaire pour qu'un article soit adopté en dépit d'une opposition musulmane très présente : "Les femmes auront la libre disposition de leur corps", mais "en accord avec leurs convictions".* » Il s'écoule six ans avant que son nom ne réapparaisse, le 6 octobre 1995, année du cinquantième de l'École nationale d'administration. Blanquer publie *Le Sérail*, un essai consacré à la promotion Vauban, qui comptait dans ses rangs le jeune Jacques Chirac. Un an plus tard, le 25 octobre 1996, *Le Monde* s'intéresse à *Changer d'ère*, son nouveau livre d'entretiens avec des personnalités sur le

thème de la transformation. Un résultat « *original mais inégal* », juge le quotidien qui pointe déjà chez l'auteur une inquiétude autour de la question de l'affirmation des droits des minorités : « *L'auteur ne développe pas assez les arguments sur les partis qu'il prend lui-même, notamment contre le multiculturalisme.* »

Le 16 août 2006, Benoît Hopquin le retrouve sur les rives du fleuve Maroni, en Guyane, où il dirige le rectorat depuis 2004, après avoir été le directeur de l'Institut des hautes études d'Amérique latine. Le grand reporter décrit un « *baroudeur affable venu des études latino-américaines* ». Le jeune recteur soutient alors les expérimentations des instituteurs qui tentent d'adapter les impératifs de l'éducation nationale aux spécificités locales, notamment à la tradition d'oralité des Indiens. Blanquer rapporte ce « *que lui a dit un jour le grand chef Touenke : "Ne cherche pas à apprendre à mes enfants ce que je leur apprendrai mieux que toi. Apprends-leur ce qui leur permettra d'accéder au monde des Blancs."* » Il laisse un bon souvenir en Guyane, où son activisme est regretté, souligne Élise Vincent le 22 octobre 2009, dans un premier portrait d'envergure. Blanquer est alors à la tête de l'académie de Créteil. Dans cet article titré « *Jean-Michel Blanquer, hyper-recteur* », la grande reporter décrit un homme aux « *airs appliqués de passe-muraille* ». Ses idées lui viennent « *surtout le soir, après le dîner. Quand il part marcher, le long des bords de Marne, pour s'aérer.* » En deux ans et demi, il a mis en place des projets « *déjà aussi nombreux qu'une liste de courses ménagères* ».

En décembre 2009, nommé directeur général de l'enseignement scolaire, Jean-Michel Blanquer poursuit sa politique éducative d'innovation, très clivante. L'automne 2011 est marqué par une vive polémique autour de son projet d'évaluation des élèves de maternelle, révélé par *Le Monde*, qui le contraint, le 13 octobre 2011, à déclarer cette évaluation facultative. Le 28 février 2012, Maryline Baumard s'intéresse à ses internats d'excellence pour les élèves méritants issus de milieux défavorisés, qui laisse dubitatifs les professionnels de l'éducation.

En 2013, candidat à la succession de Richard Descoings à la tête de Sciences Po, il est surpris par l'interruption de la procédure. Dans

un entretien paru le 8 janvier 2013, il jure ne nourrir aucune amertume et déclare : « *Je ne suis pas certain que le clivage gauche-droite soit toujours la bonne clef de lecture et d'action pour ce qui concerne l'enseignement.* » Après ces déconvenues, Blanquer est nommé directeur général de l'École supérieure des sciences économiques et commerciales le 16 mai 2013. Un poste prestigieux pour celui dont l'expérimentation est la marque de fabrique, souligne Nathalie Brafman tout en rappelant que cette inventivité a failli lui coûter son poste de recteur de Créteil : « *En 2009, il avait imaginé inciter les élèves de trois lycées professionnels à venir en classe en échange du financement de leurs projets, qu'il s'agisse de voyages ou de cours de conduite (...). Certains y ont vu un salaire pour les élèves.* »

Le 17 mai 2017, Aurélie Collas et Mattea Battaglia cosignent un portrait lorsqu'il est nommé ministre. Titré « *Un spécialiste marqué à droite à l'éducation nationale* », l'article souligne que le ministre, surtout connu pour sa politique éducative sous le quinquennat de Sarkozy, « *une période marquée par les coupes budgétaires et un discours très dur à l'encontre des fonctionnaires* », est attendu au tournant par les syndicats d'enseignants. Ses débuts sont largement chroniqués par le quotidien, mais pas seulement : il est le ministre le plus médiatisé du gouvernement. Matinales radio, télé, couvertures d'hebdo... et deux pleines pages dans *Le Monde* le 9 décembre 2019. Un portrait signé Solenn de Royer en forme de premier bilan à l'heure où, écrit-elle « *des intempéries sign[ent] la fin de l'exceptionnel état de grâce dont il bénéficiait* ». En cause : sa réforme du lycée et du baccalauréat, la colère des enseignants au sujet des retraites et des prises de position sur la laïcité perçues comme trop militantes. À l'époque, Jean-Michel Blanquer affirme espérer, quand il quittera le gouvernement, « *qu'on dise de son action qu'elle aura permis "un rebond du niveau général" ayant produit "un effet social"* ». Aujourd'hui, à quelques semaines du bilan, les annonces de grèves des enseignants continuent de menacer. (M)

Texte Zineb DRYEF

LE 4 FÉVRIER 1987, LA PREMIÈRE FOIS QUE "LE MONDE" A ÉCRIT

JEAN-MICHEL BLANQUER

TF1, les années mâles.

PATRICK POIVRE D'ARVOR, NICOLAS HULOT, GÉRARD LOUVIN... STARS INCONTESTÉES DE TF1, DEPUIS LA PRIVATISATION, EN 1987, JUSQU'AUX ANNÉES 2000. LEUR CÉLÉBRITÉ, LEUR PUISSANCE ET LEUR SUCCÈS LES RENDAIENT INTOUCHABLES. CES ANCIENNES GLOIRES SONT AUJOURD'HUI ACCUSÉES DE VIOLS ET D'AGRESSIONS SEXUELLES. ARGENT, POUVOIR, COURSE À L'AUDIENCE : SOUS L'IMPULSION DES DIRIGEANTS PATRICK LE LAY ET ÉTIENNE MOUGEOTTE, LA VITRINE MÉDIATIQUE DU GROUPE BOUYGUES A FAÇONNÉ LA TÉLÉ COMME LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE... ET OFFERT À CES FIGURES ÉMINENTES UNE IMPUNITÉ DÉSORMAIS DÉNONCÉE PAR LEURS VICTIMES. Texte Raphaëlle BACQUÉ



Patrick Poivre d'Arvor, sur le plateau du « 20 heures » de TF1, le 31 août 1987, jour de son premier JT pour la chaîne.

Patrick Poivre
d'Arvor et Nicolas
Hulot, à
l'occasion des dix
ans du journal
télévisé de TF1,
à Paris, en
juin 1990.





Un monde

fou se presse sous le soleil. Des badauds, massés le long du parvis, se tordent le cou pour apercevoir quelques visages connus et il n'y a presque plus de place libre dans la nef de l'église Saint-François-Xavier. C'est là, au cœur de Paris, à mi-chemin entre les Invalides et Montparnasse, qu'on enterre, ce 13 octobre 2021, Étienne Mougeotte. L'ex-numéro 2 de TF1 s'est éteint six jours plus tôt, à 81 ans, et ce défilé muet d'anciennes vedettes du petit écran qui se saluent d'un geste recueilli, sous le regard des curieux étonnés de les découvrir vieilles et sans maquillage, rappelle vaguement les derniers plans du film de Billy Wilder *Boulevard du crépuscule*.

Dix-neuf mois plus tôt, le 18 mars 2020, Patrick Le Lay, PDG des années glorieuses après la privatisation de TF1, en 1987, avait succombé lui aussi à la maladie. Ces deux-là ont formé, vingt années durant, un duo de fer. Alliés sans être amis, rivaux et complémentaires, Le Lay régnait – avec ses colères et ses provocations – sur la direction de l'entreprise; Mougeotte – ancien khâgneux pétri de culture populaire – sur les contenus de la chaîne. De leurs bureaux, au 14^e étage de la tour construite par Bouygues en 1992 pour son groupe audiovisuel, sur les bords de Seine à Boulogne-Billancourt, leur télévision avait la France en ligne de mire. Mort à la veille d'un nouveau confinement, inhumé dans sa Bretagne natale, Le Lay n'a pas eu droit aux mêmes obsèques spectaculaires. C'est donc devant le cercueil de son ancien partenaire, en ce mois d'octobre, que la petite société de journalistes, de familiers du pouvoir et de stars de variété célèbre la disparition des anciens patrons de TF1 tout autant que la fin d'une époque.

La fin d'une époque? Ils pressentent bien qu'autre chose se trame. L'arrogance du succès, la puissance de l'argent, les plaisirs de la notoriété, tout ce dont raffolaient ces enfants de la télé et qui suscitait chez d'autres la crainte et l'envie est en train de voler en éclats. Eux qui adoraient les anglicismes, les voilà ébranlés par deux petites syllabes de rien du tout, « me » « too ». Ils devinent que la jeune génération va désormais chercher jusque dans leur retraite les vieilles gloires pour leur demander des comptes. Une vraie bourrasque balayant sur son passage tout ce qu'elles ont construit et protégé.

Dans l'assemblée, plusieurs rangs derrière Martin Bouygues, président du groupe et actionnaire majoritaire de TF1, assis aux côtés de l'ancien président de la République Nicolas Sarkozy et de l'ex-premier ministre Édouard Balladur, se tiennent les figures les plus emblématiques de la chaîne. Parmi elles, la silhouette si reconnaissable, à la fois sportive et légèrement voûtée, de Patrick Poivre d'Arvor, le teint encore bronzé sous une chevelure de neige.

Il paraît imperturbable, en acteur habitué à l'œil scrutateur des caméras. Tout à l'heure, en arrivant sur le parvis, il a salué d'un signe de tête les puissants et les passants comme s'il cherchait à mesurer la solidité de sa popularité. Il se sait sur la sellette, ce petit siège où les inculpés attendaient autrefois le châtiment ou la rédemption. Ces derniers mois, plusieurs journaux, dont *Le Monde*, ont publié des témoignages accusant l'ancienne star de la chaîne la plus regardée d'Europe de viol, d'agressions sexuelles et de harcèlement. Aujourd'hui, vingt-sept femmes, dont certaines furent ses consœurs à TF1, ont témoigné devant la justice pour appuyer les plaintes de onze d'entre elles. Jusque-là, la chaîne a fait le gros dos face au scandale. Le 3 mars 2021, « Quotidien », l'émission d'infodivertissement de TMC, l'une des filiales du groupe, a même reçu pendant trente minutes PPDA pour « une interview pas simple; une interview qui n'aurait pas pu avoir lieu il y a quelques années, avant le phénomène #metoo », a précisé l'animateur Yann Barthès. Poivre, comme l'appellent depuis toujours ses confrères, s'en est sorti sans dommages apparents. Balayant des « témoignages anonymes », à peine a-t-il reconnu, « peut-être, quelques petits bisous dans le cou ». Invitée de France Inter, le lendemain, la journaliste Claire Chazal, en alliée fidèle, a juré que « Patrick » était bien « un séducteur aimant multiplier les conquêtes féminines » mais « ni dans la violence ni dans la force ». Le 25 juin 2021, le parquet de Nanterre a d'ailleurs classé l'affaire pour « prescription » et « insuffisance de preuves ». L'alerte est passée et, apparemment, tout va bien. Devant l'église Saint-François-Xavier, personne ne s'écarte lorsque Poivre fait sa sortie, bien exposé à la lumière du soleil et aux objectifs des photographes.

Le répit est de courte durée. Trois semaines après ces obsèques, *Libération* publie, le 8 novembre, les témoignages de huit femmes, à visage découvert, accusant ○○○

○○○ à nouveau PPDA. Ce qu'elles racontent ne cadre pas avec le « séducteur » décrit par Claire Chazal. Deux d'entre elles au moins assurent en avoir parlé à des membres de la direction de l'époque. Cette fois, la chaîne ne peut plus ignorer le dossier. Au sein de la tour qui brandit son étendard tricolore dans le ciel de l'Ouest parisien, les élus de la CGT et de FO s'agacent : les dirigeants d'aujourd'hui vont-ils enfin réagir ? Le 9 novembre, le directeur général adjoint du pôle information, Thierry Thuillier, se résout, en accord avec le PDG du groupe TF1, Gilles Pélisson, à un changement de stratégie. « Nous devons regarder les faits et écouter les témoignages sur ce qui s'est produit à TF1, car, même si cela appartient au passé, nous en sommes aussi les héritiers », explique-t-il en annonçant une prochaine enquête dans « Sept à huit », l'émission documentaire du dimanche soir. Patrick Poivre d'Arvor s'insurge dans un SMS envoyé à Gilles Pélisson et se voit, en réponse, aiguillé vers les équipes de Thierry Thuillier. Car l'incendie Poivre menace d'enflammer toute la chaîne. En décembre, la justice a ouvert une nouvelle enquête préliminaire à la suite de deux nouvelles plaintes. Par ailleurs, l'écrivaine et journaliste Florence Porcel a obtenu, en se constituant partie civile, la réouverture du premier dossier classé sans suite. Et c'est comme si le #metoo des médias débutait par la forteresse la plus solide et puissante du paysage audiovisuel français.

Un an avant ces accusations, cinq hommes avaient déposé plainte en janvier 2021 pour « agressions sexuelles », « viol » et « complicité de viols » alors qu'ils étaient mineurs contre Gérard Louvin et son mari, Daniel Moyné. Dans les années 1990, le duo Louvin-Moyné était incontournable à TF1. « Sacrée soirée » et « Intervilles », deux des programmes les plus populaires de la chaîne, c'était eux. Au point que beaucoup pensaient que GLEM, pour Gérard Louvin éditions musicales, dont TF1 avait acquis 60 %, signifiait Gérard Louvin-Étienne Mougeotte. En 2003, c'est grâce à Dominique Cantien, patronne des divertissements de TF1, que son compagnon d'alors, l'ancien ministre Philippe Douste-Blazy, avait décoré Gérard Louvin de la Légion d'honneur.

Le neveu de Gérard Louvin, Olivier A., 49 ans, fait partie des plaignants. « Nous prenions le jet de TF1, du sud de la France à Paris, avec Cantien, Le Lay et Mougeotte, affirme-t-il aujourd'hui. Et personne ne s'interrogeait sur ces jeunes garçons de 14 ou 15 ans avec Louvin ? » À l'époque, rares sont ceux qui se disent choqués. « On avait peur de passer pour des homophobes », reconnaît un ancien directeur de la maison. En 2004, le producteur avait été nommé directeur du château de la « Star Academy », ce télé-crochet pour jeunes apprentis chanteurs.

En 2008, l'ancien DRH Nonce Paolini, devenu PDG de la chaîne, choisissait Gérard Louvin comme conseiller. L'ex-animateur d'« Intervilles », Olivier Chiabodo, viré onze ans auparavant par la chaîne pour avoir triché lors d'un « Intervilles » au Puy du Fou, fait alors passer au DRH une note intitulée « Bouygues et TF1 complices de pédophilie ». « Chiabodo clamait partout : "J'aurai la peau de Louvin", assure Nonce Paolini aujourd'hui. Je lui ai répondu : "Si vous avez des preuves, montrez-les à la justice." » Olivier Chiabodo n'en fait rien, mais, en 2017, il adresse à la nouvelle direction de TF1 ce qu'il appelle sa « note blanche », comme si ces quelques pages venaient des RG. « Un document abject », dénonce alors la direction de TF1, qui l'accuse de mettre en

cause sans preuves « TF1, Bouygues et des salariés ou d'anciens salariés ». À L'Obs, qui interroge la chaîne en mars 2021, TF1 explique que « ce sont des faits supposés qui concernent des personnes qui ne sont plus dans notre chaîne depuis bien longtemps ». Tout en maintenant soigneusement à distance son ancien producteur.

Mais les accusations s'enchaînent. Une autre ancienne figure de TF1 est à son tour prise dans la tourmente. Après une enquête diffusée par « Envoyé spécial », sur France 2, le 25 novembre, le parquet de Paris ouvre une enquête préliminaire pour « viol » et « agression sexuelle » à l'encontre de Nicolas Hulot. Les faits supposés ne concernent pas directement la chaîne, mais les femmes qui accusent pointent la notoriété intimidante de l'ancien animateur d'« Ushuaïa ». Ce magazine d'aventure diffusé sur TF1 de 1987 à 2012 contribua à propulser Nicolas Hulot en héros emblématique de l'écologie et au sommet des personnalités préférées des Français. La société Yagan Productions, qui produit son émission, est une filiale du groupe. Et Nicolas Hulot, un temps en couple avec Dominique Cantien, a bénéficié d'appuis solides au sein de la tour.

PPDA, Louvin, Hulot racontent-ils des dérives individuelles, une époque ou un système ? « Ce sont des actes individuels. Pourquoi se poser la question d'un système TF1, c'est absurde ! », rétorque Nonce Paolini, PDG du groupe entre 2008 et 2016. Il n'empêche, jusqu'au sein des bureaux et des open spaces de la tour de verre et de béton, s'est insinué ce doute lancinant que résume un ancien du groupe, « vingt-cinq ans de maison » et l'impression d'avoir raté « un truc important » : « Pendant des années, "Les Guignols de l'info" nous ont appelés la boîte à cons. Étions-nous, par-dessus le marché, une boîte à monstres ? »

En avril 1987, au lendemain de la privatisation de la première chaîne, Francis Bouygues, alors à la tête du premier groupe mondial de BTP, ordonne à ses troupes : « Faites-moi gagner de l'argent ! » Le président de Bouygues Immobilier a remis un chèque de 3 milliards de francs au ministre des finances de l'époque, Édouard Balladur, et il entend profiter de son investissement. Mais, dès qu'il envoie ses hommes prendre possession des lieux, le nouveau propriétaire tombe de haut. La télévision fonctionne comme une administration archaïque. La rédaction, alors installée rue Cognacq-Jay, n'a quasiment pas d'ordinateurs. La comptabilité dresse les fiches de salaire à la main. Au « Sordido », comme est surnommé le restaurant d'entreprise, les journalistes assurent risquer l'intoxication alimentaire à chaque déjeuner. La chaîne a déjà vu passer une trentaine de ministres de tutelle, des dizaines de PDG et tout autant de directeurs des programmes et de l'information. « Les bétonneurs », puis tout simplement « les Bouygues », comme la rédaction appelle ces hommes venus du BTP, veulent tout changer.

Patrick Le Lay évalue tout de suite l'ampleur des réformes. Ce Breton autoritaire est l'homme de confiance de Francis Bouygues. Il a mené pour lui la compétition pour remporter l'acquisition de TF1, face au groupe Lagardère qui passait pour favori. Pour moderniser l'entreprise, il veut abattre les contre-pouvoirs en même temps que les cloisons qui transformaient jusque-là le moindre bureau en principauté. D'emblée, il met les syndicats dans sa poche à coups d'augmentations. Le leader de la CFTC, Marcel Caron, se voit ainsi attribuer des bureaux, une secrétaire et une berline de fonction. Plus tard, certains des élus du personnel émargeront parmi les gros salaires de la maison, tels Claire Chazal ou Jean-Pierre Pernaut. Mais Patrick Le Lay ne connaît rien à la télévision. Les journalistes le regardent avec mépris. Pour le seconder, Francis Bouygues va chercher Étienne Mougeotte, qui avait pourtant bataillé côté Lagardère. Lui est un véritable connaisseur des médias. Ancien d'Europe 1 mais aussi de *Télé 7 jours*, il a un flair sans pareil pour savoir ce qui plaît au public et, partant, aux annonceurs. La télé des années 1980 aime

Jusqu'au sein des bureaux et des open spaces de la tour de verre et de béton s'est insinué ce doute lancinant que résume un ancien du groupe : « Pendant des années, 'Les Guignols de l'info' nous ont appelés la boîte à cons. Étions-nous, par-dessus le marché, une boîte à monstres ? »



Le propriétaire de TF1 et roi du BTP, Francis Bouygues (à droite), trinque avec le numéro 2 de la chaîne, Étienne Mougeotte, et Patrick Poivre d'Arvor, ex-vedette du journal d'Antenne 2 qui vient de présenter son premier journal sur la première chaîne, le 31 août 1987.

les stars. Il propulse dans la lumière quelques grands reporters de la chaîne et va recruter PPDA, en accord avec un Francis Bouygues ravi de signer un chèque pour avoir sa tête d'affiche.

Le journaliste était déjà le présentateur vedette du journal télévisé d'Antenne 2, de 1976 à 1983. Dès son arrivée à TF1, en 1987, il en devient la vitrine incontestée. Et même le véritable patron. « *Un État dans l'État* », disent les journalistes de la chaîne. Avant la privatisation, les rédacteurs en chef avaient le pouvoir, désormais ce sont les présentateurs. Ce n'est pas seulement sa voix caressante, son regard qui joue tour à tour le charme ou l'ironie qui font son succès. Il semble connaître tout sur tout. Le matin, la chaîne livre chez lui l'ensemble de la presse, qu'il a entièrement lue lorsqu'il arrive bien plus tard, vers 17 heures, dans la rédaction. Chaque soir, il écrase la concurrence en réunissant 10 millions de téléspectateurs en moyenne – 15 millions dans les moments historiques, comme lors de la première guerre du Golfe. « *TF1, c'est un peu la fabrication du récit national* », clame Étienne Mougeotte. C'est aussi la représentation classique du pouvoir qui, en France, va souvent de pair avec les conquêtes féminines. Si PPDA reçoit Sharon Stone sur son plateau, il faut aussi qu'il l'invite publiquement à dîner. Il drague Isabelle Adjani venue à son JT, en 1997, et cille à peine lorsque, un soir de 1992, Béatrice Dalle, pour mieux le moucher, révèle qu'il lui a envoyé des lettres.

Depuis le déménagement de la chaîne dans la tour, en 1992, le présentateur est le seul à disposer d'un bureau fermé quand toute la rédaction travaille en open space. Il en a tapissé les murs d'une photo de Greta Garbo et d'innombrables clichés de lui avec les vedettes du moment et les grands de ce monde. Lorsque l'interphone interne à la rédaction appelle chez « *Patrick* » une journaliste, chacun suit du regard et d'un air entendu le parcours de la jeune femme jusqu'à son bureau. À 20 h 45, lors de la conférence de débriefing qui suit le JT, il « *parle, distribue la parole, mais peut fixer pendant toute la réunion une fille qu'il a choisie pour proie* », raconte la journaliste Cécile Delarue, qui affirme avoir été la cible de harcèlement sexuel.

« *Les femmes occupent 95 % de mes pensées* », répète Poivre aux journalistes qui font son portrait et le peignent sous les traits d'un éternel romantique. Le 6 janvier 1989, Dominique de Saint Pern note finement à son propos, dans *L'Express* : « *Tendres stagiaires, jolies cailles, gare à vos plumes s'il vous aborde à la machine à café d'un juvénile "et toi, quel est ton itinéraire professionnel?"* ». Mais, au sein de la rédaction, le sujet prête à rire.

Dans le TF1 des années 1990, les femmes ne sont pourtant pas reléguées à des postes subalternes. Sourire avenant mais poigne de fer, Claude Cohen règne en grande prêtresse sur la publicité, poste stratégique au sein de la chaîne privée. C'est Corinne Bouygues, la sœur de Martin, qui organise à ses côtés ces mirifiques voyages où, pour appâter les annonceurs, la chaîne offre, par exemple, d'inoubliables concerts au pied d'une dune marocaine. La journaliste Michèle Cotta, bien introduite à gauche comme à droite, dirige l'information. Pleine d'entregent et de relations, Dominique Cantien s'occupe des programmes et (suite page 36) ○○○



Dans les années 1990, Patrick Poivre d'Arvor entretient une liaison avec sa consœur Claire Chazal (à Roland-Garros, en mai 1992) (1). L'animateur d'« Ushuaïa », Nicolas Hulot, et sa compagne en 1990, Dominique Cantien, responsable du divertissement de la chaîne (2). PPDA lors de la soirée célébrant les dix ans du JT de la chaîne, en juin 1990 (3). Le nouveau siège de la chaîne, à Boulogne-Billancourt, en 1992 (4). Les journalistes Christine Kelly et Héléne Devynck, l'une des accusatrices de PPDA, en juin 2004, à Paris (5). De gauche à droite, le producteur Gérard Louvin, Étienne Mougeotte, Patrick Le Lay et Jean-Pierre Foucault, à TF1, le 24 mars 1991 (6).



4



5

6

○○○ (suite de la page 33) la créative Pascale Breugnot des divertissements. Le dimanche soir, Martin Bouygues rejoint presque toujours le plateau de « 7 sur 7 » pour saluer Anne Sinclair et ses invités. « On a starisé même les reporters », assure Robert Namias, en évoquant Catherine Jentile, Marine Jacquemin ou Valérie Nataf, qui couvrent les guerres comme leurs collègues masculins.

« Le Sorcier des programmes », comme est surnommé Étienne Mougeotte, s'appuie largement sur les analyses de la directrice du marketing et de la prospective des programmes, Catherine Grandcoing. Cette ingénieure diplômée de l'École nationale de la statistique et de l'administration économique (Ensaé) est aussi psychothérapeute... et féministe. En 1991, lors d'un séminaire où elle voulait exposer l'importance du féminin et du masculin, elle a préféré parler du « yin et yang » pour mieux faire passer son idée. Mais, la plupart du temps, ses observations font mouche. « Lors de la première émission de variété de Vincent Lagaf, je me suis permis de dire qu'on n'appelle pas les femmes sur un plateau les "boudins" », raconte-t-elle aujourd'hui. « J'ai toujours appelé les filles les boudins », répond alors avec le plus grand naturel l'animateur. Pourtant, on ne l'y reprendra plus.

Dans les premiers épisodes de *Julie Lescaut* (Véronique Genest), le grand feuilleton populaire lancé par la chaîne en 1992, l'héroïne, bien que commissaire de police, ne porte pas de revolver. Une arme, pour une femme, personne n'y avait songé... Lorsqu'on teste une nouvelle animatrice, il faut qu'elle soit forcément jolie. Mais les dirigeants de la chaîne jugent presque toujours les voix féminines insupportables.

La « ménagère de moins de 50 ans » est la cible affichée du groupe. « Dans l'esprit de Mougeotte et de Le Lay, se souvient Catherine Grandcoing, elle correspondait au

stéréotype qu'ils avaient de la femme : une mère de famille chargée d'enfants, s'occupant des tâches ménagères et, si jamais elle travaillait, gagnant forcément moins que son mari. » Catherine Grandcoing se bat pour que l'ancienne « ménagère » devienne la « responsable des achats ». Il lui faudra plusieurs années pour l'emporter.

Une bonne partie de la rédaction semble avoir intégré ce sexisme rudimentaire. Personne ne s'insurge contre les plaisanteries de corps de garde. À LCI, où la journaliste Héléne Devynck arrive en 1994, au moment de la création de la nouvelle chaîne d'information continue du groupe, elle constate que « les dirigeants gèrent l'antenne comme un harem ». « Celle-là a une bouche à pipe », disent-ils de l'une. « Toi, avec la silhouette que tu as, tu devrais porter des tissus fluides », intiment-ils à l'autre. Dans cette logique, lorsque Poivre bombarde une femme de coups de fil ou de petits mots écrits à l'encre violette, il est juste considéré comme un séducteur. Et les femmes qui acceptent ses invitations à dîner sont vite taxées d'adhérer à la « promotion canapé », comme si c'était toujours sur les femmes que pesait le soupçon de vouloir à tout prix coucher avec lui.

La plupart de celles qui témoignent aujourd'hui contre PPDA reconnaissent qu'elles n'ont pas parlé à l'époque. « Je n'ai rien dit, même pas à ma voisine de bureau, raconte l'une d'entre elles, sinon j'aurais su qu'elle aussi il l'avait agressée. » Méprisée par l'intelligentsia, l'entreprise cultive son endogamie et préserve ses secrets pour ne pas

PPDA et Michèle Cotta, alors directrice de l'information de TF1, sur le plateau du « 20 heures » en 1987.



donner prise aux critiques extérieures. On y vit en vase clos. Comme dans une citadelle impénétrable. Protégé par ses audiences et son aura, Poivre a du pouvoir. Certes, Patrick Le Lay s'agace de ses exigences de diva ou de cet hélicoptère qui l'attend parfois à l'héliport d'Issy-les-Moulineaux pour l'emmener passer un week-end payé par un syndicat de pharmaciens. Mais le journaliste rattrape toujours les colères du PDG par une partie de tennis. Il est puissant. « *Se plaindre équivalait à un suicide professionnel* », constate Hélène Devynck, qui l'a assisté deux ans durant dans l'écriture du JT et fait aujourd'hui partie des plaignantes contre l'ancien présentateur.

Encouragée par Patrick Le Lay et Étienne Mougeotte, la directrice de l'information Michèle Cotta cherche en mars 1993 à édicter un code de déontologie qui vise en grande partie PPDA. « *Le week-end suivant, il a couru voir Martin Bouygues en lui intimant "c'est elle ou moi"* », raconte-t-elle aujourd'hui. Le lundi, le duo pousse-au-crime, jugeant qu'elle est allée « *trop loin* », lui propose de quitter son poste pour un placard doré : la direction de la chaîne Histoire et un salaire considérable... qu'elle refuse pour rejoindre la direction générale de France 2. L'argent qu'il fait gagner à la chaîne a rendu le présentateur intouchable.

« *Grâce à lui, nous avons un soap opera tous les soirs à 20 heures* », se félicite Étienne Mougeotte depuis que la liaison entre Claire Chazal et le journaliste, marié à l'époque, est révélée par *Voici*. En 1996, PPDA est condamné à quinze mois de prison avec sursis et 30 000 euros d'amende dans l'affaire Botton, pour avoir profité des largesses de cet homme d'affaires, gendre du maire de Lyon, Michel Noir. TF1 le suspend pendant deux mois et demi pendant lesquels on le soupçonne d'écrire pour Claire Chazal, son alter ego du week-end depuis 1991, les lancements des sujets qui le concernent. Au fil des ans, toute la rédaction suit les chagrins de Claire, princesse malheureuse, dont Poivre mettra dix ans à reconnaître l'enfant qu'ils ont eu ensemble. Étienne Mougeotte adore ces affaires de sexe et de sentiments qui alimentent, pense-t-il, la machine à faire de l'audience.

Les années 2000 sont sans filtre. « *Du cul, de l'angoisse, des larmes* », clamait l'un des protégés de Gérard Louvin, Jean-Marc Morandini, au sujet de son émission « *Tout est possible* », dès les années 1990. Même si Étienne Mougeotte a décrété qu'il fallait arrêter la vulgarité pour revenir à une « *quête de sens* », cela ne l'empêche pas, en 2001, de commander à GLEM, la société de Gérard Louvin, « *L'île de la tentation* », un programme de télé-réalité qui mettait la fidélité des couples à l'épreuve. Il faut chaque fois trouver un nouvel ingrédient pour pimenter l'audience. C'est toute la science et l'hypocrisie de Mougeotte. En 2005, Nathalie Marquay, l'épouse du présentateur star du journal de 13 heures, Jean-Pierre Pernaut, est propulsée à « *La Ferme célébrités* ». L'ancienne Miss France n'a pas plus tôt défilé ses valises que la rumeur enfle de sa liaison avec l'un des participants, Daniel Ducruet, l'ex-époux de Stéphanie de Monaco. On cherche la quête de sens... Pernaut prie publiquement son épouse de quitter l'émission. Elle refuse. Tous les jours, à 13 heures, le public cherche sur le visage du présentateur la trace de son infortune. Soixante-six couvertures de magazines télé sont consacrées en deux mois à l'idylle supposée. Comment disait Mougeotte, déjà ? « *Un soap opera* » ?

TF1 est devenue une microsociété où des couples se font et se défont, des familles naissent. Le nouveau directeur de l'information, Robert Namias, a épousé Anne Barrère, qui produira bientôt l'émission littéraire « *Ex Libris* », présentée par PPDA. Dominique Cantien, la directrice des programmes, vit avec Nicolas Hulot. Autre poule aux œufs d'or depuis que TF1 multiplie les licences pour faire fructifier la marque Ushuaïa en de multiples produits dérivés, Hulot est aussi le grand ami de la star du JT. Quand ils partent ensemble pour des rallyes sportifs, les photos du duo semblent être la meilleure affiche publicitaire de la chaîne.

Depuis que le groupe est coté en Bourse et que des stock-options ont été distribuées aux salariés, secrétaires et journalistes sont

multiropriétaires et accros à Boursorama. Est-ce aussi cela qui rend la moindre réaction, la moindre protestation, si rare ? Au fil des années, le comportement de Patrick Poivre d'Arvor à l'égard de certaines femmes est davantage qu'un non-dit, un point aveugle. En 1996 ou en 1997, elle hésite encore sur la date, la journaliste Cécile Thimoreau a accepté l'invitation à dîner chez le présentateur et celui-ci, affirme-t-elle, « *lui a sauté dessus* ». Elle s'en ouvre dès le lendemain à Robert Namias, qui a toujours affiché, sous un machisme tranquille, sa volonté de voir les femmes progresser dans la rédaction. Le directeur de la rédaction – il n'en garde aucun souvenir – répond : « *Je ne peux pas m'occuper de ce qui se passe à son domicile* ». Coïncidence ou non, « *à partir de là, ma carrière a été bloquée* », soutient-elle. En 2002, elle finit par quitter la chaîne et abandonne le journalisme.

Un mot du présentateur, dénigrant par exemple un reportage, peut suffire à être moins sollicitée. Il paraît vouloir sans cesse mesurer les limites de son pouvoir. En 1999, après avoir appris l'idylle de Claire Chazal avec Xavier Couture, il fait des pieds et des mains pour faire renvoyer le directeur de l'antenne. Patrick Le Lay, pour ne pas l'affronter, délègue le DRH, Nonce Paolini, pour lui signifier qu'il n'aura pas la tête de son rival.

POIVRE

connaît-il la proximité de Muriel Reus avec le PDG du groupe ? En 2005, alors qu'il a insisté pour convier à son JT cette directrice d'une filiale de TF1, il l'invite après le journal dans son bureau pour boire un verre. « *Je n'ai pas le temps de réagir qu'il tente de m'embrasser, défait sa ceinture et baisse son pantalon* », rapporte aujourd'hui cette femme, devenue depuis lieutenant-colonel de gendarmerie et fondatrice de l'association Femmes avec... En quelques secondes, elle trouve la parade qui stoppe net son agresseur : « *Patrick, qu'est-ce que tu fais ? Tu connais mes relations avec la direction du groupe !* » Le lendemain, cependant, elle raconte à Patrick Le Lay que Poivre l'a invitée à assister à son « *20 heures* ». « *Qu'est-ce que tu es allée faire sur le plateau !* », commence Le Lay, furieuse. Elle n'a pas besoin de poursuivre que déjà, il lâche : « *Ah ! non, il n'a pas osé aussi avec toi !* » C'est donc qu'il sait. Aujourd'hui encore, elle ignore si le PDG du groupe a parlé au journaliste : « *Lorsque j'ai recroisé Poivre par la suite, il a toujours fait semblant de ne pas me reconnaître et c'est moi qui allais le saluer, pour lui montrer que je n'avais pas oublié.* »

En 2008, finalement, ce ne sont pas les femmes qui ont eu raison de Poivre, mais ses audiences en baisse. Depuis le lancement de nouvelles chaînes d'info en continu, le succès de son JT n'est plus ce qu'il était. À la demande de Martin Bouygues, Nonce Paolini succède, en 2008, à Patrick Le Lay à la présidence du groupe. « *Pendant huit ans, à la DRH, je n'avais jamais eu connaissance d'agression sexuelle, de viol ni d'aucun fait de ce genre, assure-t-il aujourd'hui. Lorsque je suis revenu à la direction générale, en 2007, ni Le Lay et encore moins Mougeotte ne m'ont parlé de quoi que ce soit.* » Mais ce n'est pas un secret, le nouveau PDG ne supporte plus le comportement « *désinvolte et fumiste* » de la star du « *20 heures* ». Comment ose-t-il arriver, un soir sur deux, à quelques minutes de la prise d'antenne et se contenter de lire sur le prompteur « *son* » journal écrit par d'autres ? C'est dans une tribune de Roland-Garros, le 8 juin 2008, que le présentateur apprend, par un simple SMS, son éviction d'un JT dont il avait fini par se croire l'incarnation absolue. Il part avec plus de 3,5 millions d'euros d'indemnités, mais Nonce Paolini l'obligera à en reverser 400 000 à la chaîne pour non-respect de sa clause de confidentialité. PPDA, qui s'était engagé à ne pas dénigrer la chaîne et ses dirigeants, a affirmé à plusieurs reprises que Nonce Paolini l'avait écarté sur une injonction du président Sarkozy. La condamnation a été confirmée en cassation en 2014.

TF1 croyait en avoir terminé avec son ancien présentateur. Les accusations graves qui pèsent contre lui obligent la chaîne à prendre position pour ne pas être accusée d'étouffer le scandale. Malgré les interventions de M^e Jacqueline Laffont, avocate du journaliste, et du producteur Dominique Ambiel, son ami et associé (condamné en 2004 pour « *sollicitation de prostituée mineure* ») et dont le témoignage avait été déterminant dans le classement sans suite de la première enquête contre PPDA, TF1 ne renonce pas. Le 12 décembre, « *Sept à huit* » diffuse un documentaire sur les accusations d'agressions sexuelles qui réunit 4,35 millions de téléspectateurs. La chaîne se fend même d'un communiqué : « *Le groupe TF1 condamne toutes les formes de violences et de harcèlement, comportements ou propos inappropriés et rappelle que la règle qui s'impose à tous dans l'entreprise est la tolérance zéro.* » Pour la première fois, dans la tour TF1, on comprend que la chaîne a lâché Poivre pour ne pas être entraînée dans sa chute. (M)

DANS LES RUES, SUR LES TERRASSES, pendant les parties de pétanque sur la plage des Sablettes, à la caisse du supermarché Carrefour, on ne parle plus que de « ça ». Mais seulement entre amis ou gens de confiance. Les commerçants mentonnais préfèrent commenter à voix basse, tant le sujet est sensible. Un des bouchers du marché refuse même de répondre aux questions : il a peur de perdre des clients. Plusieurs fidèles auraient cessé de venir acheter leur bifteck après une remarque qui serait mal passée, il y a quinze jours. « *Cette ville est un petit village* », assure Anne-Marie Gameno-Morena, une retraitée de 73 ans, attablée au café avec son mari, son ex-mari et son petit-fils. Menton compte environ 30 000 habitants logés pour l'essentiel dans des immeubles colorés de carte postale. Ici, les rumeurs circulent plus vite que les coups de mer.

Le sujet qui brûle toutes les lèvres, c'est la guerre ouverte que se livrent Yves Juhel et Sandra Paire, les deux premiers adjoints de Jean-Claude Guibal, le maire en place depuis 1989 décédé soudainement le 25 octobre, à l'âge de 80 ans. Le tout sur fond d'enquêtes judiciaires mettant en cause le clan de ce baron de la politique azuréenne, député Les Républicains de 1997 à 2017, soupçonné par le parquet de Nice de faits de « corruption », « prise illégale d'intérêts » et « détournement de fonds publics ». Ce vendredi 8 janvier, les agents de la police judiciaire passent à l'hôtel de ville, comme presque toutes les semaines, interroger certains employés municipaux, inspecter les ordinateurs, prendre des photos. À la mairie, on a le sentiment de « *vivre dans une série télé* ». Il est vrai que le scénario est prometteur : une baronnie sous les palmiers inquiétée par la

justice, la mort du patriarche, une famille politique qui se déchire et une ville désormais presque coupée en deux.

D'un côté, les soutiens du nouveau maire, Yves Juhel, 76 ans. L'ex-deuxième adjoint qui a fait deux mandats aux côtés de l'ancien édile a été élu le 9 novembre par le conseil municipal. Il se présente dans la continuité de son prédécesseur, mais avec « *des changements* » : « *de la transparence, notamment* », précise-t-il actant une certaine prise de distance avec le système mis en place par Jean-Claude Guibal, qui de fait restera présumé innocent. Yves Juhel a remporté l'élection avec 18 voix contre 17, soutenu par les élus de l'opposition à la suite d'un conseil municipal glacial. Mais les démissions en cascade de 21 élus de l'ancienne majorité de Jean-Claude Guibal dans la foulée du vote, de façon à provoquer une nouvelle élection, contraignent les Mentonnais à retourner aux urnes les 30 janvier et 6 février.

De l'autre côté, on retrouve le camp de Sandra Paire, celle qui a perdu le vote à une voix près. À 50 ans, l'ex-première adjointe, rentrée à la mairie en 2020 après avoir été à la tête d'une association d'aide aux entreprises locales, se présente comme la seule digne légataire d'un testament politique que Jean-Claude Guibal n'a pas eu le temps de laisser. L'héritière politique qu'il aurait désignée si le destin lui en avait laissé l'occasion. La candidate aux cheveux courts et au look moderne écrit au *Monde* : « *On n'hérite pas de Menton, on la mérite.* » Les deux adjoints travaillaient « *dans une entente cordiale* » jusqu'à la mort de Jean-Claude Guibal, estime Yves Juhel. Mais Sandra Paire était l'amie et le bras droit du maire. C'est pour cela qu'elle semblait, pour une partie du conseil municipal, être la sucsesseure naturelle de l'élu.

À cette guerre fratricide municipale vient se greffer un autre conflit local : les tensions entre le maire de Nice, Christian Estrosi, et son rival de toujours, Éric Ciotti, député de la première circonscription des Alpes-Maritimes et ex-candidat à l'investiture du parti Les Républicains (LR) en vue de la présidentielle. Ce dernier soutient le clan de Sandra Paire, qui arbore fièrement le logo LR sur ses affiches de campagne municipale. Christian Estrosi a, lui, choisi de féliciter Yves Juhel lors de son élection par le conseil municipal le 9 novembre, avec un tweet qui a fini de sceller la fracture entre les deux candidats à la mairie. « *Chacun son poulaïn* », souffle-t-on dans la ville. Sur les réseaux sociaux, des dizaines de faux comptes pullulent d'un côté comme de l'autre pour distiller venin et infox sur l'adversaire. « *On m'en parle même chez l'esthéticienne*, confie Laetitia, une employée de mairie âgée de 35 ans qui préfère rester anonyme. *C'est un sketch. Il y a des gens qui ne se disent plus bonjour dans la rue. On a des couples divorcés dont chaque ex est sur une liste. L'image qu'on donne est tellement triste.* »

Près de la place où se situe le Manège, à cent mètres de la mer, Jacky Gambarini et Claude Lanteri se retrouvent pour le café du matin, chacun accoudé sur son exemplaire de *Nice-Matin*. Ils parlent fort. Eux se moquent du qu'en-dira-t-on. Ils sont retraités, et puis, les désaccords, ils connaissent : les soirs de match, l'un soutient Monaco, l'autre Nice. Ils ont grandi ensemble, mangé la socca sur le front de mer depuis « *tout minots* ». Les mêmes yeux bleu azur, la peau tannée par le soleil, ils pourraient être frères. Claude figure sur la liste d'Yves Juhel, qu'il admire beaucoup, alors que Jacky est « *pro-Paire* » par fidélité à Guibal. La semaine dernière, (suite page 42) ○○○

SUCCESSION ACIDE

Texte Sofia FISCHER
Photos Stéphanie DAVILMA

Ci-dessous,
la vieille ville
de Menton.

À droite, sur
le marché.



Rien ne va plus dans la ville du citron. Après trois décennies d'une vie politique dominée par le clan du maire Jean-Claude Guibal, le décès soudain du patriarche, en octobre, a ouvert une guerre fratricide entre ses adjoints Yves Juhel et Sandra Paire. Plaintes, démissions, intox : tous les coups sont permis. Et les Mentonnais sont appelés à trancher, le 30 janvier, le conflit dans les urnes. Partagés entre fidélité et envie de tourner la page d'un système aujourd'hui dans le viseur de la justice.

À MENTON.



À gauche,
l'hôtel de ville
de Menton,
installé dans
un ancien casino.

À droite, Nine Van
Craynest, 81 ans,
une des soutiens
de Sandra Paire
et du clan Guibal.

Page de droite,
une vue de
la ville.



○○○ (suite de la page 38) Claude s'est levé à 5 heures pour tracter pour un homme qu'il trouve « *droit, accessible, intelligent, efficace. Et, surtout, pas malhonnête.* » « *Ici, c'est Le Petit Monde de don Camillo* », dit Jacky Gambarini pour planter le pittoresque de la situation. Le film franco-italien sorti en 1952 avec Fernandel et Gino Cervi raconte la rivalité permanente dans une petite ville italienne entre le curé et le maire communiste. « *Il faut du temps au Mentonnais pour ouvrir la porte à quelqu'un, analyse le retraité. Mais, une fois que c'est bon, on lui donne les clés, la maison, on lui donne tout. Alors, forcément, pour mettre un maire dehors, c'est compliqué.* » Un peu plus loin, dans le bar de la rue piétonne, un employé de cimetièrre s'attable en posant un lourd sac à ses pieds. « *C'est les cadavres du jour, mais je ne vous dirai pas quel candidat c'est, cette fois-ci* », balance-t-il à la salle en attrapant une bière. L'assemblée rit fort, mais tous se gardent de commenter.

LE

duel entre Yves Juhel et Sandra Paire est aussi celui d'une succession menacée par l'ombre grandissante de la justice. Quelques mois avant le décès du maire histo-

rique, Éric Le Floch, le tout nouveau directeur général des services, arrivé en janvier 2021 des Sables-d'Olonne, fait un signalement au parquet de Nice. Très vite, le nouveau venu note « *de gros dysfonctionnements* » dans la ville. Et pour cause. « *Toutes les décisions municipales étaient prises au Port* », assure-t-il. Le « Port », comme on l'appelle à Menton, c'est la société publique locale (SPL) Ports de Menton, dirigée depuis 2018 par Céline Giudicelli, la belle-fille de Jean-Claude Guibal. Celle-ci avait dû quitter son emploi au sein du cabinet de son beau-père à la suite du vote de la loi pour la confiance dans la vie politique, en 2017 qui encadre strictement l'emploi de membres de la famille auprès des élus. Sauf que le principal actionnaire de la SPL est la municipalité, qui lui a délégué, en janvier 2018, la gestion du littoral. « *Un marché très, très juteux* », résume une source judiciaire, dans cette ville où le port et le bord de mer ont été exploités en grande partie pour le tourisme. Les Mentonnais sont convaincus que c'est au port et à ses aménagements ainsi qu'aux travaux dans les hôtels de luxe de la ville que l'ancienne cité pauvre, qui vivait du citron et de l'huile d'olive, doit d'être devenue aujourd'hui ce bijou de la Riviera. Néanmoins le signalement du fonctionnaire débouche, en juin 2021, sur l'ouverture d'une enquête préliminaire par le parquet de Nice pour des faits de « corruption ».

Quelques jours plus tard, Éric Le Floch est révoqué par Jean-Claude Guibal, qui le traitait volontiers de « *mythomane* ». Il a depuis été rétabli dans ses fonctions par le tribunal administratif. Une fois réinstallé à son poste, en novembre, il rédige une

nouvelle plainte en accord avec Yves Juhel, cette fois-ci pour le « *vol* » de 586 kilos de documents, brûlés à la déchetterie le lendemain de l'élection du nouveau maire. Une deuxième plainte suivra pour une suspicion d'espionnage informatique des e-mails de certains élus du conseil du temps de l'ancien maire. Sandra Paire est placée, mi-décembre, en garde à vue dans les locaux de la PJ niçoise, ainsi que deux autres proches de Jean-Claude Guibal. Tous les trois ressortent libres sans qu'aucune charge ne soit pour l'heure retenue contre eux. Quant aux documents brûlés, il ne s'agissait que « *d'affaires personnelles, des photos de famille et documents de campagne* », avait déclaré à la justice, mi-décembre, l'ex-première adjointe. Le clan Guibal ne veut pas croire que ces enquêtes déboucheront sur des mises en examen.

« *Certains habitants n'ont pas coupé le cordon* », soupire Éric Le Floch. C'est le cas de Nine Van Craynest, 81 ans. La Provençale, qui « *a épousé un Viking qui passait par là* », fait partie des électeurs encore « *endeuillés* » de Menton. Cette ancienne professeure de physique-chimie, élégante dans son long manteau rouge, règne sur le QG informel de l'ex-première adjointe avec ses yeux bleus perçants et sa gouaille. « *Moi, je n'aime pas trop qu'on s'attaque à un mort parce qu'il n'est pas là pour se défendre* », dit-elle. Pour elle, Sandra Paire est bien la seule digne exécutrice testamentaire de Guibal. Elle l'assume : « *Il y a un côté très émotif là-dedans, on est un peu des sentimentaux.* » Elle s'émeut de sa voix rauque de fumeuse au sujet d'un document de campagne d'Yves Juhel, diffusé le 11 janvier et qui appelle à « *tourner la page* ». « *Comment ça, tourner la page ?* » Nine Van Craynest pleure un homme « *sensible aux couleurs, aux odeurs des amandiers et des agrumes : un homme de Méditerranée, un vrai amoureux de Menton* ». Aux yeux de certains partisans de Sandra Paire, Yves Juhel, parisien de naissance, a le tort d'être originaire du « *grand Nord* ». Il y a ceux qui naissent et meurent à Menton depuis plusieurs générations et les autres.

Ultime affront, une partie du camp Paire-Guibal accuse le maire de vouloir sacrifier la Fête du citron, qui doit se tenir cette année du 12 au 27 février. Parmi tous les symboles de la ville, à côté du Musée Jean Cocteau et des façades colorées, celui-ci est de loin le plus important. La fête, célébrée au moment de la récolte de février, est menacée une fois encore par le Covid-19. Avant la pandémie, les festivités attiraient entre 200 000 et 250 000 personnes. Avec la jauge gouvernementale fixée à 5 000 personnes pour ce genre d'événement, Yves Juhel affirme être obligé d'annuler la fabrication des corsos, ces chars remplis d'agrumes qui défilent dans la ville. L'élue a beau tenter de sauver le reste des célébrations, il a suffi d'un titre malheureux dans la presse locale et la rumeur s'est répandue comme une traînée de poudre dans la ville : « *Juhel a annulé la Fête du citron.* » En réalité, en jonglant avec les interdictions, l'édile va tout de même pouvoir aménager les jardins, installer les « motifs », ces immenses structures de plus de sept mètres de haut décorées de citrons et de

clémentines. Par ailleurs, la mairie s'est engagée à distribuer 40 kilos de fruits à tous les commerçants pour les aider à décorer leurs vitrines. Une énorme campagne de publicité de plus de 80 000 euros diffusée en France et en Italie, dans un rayon de 300 kilomètres, tentera malgré tout de faire venir du monde à Menton.

Mais, chez les commerçants, le cœur n'y est pas. La Fête du citron, c'est « *l'équivalent d'un mois d'août* ». « *C'est ce qui nous permettait de refaire la trésorerie en attendant l'été* », explique Geneviève, 49 ans, propriétaire d'un restaurant. Assise à fumer des cigarettes face à la mer, elle préfère ne pas donner son vrai prénom. « *Après, c'est l'enfer : contrôle d'hygiène, de terrasse...* » Avec son amie de toujours, assise à côté d'elle, elle n'ira pas voter le 30. « *Si c'est pour que ce soit soit l'un, soit l'autre, ça ne sert à rien de se déplacer* », estiment-elles. Beaucoup, comme elles, aimeraient faire « *table rase* » de l'héritage Guibal. « *Parfois, il faut savoir jeter le bébé avec l'eau du bain* », rebondit un commerçant italien. Dans cette ville où les serveurs accueillent les clients d'un *Bonjourno*, près de 800 Italiens peuvent prendre part aux municipales. Et, s'ils ne représentent qu'un peu moins de 5 % de l'électorat, ils restent nettement moins attachés à l'ancien maire et attendent de voir les programmes pour « *voter pragmatique* ».

Bien que la ville soit historiquement acquise à la droite traditionnelle, plusieurs candidats se sont déclarés juste avant le bouclage administratif des listes. En plus d'une liste de gauche judicieusement baptisée « *Réconciliations Menton* » et une liste citoyenne à tendance écologiste menée par une ancienne énarque, l'extrême droite espère bien créer une petite surprise et profiter du climat créé par la crise migratoire. Depuis quelques années, les gendarmes sont omniprésents dans la ville, en renfort permanent pour surveiller la frontière italienne toute proche. Les brigades font tourner le « *Med* », comme l'appellent les gens d'ici, un Best Western trois étoiles qui les accueille à l'année. C'est Anthony Malvault, élu conseiller municipal RN à Roquebrune-Cap-Martin, voisine de Menton, qui prendra la tête de la liste « *divers droite* » avec le soutien de son parti. Il a annoncé qu'il lâcherait son mandat actuel pour s'installer dans la ville de Cocteau. Âgé de 33 ans, c'est la plus jeune tête de liste du scrutin.

Les électeurs qui ont connu Jean-Claude Guibal à la mairie toute leur vie semblent, eux, avoir déserté la ville. On finit par tomber sur une grande tablée de jeunes sur la place près du Manège. Il est 16 heures, ils viennent tout juste de se réveiller. « *En même temps, on a que ça à faire* », dit Margot Yvart, DJ de 19 ans. Le groupe, joyeux et foutraque, fait désordre. Certains passants leur jettent des regards de travers. Depuis qu'ils sont ados, les jeunes Mentonnais sont habitués à prendre leur voiture ou leur scooter et à aller voir ailleurs. À Monaco et en Italie pour les plus fortunés, à Nice pour les autres. Il y a le train, aussi, mais il faut savoir éviter les embûches : attraper celui de minuit, ne pas s'endormir pour ne pas se réveiller à Vintimille, au bout de la ligne, et, surtout, éviter les toilettes,

qui sont régulièrement fermées de l'extérieur par les agents de la PAF pour empêcher le passage clandestin des migrants.

Ils jalouent la jeunesse mentonnaise de leurs parents, qui ont connu une demi-douzaine de boîtes de nuit ouvertes jusqu'à pas d'heure. On y venait de Cannes pour faire la fête. « *Même les Daft Punk sont venus à Menton !* », s'exclame Swan Hoeffner, 30 ans, lui aussi DJ. La tablée exulte. Tout cela semble impossible aujourd'hui. « *On ne peut même pas acheter une pizza après 21 heures* », se lamente Alexandre Caspar, à côté de lui. Indifférents au conflit politique qui ronge la ville, ils pestent plutôt contre les contrôles intempestifs de leurs deux-roues qui se multiplient, la phobie du tapage nocturne et, de manière plus générale, cette commune plus prévenante à l'égard des touristes qu'envers sa propre jeunesse. « *C'est une ville de retraités. Mais les retraités ont eu des enfants qui eux-mêmes ont fait des enfants, et maintenant on fait quoi ?* », lâche Raimondo Pinto, 30 ans, moniteur de Jet-Ski. Dans la bande, personne ne compte voter le 30 janvier. Ils n'ont même pas vérifié s'ils étaient inscrits sur les listes. « *À quoi ça sert dans une ville qui ne veut pas de nous ?* », s'interroge Margot Yvart. (M)

ULTIME AFFRONT, UNE PARTIE DU CAMP PAIRE-GUIBAL ACCUSE LE MAIRE DE VOULOIR SACRIFIER LA FÊTE DU CITRON, DE LOIN LE PLUS IMPORTANT SYMBOLE DE MENTON. L'ÉLU A BEAU TENTER DE SAUVER UNE PARTIE DES CÉLÉBRATIONS MENACÉES PAR LE COVID-19, IL A SUFFI D'UN TITRE MALHEUREUX DANS LA PRESSE LOCALE ET LA RUMEUR S'EST RÉPANDUE COMME UNE TRAÎNÉE DE POUDRE : "JUHEL A ANNULÉ LA FÊTE DU CITRON."

À gauche, la préparation de la Fête du citron par le service technique municipal.

À droite, Éric Le Floch, le directeur général des services qui a dénoncé le système Guibal.





Le Palais de Tokyo, à Paris, le 6 janvier (page de droite, à l'intérieur). Le bâtiment fut construit à l'occasion de l'Exposition universelle de 1937.

LE BUREAU DU PRÉSIDENT DU PALAIS DE TOKYO ne ressemble que très peu à celui d'un président d'institution culturelle française. Bien sûr, la vue sur le ciel de Paris donne une impression de prestige. Et les dossiers à signer et à parapher s'empilent. Mais il n'y a, ici, rien du cérémonial qu'on trouve ailleurs. Il n'y a à proprement parler même pas de bureau, mais une immense table circulaire qui invite au désordre et aux réunions collectives. C'est ici qu'a travaillé pendant quelques années Emma Lavigne, conservatrice passée par de nombreux musées français nommée en 2019 à la tête du Palais de Tokyo, le plus vaste centre d'art contemporain d'Europe. En octobre 2021, elle le quittait pour diriger la collection Pinault, à la Bourse de commerce de Paris, laissant la place vacante. Le 10 janvier, la ministre de la culture, Roselyne Bachelot, annonçait le nom de son successeur, le commissaire d'exposition Guillaume Désanges. C'est donc ce quadragénaire, inconnu du grand public, qui n'a jamais dirigé d'institutions mais que le petit monde de l'art parisien considère comme l'un des cerveaux les plus affûtés du moment, qui prendra ses quartiers dans le bocal atypique au dernier étage du Palais de Tokyo.

Pendant la vacance de la présidence, le processus de remplacement s'est enclenché. De même que pour le Louvre, le Centre Pompidou et le Musée d'Orsay, un projet a été demandé aux éventuels candidats, sur une dizaine de pages, sans qu'il soit précisé qui le lirait. Dans ce genre de nomination, les procédures sont opaques et les jurys sans visage. Des noms ont circulé, comme celui de la curatrice argentine Victoria Noorthoorn qui, bravant la pandémie, a payé son billet aller-retour Buenos Aires-Paris pour participer à une audition express, Rue de Valois. Avant de repartir bredouille. En lice aussi, le conservateur d'une fondation privée, la directrice d'un grand musée en région, ainsi que l'ancien directeur adjoint du Palais de Tokyo dans les années 2000 Mark Alizart, philosophe spécialiste du désordre climatique et auteur d'un ouvrage savant sur les chiens aux PUF.

Contrairement aux grands musées parisiens à la charge symbolique très forte, tel le Louvre ou Orsay, qui ont connu un récent mercato, le centre d'art du 16^e arrondissement

La vie de palais de l'art contemporain.

Texte Roxana AZIMI
Photos FRANKIE & NIKKI

IL Y A VINGT ANS, LE 22 JANVIER 2002, UN CENTRE D'ART CONTEMPORAIN ÉTAIT INAUGURÉ AU PALAIS DE TOKYO, MASTODONTE GRIS DU 16^e ARRONDISSEMENT DE PARIS. L'AMBIANCE, JOYEUSEMENT DÉBRIDÉE, EST ALORS INÉDITE DANS LE MONDE DES ARTS PLASTIQUES HEXAGONAUX. BEAUCOUP DES ARTISTES INCONNUS QUI Y SONT EXPOSÉS DEVIENNENT DES CÉLÉBRITÉS, FAISANT GAGNER AU LIEU UNE RÉPUTATION FLAMBOYANTE. MAIS, AVEC LES ANNÉES, L'ENDROIT S'EST ASSAGI. ET LA PANDÉMIE A REMIS EN CAUSE UN MODÈLE AUTREFOIS GAGNANT, FONDÉ SUR LA LOCATION D'ESPACE ET LE MÉCÉNAT. IL INCOMBE AU NOUVEAU DIRECTEUR, GUILLAUME DÉSANGES, NOMMÉ LE 10 JANVIER, DE LUI REDONNER L'ÉCLAT DES DÉBUTS.



n'a pas suscité la même appétence. Ici, pas besoin de jouer des coudes ou de procéder à des manigances. Et le président de la République n'a pas reçu Guillaume Désanges. Pour remporter la mise, ce dernier n'a donc pas dû intriguer auprès des hautes sphères. « *Je n'ai pas de réseaux occultes* », sourit-il. C'est par son attention portée à l'écologie parfois la plus radicale et aux mouvements politiques alternatifs et rebelles qu'il a convaincu la ministre de la culture et ses conseillers, qui l'ont auditionné à plusieurs reprises, Rue de Valois, ainsi que Rima Abdul-Malak, l'influente conseillère culture de l'Élysée.

Pour autant, le poste est d'envergure. Car le « PalTok », comme le surnomment les gens du milieu, a l'habitude de faire sensation. Ce fut le cas, exemple le plus récent, à l'automne 2021. À l'invitation d'Emma Lavigne, l'artiste allemande Anne Imhof s'était emparée de l'intégralité du Palais. Dénudant jusqu'à l'os les murs et les moindres recoins du bâtiment, elle avait insufflé un esprit punk au lieu, exposant ses sculptures aux côtés des œuvres d'autres grands noms de l'histoire de l'art – Sigmar Polke, Eva Hesse, Wolfgang Tillmans. Pour les derniers jours de son exposition, la lauréate du Lion d'or de la Biennale de Venise en 2017 avait organisé des performances. Pendant quelques jours, les réseaux sociaux ont frémi devant les images de sa compagne, l'artiste-mannequin Eliza Douglas (proche de la maison Balenciaga), en train de chanter, de crier, de se verser des litres de cire chaude sur le corps. Des corps effilés, taillés pour des raves, paraient, crapahutaient, les yeux hagards, ou s'enfonçaient dans l'eau gelée des bassins du Trocadéro. Le public, en majorité constitué de jeunes gens aux tenues similaires à celles des performers, frissonnait lui aussi. La transe païenne a attiré pas moins de 15 000 spectateurs en neuf soirs.

Un succès impressionnant qui en ferait presque oublier les problèmes. Car, alors que le Palais de Tokyo fête, ce 21 janvier, le vingtième anniversaire de son ouverture au grand public, la pandémie a fissuré ses fondements. À l'image de nombreux musées et centres d'art soumis aux fermetures et à la baisse du tourisme, la fréquentation a chuté (295 000 visiteurs en 2021 contre 590 000 en 2019) et les locations d'espace (l'un des piliers du financement ○○○

○○ du Palais) sont à l'arrêt. Les défilés de mode – le Palais en accueillait une cinquantaine par an avant le confinement – ont ainsi souvent basculé en ligne. Contrairement au Musée d'art moderne de la Ville de Paris, son jumeau et voisin de parvis, il ne dispose pas d'une riche collection de Matisse, Picasso ou autres Modigliani mentionnée avec trois étoiles dans tous les guides touristiques, et c'est bien normal car les centres d'art n'ont pas pour vocation de constituer des collections. Enfin, l'édifice lui-même, construit pour l'Exposition universelle en 1937, n'est plus étanche, au sens propre : la pluie s'y invite. Le ministère de la culture a d'ailleurs commandé, fin 2021, un audit en vue de futurs travaux.

Si, aujourd'hui, le Palais de Tokyo est au centre de toutes les attentions, c'est pour de multiples raisons. Il est le plus vaste centre d'art d'Europe, avec 22 000 mètres carrés de superficie. Il se situe à Paris, dans un bâtiment emblématique. Ses expositions, souvent pointues, voire ardues, désarçonnent parfois les visiteurs. Il est la seule institution parisienne à proposer des projets d'ampleur venant d'artistes peu connus. Enfin, il dépend de l'argent public mais aussi de celui de mécènes, notamment le géant de l'énergie Engie, et de la location d'espace.

C'est en 1999 que la ministre de la culture, Catherine Trautmann, décide d'installer dans le bâtiment gris – qui a abrité les collections du Musée national d'art moderne (avant leur transfert à Beaubourg), le Centre national de la photographie puis l'école de cinéma de la Fémis – un centre d'art contemporain consacré à la jeune scène. Ce dernier occuperait près de 10 000 mètres carrés du massif Palais de Tokyo, le reste étant laissé inoccupé. Elle a alors en tête Beaubourg, en guise de contre-exemple. Ouvert en 1977, le Centre Pompidou s'est en effet institutionnalisé, proposant des expositions d'artistes ou de mouvements déjà consacrés, délaissant l'avant-garde et la pluridisciplinarité de ses débuts. Les pouvoirs publics veulent un lieu alternatif. La direction du Palais est alors confiée à un tandem, l'intuitif et extraverti Jérôme Sans et l'intellectuel et plus réservé Nicolas Bourriaud. Une alliance des contraires. Multipliant les expositions dans le monde en tant que commissaire, le premier est DJ à ses heures

“On voulait un lieu pour les orphelins de la culture, ceux qui n'avaient pas d'endroit où s'exprimer”, explique Jérôme Sans. Les street-artistes s'y donnent rendez-vous. Dans des vitrines-frigos s'alignent gadgets et divers objets d'artistes. Banksy, qui n'était pas encore une star planétaire, bombe son empreinte sur une colonne du hall. Le graffeur André orchestre même un concours de résistance aux psychotropes et aux anxiolytiques.

perdues. Le second est historien de l'art et auteur d'un livre, *Esthétique relationnelle*, qui a marqué les plasticiens de la fin des années 1990.

Une grande fête est organisée pour l'inauguration. Ce 21 janvier 2002, dès midi, la foule s'engouffre dans la carcasse grise dénudée, réhabilitée « avec respect » – comprendre au minimum, façon usine désaffectée –, par les architectes bordelais Lacaton et Vassal. « On nous disait : “Mais ce n'est pas fini ! Qu'ont fait les architectes ?” », se souvient, amusée, Gisela Blanc, alors chargée de recruter des mécènes pour cet ovni. « C'était une ambiance berlinoise, déglingue, mais joyeuse », témoigne Anne Racine, alors chargée de communication de la délégation aux arts plastiques Rue de Valois. À l'époque, le monde de l'art contemporain se résume à peu de grandes galeries à Paris et à une poignée de lieux publics installés en région. Les fondations privées n'existent pas encore. Les noces de l'art contemporain et de la mode ne sont pas encore scellées. « Personne n'y croyait », rembobine aujourd'hui Jérôme Sans, 61 ans, silhouette indémodable de dandy cravaté aux faux airs de David Lynch. À l'affiche, du neuf, des artistes jamais ou rarement exposés en France. Le Béninois Meschac Gaba imagine une aire de jeu sous l'escalier. Le Thaïlandais Surasi Kusolwong installe un marché d'objets en plastique. Le duo scandinave Michael Elmgreen & Ingar Dragset expose une cellule de prison démolie. « Ça

ne ressemblait à rien de ce qu'on connaissait », témoigne Claire Staebler, qui y faisait ses premiers pas de commissaire d'exposition. Le soir de la fête, la bière coule à flots, ainsi que le cognac Hennessy, sponsor de la soirée. Aux platines, Pedro Winter fait déferler les notes d'électro des précurseurs de la French touch. À l'extérieur, la file de visiteurs s'étire jusqu'à la place de l'Alma.

Les jeunes en sont fans – les moins de 25 ans représentent toujours un quart du public du Palais de Tokyo. « On voulait un lieu pour les orphelins de la culture, ceux qui n'avaient pas d'endroit où s'exprimer », résume Jérôme Sans. Les street-artistes s'y donnent rendez-vous. Imaginée par le graffeur André, une figure de la nuit parisienne, la boutique-librairie grillagée baptisée Blackblock s'inspire, selon ses mots, « des stations-service des banlieues scandinaves ». Dans des vitrines-frigos s'alignent gadgets et divers objets d'artistes. Banksy, qui n'était pas encore une star planétaire, bombe son empreinte sur une colonne du hall, aujourd'hui protégée, telle une relique, par une plaque de Plexiglas. Avec le duo d'artistes Kolkoz, André orchestre même un concours de résistance aux psychotropes et aux anxiolytiques jusqu'à perdre connaissance. « On avait une liberté qui serait impensable aujourd'hui », se souvient le graffeur.

Cette effervescence arrive à un moment critique. La FIAC, Foire internationale d'art contemporain,

est à bout de souffle. Un rapport implacable du sociologue Alain Quemin dresse, en 2001, un sombre tableau : l'art contemporain français a perdu toute influence internationale. Les jeunes artistes rongeaient leur frein, faute de visibilité. Tout à coup, au Palais, ils trouvent le tremplin qui leur manquait. Et le monde, qui n'avait d'yeux que pour l'énergie déglingue de Berlin ou de Los Angeles, se tourne enfin vers Paris. Après avoir été exposés au Palais en 2006 dans l'exposition « Notre histoire », radiographie partielle (et partielle) de la jeune scène hexagonale, les plasticiens Adel Abdessemed et Tatiana Trouvé explosent dans le monde entier. En 2008, l'artiste conceptuel Loris Gréaud, du haut de ses 29 ans, se voit même consacrer une pleine page dans le *New York Times* après avoir investi, comme un grand, un espace de 4 000 mètres carrés. « Il y a eu pour moi, comme pour d'autres, un avant- et un après-Palais de Tokyo », reconnaît l'artiste Laurent Grasso, qui mène lui aussi sa barque dans le monde entier.

Les critiques, effacées par le temps, ne manquent pas. *Libération* tance « l'idéologie de la convivialité » quand *Le Figaro* décrie des expositions jugées « absconses ». Sans et Bourriaud n'en ont cure. Nommé en 2006, leur successeur, le Suisse Marc-Olivier Wahler, prolonge leur folie, à la sauce helvétique. Ce collectionneur de culottes de peau bavaroises, grand amateur de strudels, est un fauteur de troubles qui signe une programmation particulièrement variée. Jean de Loisy, à partir de 2011, laissera aussi parler sa nature de feu follet. En 2018, il invite l'artiste Neil Beloufa – et son curateur Guillaume Désanges – à chahuter l'espace avec des robots de stockage des entrepôts Amazon qui réorganisent en temps réel les œuvres de l'exposition. Un brouhaha visuel et sonore dont le public ressort aussi sonné que fasciné.

Au fil du temps, pourtant, des murs blancs se sont dressés, les espaces se sont cloisonnés. La scène française que le Palais incarnait s'est assagie. Son temple également. À la caravane qui, au début, faisait office de billetterie s'est substituée un comptoir, comme dans les musées classiques. Fini les tables communes de la cafétéria, le café à 1 euro, la bière à 2 euros. Jean de Loisy le reconnaît, « le Palais de Tokyo s'est



Sur le parvis du Palais de Tokyo, une nymphe sculptée par Auguste Guénot (à gauche) entoure le miroir d'eau central (ci-contre).

embourgeoisé, j'y ai le premier contribué ». La concurrence aussi est grande. En vingt ans, la Fondation Vuitton, la collection Pinault, les grosses galeries internationales ont émergé. Périodiquement se pose aussi la question de l'avenir du Palais. Mark Alizart n'a pas oublié ce 31 janvier 2007, dans le forum du Centre Pompidou. Il fait partie de la foule compacte qui écoute Jacques Chirac célébrer le trentième anniversaire du bâtiment. Tout va bien jusqu'à ce que, patatras, le président annonce que Beaubourg pourra utiliser les 10 000 mètres carrés inoccupés du Palais de Tokyo. Claude Pompidou, à ses côtés, hoche la tête. Le président du Centre Pompidou, Bruno Racine, ne bronche pas : de toute façon, il est sur le départ. Murmures dans la salle. « J'ai fait gloups », se souvient aujourd'hui Mark Alizart, entre deux gorgées de jus de tomate. Le philosophe, alors directeur adjoint du Palais de Tokyo, en est sûr : « Beaubourg voudra tôt ou tard l'ensemble du bâtiment. » Mais l'élection présidentielle change la donne. En mai 2007, Nicolas Sarkozy est élu. Certes, l'art contemporain n'est pas son affaire, mais l'homme de la rupture n'a pas la moindre envie de faire de cadeau à son prédécesseur. Et entre son jeune conseiller culture, Éric Garandeau, et Mark Alizart, le courant passe bien.

Deux ans de tribunes, de pétitions, de bras de fer dans les couloirs de la Rue de Valois et de l'Élysée plus tard, le projet que Beaubourg

absorbe le Palais de Tokyo tombe à l'eau. Lorsque, en 2011, Mark Alizart rejoint le cabinet de Frédéric Mitterrand, nouveau ministre de la culture, il insiste pour consolider le Palais de Tokyo en lui attribuant l'intégralité du site. En 2012, Sarkozy tranche : la totalité du Palais de Tokyo sera consacrée à l'art actuel le plus turbulent. Et le tacticien Alizart de décrypter : « Sarkozy a compris l'intérêt politique de faire de l'art contemporain un projet national. » Le chef de l'État, qui n'avait lancé aucun grand chantier culturel pouvait ainsi, in extremis, se targuer d'avoir sauvé le temple de l'art le plus débridé.

MAIS le cadeau est empoisonné. Le lieu était grand, il est devenu immense. Pas simple de réchauffer une Factory de béton vide et de se remettre en jeu à chaque exposition. Surtout, il est difficile de trouver de l'argent : 60 % des ressources viennent du privé. Les dirigeants eux-mêmes doivent s'improviser leureurs de fonds. Avec sa tchatte d'enfer, Jérôme Sans avait décroché à ses débuts un partenariat avec le groupe Bloomberg. Wahler avait convaincu sa compatriote, la collectionneuse Maja Hoffmann, de signer des chèques. Le sourire gourmand et la faconde de Jean de Loisy avaient fait mouche auprès de la maison de champagne

Roederer et du constructeur automobile Audi. Une boîte de nuit est ouverte, le Yoyo, dans les anciennes salles de cinéma. Et de juteuses concessions sont signées avec Laurent de Gourcuff, un maître de la nuit qui ne danse pas, ne boit pas, mais sait flairer l'air du temps. Comme le restaurant Monsieur Bleu ou encore sa dernière table, Bambini, ouverte à l'été 2021 au Palais, qui attire davantage les familles aisées du 16^e arrondissement que le public arty des débuts. Résultat, entre 2012 et 2018, le Palais triple ses rentrées d'argent. Jusqu'à ce que, en 2020, la pandémie sonne la fin du match. « J'étais préparée, mais c'est devenu difficile », admet Emma Lavigne, depuis son bureau de la Bourse de commerce.

Le ministère de la culture a bien perfusé le Palais de quelque 5,2 millions d'euros sur trois ans, le temps qu'il se remette du Covid long qui plombe les lieux culturels. Mais comment boucler le budget d'un centre d'art qui, bien que l'État en soit l'actionnaire unique, dépend aux deux tiers de ressources propres ? « Le business plan ne permet plus d'expérimenter, au risque de se tromper », se désole Marc-Olivier Wahler, qui pilote aujourd'hui le Musée ethnographique de Genève. Le Palais semble gagné par la maladie du « trop » : trop grand, trop intimidant, trop dépenaillé. Un modèle à bout de souffle ? « Ce modèle a tenu vingt ans, confie Guillaume Désanges, il a

ses fragilités, mais il tiendra encore, il a en lui les gènes de l'audace. » « Sans se bouger les fesses, affirme Jean de Loisy, le Palais dispose déjà de 8 millions d'euros de subventions publiques, de 3 millions environ provenant des concessions (les loyers des restaurants et des bars) et au moins autant avec la location d'espaces (pour des événements comme des défilés de mode) ». Quatorze millions d'euros, donc, sans compter les chèques des mécènes. Pas assez, pourtant, pour imaginer tous les jours des folies façon Anne Imhof. Au point que le scénario d'une fusion avec le Centre Pompidou ressort régulièrement. Jusqu'à encore très récemment, le bruit a couru dans le monde de l'art parisien d'une possible annexion. Mais, à l'occasion de sa première conférence de presse, en octobre 2021, Laurent Le Bon, le nouveau président de Beaubourg, a pris soin de démentir cette persistante rumeur. « Jamais, sous ma présidence, le Centre Pompidou ne sera intéressé à se développer dans les espaces du Palais de Tokyo », a-t-il assuré, la main sur le cœur. Le quinquagénaire s'adressait aux journalistes depuis le parking de Beaubourg, où il avait tenu à organiser la conférence de presse. Le décor était froid, les murs de béton rappelaient, curieusement, l'esprit d'une friche. Comme si le Centre Pompidou voulait signifier à son petit frère du 16^e arrondissement qu'il était toujours le plus avant-gardiste. (M)



PAKISTAN SUSPENDU.

Photos Lucas BARIOULET — Texte Sophie LANDRIN

Page de gauche,
des familles viennent
se recueillir devant
la mosquée Badshahi
lors du salât al-asr,
prière de l'après-midi,
à Lahore.

Ci-contre, Billo Rani,
23 ans, jeune
« hijra », nom donné
aux transgenres
au Pakistan.



Un enfant rêveur dans une école coranique, un lutteur à l'entraînement, des reliefs montagneux abrupts... Dans l'objectif de Lucas Barioulet se dévoile un pays serein et sensuel, loin des convulsions et de la fureur auxquelles il est souvent associé. Des clichés de la vie quotidienne empreints d'une douce mélancolie. Car sur cette "Terre des purs", que le jeune photographe français a arpentée en 2021, l'obscurantisme et la violence menacent toujours.

UNE JEUNE FEMME SEULE, TERRIBLEMENT SEULE.

Elle patiente sur un canapé, dans une robe rose brodée, un voile sur les cheveux, les mains jointes dessinées au henné, derrière un décor paré de fleurs. Elle semble sur le point de pleurer, absorbée dans son malheur. Cette femme est une Pachtoune de Peshawar, au nord-ouest du Pakistan, près de la frontière afghane, dans une région tribale. Elle va être mariée, contre son gré. Elle attend son futur époux. Celui-ci s’amuse avec ses hôtes masculins, qui dansent et rient ensemble. Dans une pièce séparée de celle des femmes. Au cours de la cérémonie, jamais les deux groupes ne se croiseront, en dehors du marié, autorisé à rejoindre sa promise.

À des centaines de kilomètres de là, au Pendjab, un transsexuel pose dans une rue de Lahore, l’œil coquin, les lèvres aussi rouges que sa robe. Il fait partie de cette communauté très ancienne, propre au sous-continent indien, les hijras, des hommes nés dans un mauvais corps et qui ont préféré devenir femmes. Les hijras, dont la présence est censée assurer la fertilité des couples, officient, contre rémunération, dans les mariages et les baptêmes. Elles sont convoitées pour leur danse, mais restent souvent des parias, condamnées à la prostitution et à la mendicité.

Avec son appareil argentique, Lucas Barioulet, 25 ans, a parcouru le nord du Pakistan pendant trois mois, de janvier à mars 2021, pour capturer les multiples visages de

ce pays enfermé dans ses clichés. Née de la partition de l’Empire britannique des Indes, en 1947, la jeune nation, qui a grandi dans l’ombre de son ennemi juré, l’Inde, est une puissance nucléaire minée par l’instabilité, dominée par les militaires et rongée par l’islamisme, les violences communautaires, les attaques terroristes. Un pays qui navigue entre obscurantisme et modernité. Son voyage a mené le jeune Français d’Islamabad, la capitale, à l’ancienne cité de Lahore, en passant par Peshawar, dans le Khyber Pakhtunkhwa. Il a découvert les sommets du Karakoram, dans le Gilgit-Baltistan, et la vallée de Swat, surnommée la « Suisse pakistanaise » en raison de la beauté de ses montagnes et de ses lacs, mais ruinée par des années d’islamisme lorsqu’elle était sous le joug des talibans.

Lucas Barioulet a vécu, sac au dos, au plus près des habitants et des tribus. Il se présentait sous l’identité d’un Espagnol, pour ne pas éveiller le ressentiment antifrançais, très fort après la republication des caricatures de Mahomet par *Charlie Hebdo*, en septembre 2020. À chaque étape, le photographe a pris son temps pour construire une relation intime avec ses hôtes et ses sujets. « *L’utilisation d’un moyen format argentique à pellicule plutôt que d’un appareil numérique m’y obligeait, explique-t-il. Avec ce type de matériel, on est limité dans le nombre de prises, on réfléchit davantage à ce que l’on prend. On ne peut pas “voler” des images, car on est contraint d’installer son matériel, son trépied, de mesurer sa lumière.* »

Ce voyage au « pays des purs » – le nom ourdou du Pakistan – révèle un territoire profondément clivé entre ses campagnes, conservatrices, et sa jeunesse urbaine, occidentalisée, entre les hommes et les femmes. Un Pakistan pétri de contradictions, qui bannit l’homosexualité tout en accordant aux hijras le statut de « troisième sexe », qui compte de prestigieuses universités tout en restreignant, dans certaines régions, l’éducation au seul enseignement religieux. Un pays de 221 millions d’habitants dominé par l’islam : 96 % de la population est musulmane, sunnite majoritairement.

Les femmes sont absentes du travail de Lucas Barioulet, à l’exception de la jeune mariée pachtoune de Peshawar, parce qu’elles sont les grandes invisibles de cette société. Même si le Pakistan fut le premier État musulman à élire démocratiquement, en décembre 1988, une femme à sa tête, Benazir Bhutto. Aux pays des hommes, on vénère le kushti, une forme de lutte traditionnelle. L’un des combattants s’est entraîné tôt le matin, dans une école de Lahore, sur la terre battue où se déroulent les combats. Il est fin, tout en muscles, portant un simple pagne noir. Sur les murs, des images défraîchies, des figures illustres de ces lutteurs, symboles de virilité.

La Terre des purs est le deuxième épisode d’une trilogie commencée par Lucas Barioulet en 2017 et consacrée aux républiques islamistes. Le photographe avait arpenté au préalable la Mauritanie. Il espère conclure son projet en 2022. « *Je suis né en 1996, j’ai grandi dans le contexte des attaques terroristes, je voulais aller voir ce qui se cache derrière ces républiques islamistes, peu documentées.* » (M)



De gauche à droite et de haut en bas, le lac Attabad, dans la vallée d'Hunza, au milieu de la chaîne de montagnes du Karakoram, au nord du pays. Cours de lecture du Coran dans une madrassa, dans un camp de réfugiés afghans au milieu de la région de Khyber Pakhtunkhwa. Dans la vieille ville de Peshawar. Un jeune cavalier sur les berges du fleuve Kaboul, dans la région de Khyber Pakhtunkhwa.



En haut, un adolescent vend des barbes à papa pour 20 roupies (10 centimes) à Lahore.

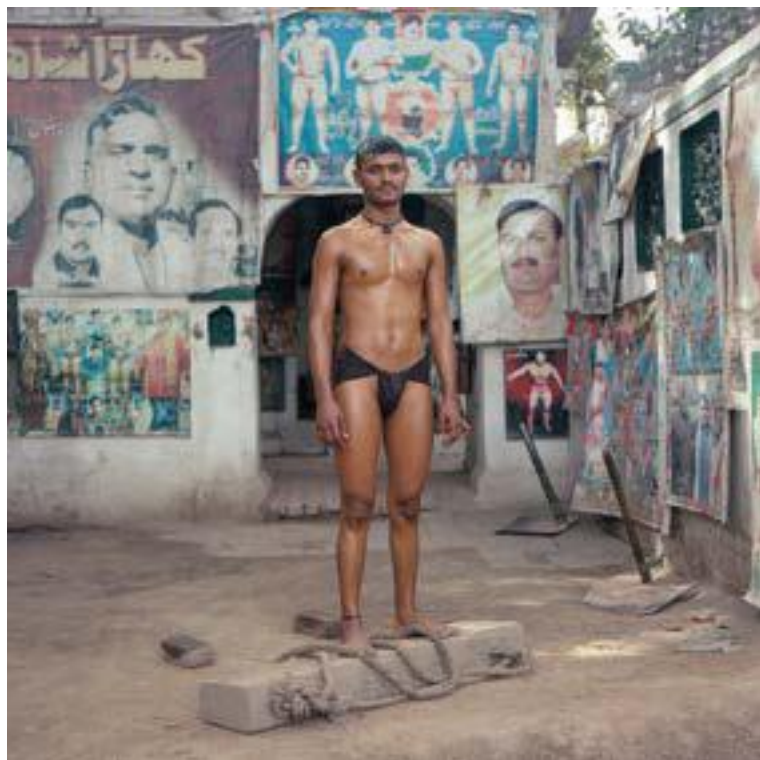
En bas, un chauffeur de taxi écoute l'appel à la prière à la tombée de la nuit, à Peshawar.

Page de droite, une mariée attendant l'arrivée de son époux, à Peshawar.





Un ouvrier dans
un atelier
de métallurgie
de la vieille ville
de Lahore.



De gauche à droite et de haut en bas, le sanctuaire de Mian Mir, saint soufi de l'époque moghole, à Lahore. Un fermier sur les berges de la rivière Ravi, à Lahore. Un apprenti combattant de kushti, lutte traditionnelle à mains nues du Pendjab, à Lahore. À Peshawar.

Quelles études
après un Bac +3/4 ?

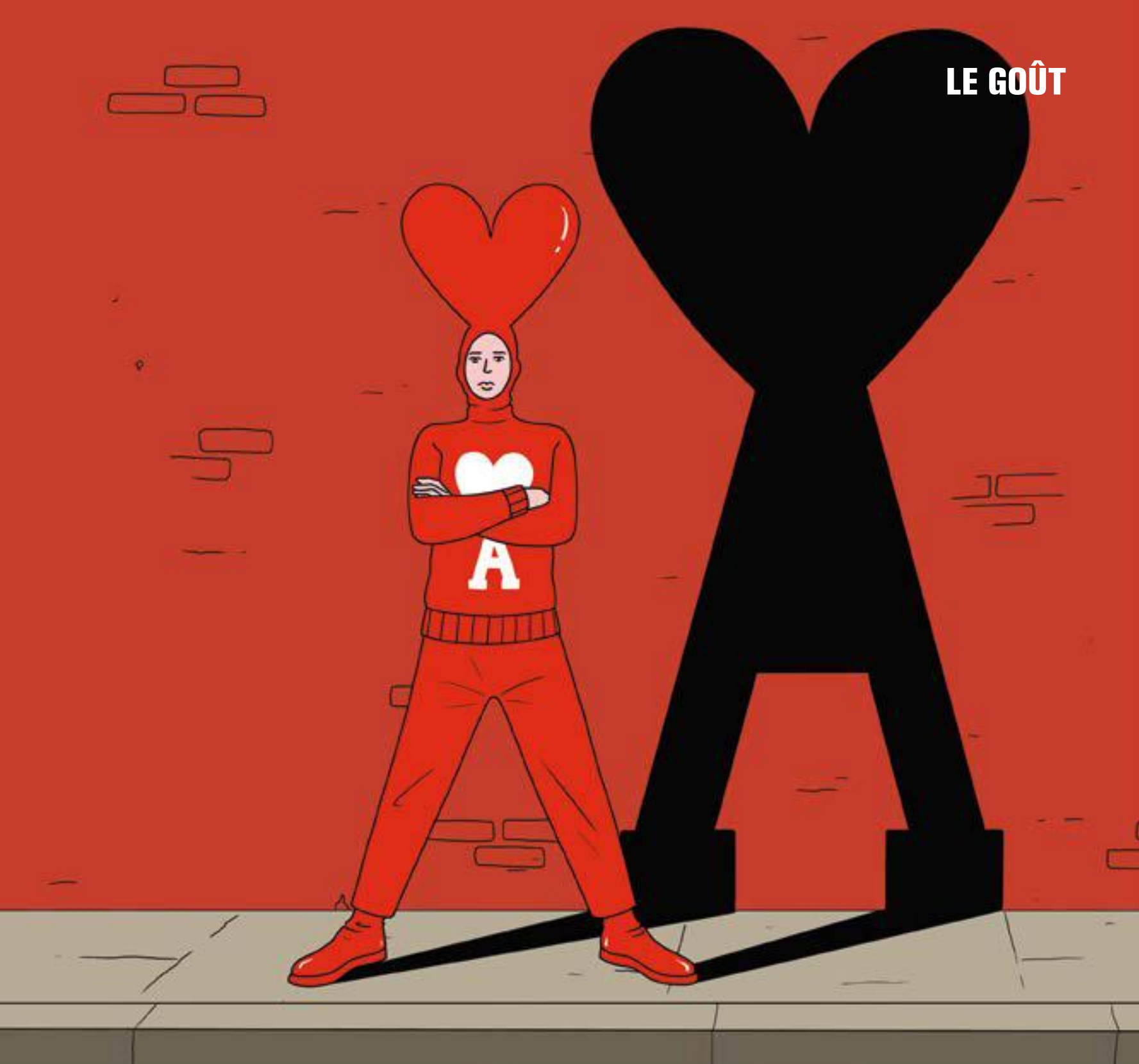
LE SALON DES MASTERS & MS

SAMS

SAMEDI 29 JANVIER 2022

Paris Event Center - Paris 19^e

INSCRIPTION GRATUITE
SAMS.GROUPELEMONDE.FR

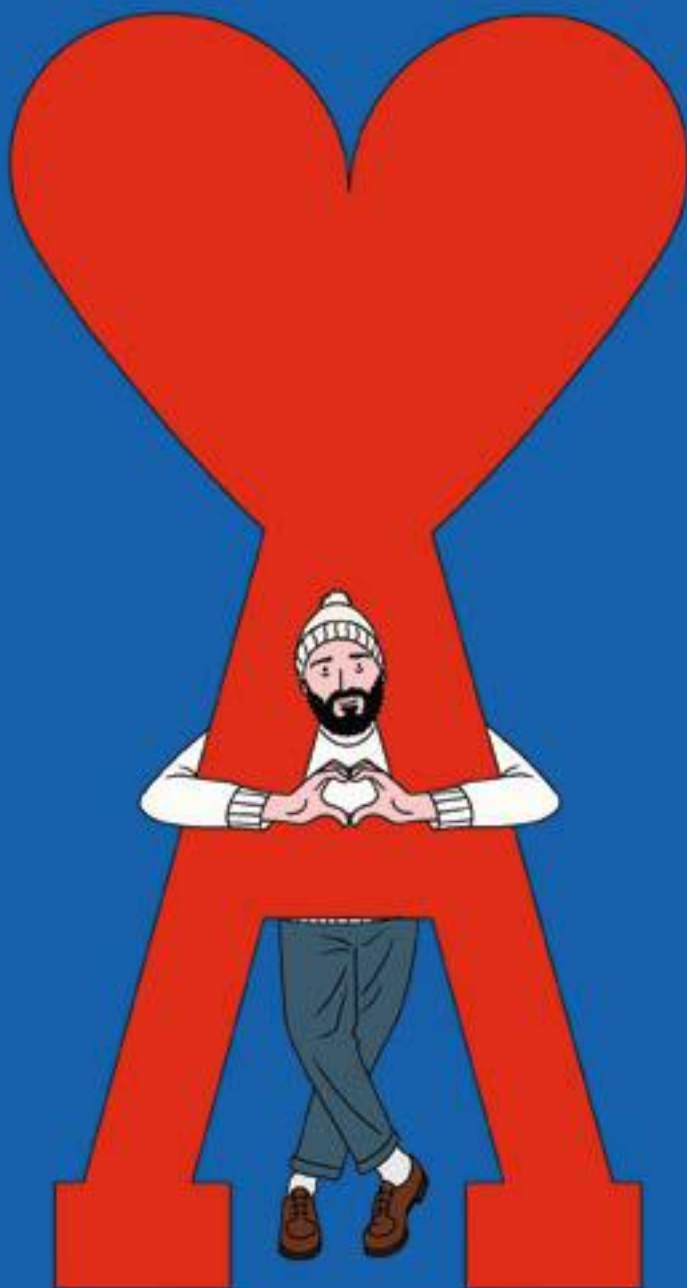


Le succès fou d'un joli CŒUR.

ON LE VOIT PARTOUT. À PARIS, À NEW YORK OU SHANGHAÏ, SUR LES PULLS, LES TEE-SHIRTS, LES CASQUETTES DE QUIDAMS OU DE CÉLÉBRITÉS. LE LOGO D'AMI, LA MARQUE DE MODE D'ALEXANDRE MATTIUSSI, EMPRUNTE LA VOIE TRACÉE PAR LES EMBLÉMATIQUES CROCODILE DE LACOSTE ET VIRGULE DE NIKE. UNE MONTÉE EN PUISSANCE QUI A ÉTÉ SAVAMMENT ORCHESTRÉE.

Texte Sophie ABRIAT
et Valentin PÉREZ
Illustrations
Jean-Michel TIXIER

DÈS L'ENTRÉE, LE VOILÀ DESSINÉ SUR LE PAILLASSON. Puis, une fois la porte poussée, l'œil partout le décèle, en rouge ou ton sur ton : sur les casquettes et les chemises qui patientent sur des cintres, sur des projets de tee-shirts ou de cardigans, et même sur la couronne d'une galette des rois à demi grignotée sur le bar... Dans les locaux d'AMI, rue du Louvre à Paris, « l'AMI de cœur », un logo composé d'un A surplombé d'un cœur, essaime. « *Jamais je n'aurais imaginé que cela fonctionnerait si bien* », assure le fondateur de la griffe, Alexandre Mattiussi, le teint hâlé du chanceux qui a passé les fêtes de fin d'année au Mexique. Dans son bureau provisoire, en attendant de s'installer dans quelques mois place des Victoires, il travaille entouré de ses petits plaisirs de collectionneur : une photo de Juergen Teller, un dessin d'Anthony Cudahy, une toile d'Alin Bozbiciu...



L'AMI de cœur, son emblème, contribue à faire la fortune de son label, fondé en janvier 2011. Depuis trois ans, dans les rues, les cafés, le métro, le logo brodé fleurit sur les vêtements d'une faune urbaine. Il est arboré par des rappeurs (Dadju, Bigflo et Oli), des acteurs et actrices (Isabelle Adjani), des youtubeurs (Anil Brancalonei, Johan Papz), des stars du foot (Antoine Griezmann) et même des personnages de séries télé (Lawrence dans *Insecure*). « *Ce logo devient une icône de la mode contemporaine*, veut croire Daniel Todd, acheteur pour le e-shop masculin Mr Porter, dont 60 % des pièces AMI pour le printemps-été 2022 comporteront le symbole. *Il ajoute une touche de fun dans la garde-robe et cartonne chez nous.* » Au cours de l'année 2021, les recherches concernant ce logo ont augmenté de 73 %, note la plateforme de shopping Lyst.

Bien sûr, l'emblème ne réinvente pas la mode... D'autant que la figure du cœur rouge est un motif qui a déjà été largement utilisé. « *Yves Saint Laurent l'a beaucoup décliné en bijoux et accessoires. À partir des années 1970, le couturier dessine des cartes de vœux au format affiche qu'il adresse à ses proches et à ses clientes. Il baptise ces messages d'amour très colorés, entrelacés de cœurs, les "LOVE", rappelle l'historienne de la mode Florence Müller. De même Alber Elbaz utilisait beaucoup le cœur rouge dans ses croquis et courriers. Chez Christian Lacroix, le motif était présent sur tout type d'objets, avec ses initiales apposées à l'intérieur.* »

La version pop et graphique d'AMI évoque davantage le cœur rouge aux yeux noirs de la ligne Play de Comme des garçons. Un jour de 2002, son auteur, l'illustrateur polonais Filip Pagowski, le scanne à l'état-major de la marque japonaise : il deviendra un tel triomphe commercial que « *tout le monde ensuite voulait m'embaucher pour refaire un coup similaire* », expliquait Filip Pagowski, rencontré en septembre. « *Le parallèle est plus qu'évident*, souligne Florence Müller. *Chez AMI comme chez Play, le cœur rouge, figure simplissime et signe de ralliement, s'invite comme un gimmick sur des vêtements faciles à porter.* » Une façon de rendre « *mode et pointu* » n'importe quel gilet ou marinière.

Il n'empêche. Peu de jeunes griffes peuvent revendiquer un logo qui, à l'image du swoosh de Nike, du joueur de polo de Ralph Lauren ou du crocodile de Lacoste, est capable de les identifier sans devoir préciser le nom de la marque. « *Les maisons qui peuvent se prévaloir d'un tel emblème en font généralement un usage patrimonial, comme Chanel et son double C, Hermès et sa calèche, Burberry et son chevalier*, relève Alice Litscher, professeure à l'Institut français de la mode. *Que la maison AMI essaie de s'en constituer un lui donne une modernité, d'autant que le sien, telles les armoiries des chevaliers, emprunte aux lois de l'héraldique : il est rouge, constitué de l'initiale de la marque et encapsule l'histoire d'AMI, fondée sur l'amitié et l'horizontalité.* »

Alexandre Mattiussi lui-même, qui griffonne

devant nous une demi-douzaine de cœurs au marqueur, affirme ne pas savoir exactement quel âge il avait lorsqu'il a commencé à utiliser ce logo. « *Ado, je signais mes lettres, mes dessins de cette façon. Je l'inscrivais sur les jours importants dans mes agendas Chevignon, comme un porte-bonheur. Au bureau, plus tard, il me servait à faire comprendre à mes équipes que j'avais validé un dessin, comme s'il était un tampon. Et puis, dès que je suis au téléphone, j'en dessine des dizaines à la suite, pour me délasser...* »

En 2016, lui et Nicolas Santi-Weil, le directeur général d'AMI, se disent qu'un logo distinctif serait le bienvenu pour promouvoir la maison. « *Avec mes stylistes, on cherchait quelque chose depuis longtemps, se souvient le créateur. J'ai baissé les yeux sur mes gribouillis et j'ai dit : "Et si c'était ça ?" On a choisi une typo serif (avec empattements), cherché un cœur sur Google et assemblé le tout sur Illustrator.* » Élémentaire.

Introduit à l'hiver 2017, l'AMI de cœur n'emballa pas immédiatement. Il faut attendre, dans un décor de toits de Paris, le défilé de l'hiver 2018, lorsque Mattiussi le fait agrandir sur un col roulé blanc et qu'il apparaît, porté en majesté par la dernière mannequin du show, pour que les acheteurs s'entichent de lui. Dès lors, les chemises, polos, tee-shirts, pulls, sweat-shirts où il est brodé, tissé ou collé s'arrachent. Le logo rejoint bientôt les casquettes, les sacs, les chaussettes... « *C'est en misant sur la répétition du signe qu'on entre dans la tête des gens et qu'on bâtit une marque*, décrypte le sémioticien Luca Marchetti. *Le logo d'Alexandre Mattiussi, qui table sur l'émotion, l'affect, la passion, est parfaitement soluble dans le contexte actuel, en manque d'incarnation.* »

Des stylistes proches d'AMI se mettent à faire porter l'emblème à des acteurs (François Civil, Leïla Bekhti) ou à des animateurs télé (Karim Rissouli, sur France 5, Julien Bellver, de « Quotidien », sur TMC). Quelques placements de produits aident aussi à la visibilité... En 2021, pour exposer davantage son logo, la marque frappe un grand coup. Au printemps, Alexandre Mattiussi demande au photographe et publicitaire Jean-Paul Goude de réaliser une campagne mettant en scène l'AMI de cœur – « *un rêve à la Walt Disney* », sourit le designer. Le personnage principal du spot n'est autre que Mattiussi lui-même, survolant Paris accroché à un ballon rouge géant en forme de cœur qui termine sa course au pied de la tour Eiffel, dont la lettre A suggère aussi la forme. « *Avec Alexandre, nous avons un point commun : on prend notre travail au sérieux, mais on ne se prend pas au sérieux*, explique Jean-Paul Goude. *Avec cette campagne, on n'a pas cherché à faire de la psychologie de haut vol, on a trouvé une idée marrante et on l'a bien exécutée. Là où Alexandre est très fort, c'est qu'il a su l'utiliser. Quand il me disait "dans trois jours, tu verras, on sera sur Broadway !", je rigolais. Mais, trois jours après, le spot était vraiment visible à Times Square !* » En mai, la vidéo se retrouve effectivement à New York, mais aussi

sur une tour de Shanghai ou à la télévision française, en prime time, juste avant les journaux de 20 heures... Rien n'est trop beau. « *Ce logo, on l'aime, on l'assume !* », martèle Alexandre Mattiussi à ses équipes, lui qui sait bien que le petit milieu de la mode regarde souvent ce matraquage en se pinçant le nez. Toujours dans cette stratégie d'hyper-visibilité, AMI distribue des ballons gonflables en forme de cœur rouge aux passants à Paris et placarde des affiches arborant son logo. En décembre 2021, un sapin de Noël géant décoré de boules en forme d'AMI de cœur est installé sur le parvis du Centre Pompidou. Un peu plus tôt dans l'année, en été, la maison s'était offert une sculpture gonflable de 18 mètres de haut, flottant sous la coupole des Galeries Lafayette Haussmann, dans le cadre de l'opération « Paris mon amour », inaugurée par

« C'est en misant sur la répétition du signe qu'on entre dans la tête des gens et qu'on bâtit une marque. Le logo d'Alexandre Mattiussi, qui table sur l'émotion, l'affect, la passion, est parfaitement soluble dans le contexte actuel, en manque d'incarnation. »

Luca Marchetti, sémioticien


Anne Hidalgo en personne. Les équipes avaient un temps pensé à y dresser une montgolfière, puis s'étaient ravisées, donnant au ballon XXL la forme la plus évidente, celle du fameux cœur surmontant le A signature. Huit semaines durant, il s'est offert aux regards, pendant qu'AMI investissait deux pop-up stores dans le grand magasin... Et multipliait au passage par deux son chiffre d'affaires aux Galeries Lafayette (un point de vente dédié à la femme y ouvrira d'ailleurs en février). « *La demande a été telle que l'on a eu quelques retards de production pour d'autres clients* », précise Nicolas Santi-Weil.

Pour avoir participé au lancement de The Kooples en pleine crise financière de 2008, le directeur général d'AMI – un diplômé de l'ESCP Business School et « *un excité des crises* », comme lui-même en convient – sait à quel point les marques de taille intermédiaire, comme AMI, ont « *intérêt à prendre la parole* », autrement dit à multiplier les événements, pour rester dans le jeu. D'autant plus lorsque la période est incertaine. Résultat du tapage ? « *Le chiffre d'affaires global a quadruplé depuis le début de la pandémie.* »

Pour autant, le patron, conscient qu'il ne faut pas s'abîmer dans la surreprésentation, a commencé à limiter le nombre de pièces flanquées d'un AMI de cœur. « *Le risque est un épuisement du sens du signe : plus on voit et plus on entend un message, moins on y prête attention. À force d'être exposé, il perd de sa prégnance, devient moins vibrant, moins désirable* », souligne Luca Marchetti, en évoquant le crocodile de Lacoste, victime un temps de sa popularité mais qui a repris du poil de la bête sous l'effet de ses diverses réinterprétations sous la direction artistique de Felipe Oliveira Baptista puis, aujourd'hui, de Louise Trotter.

Le 19 janvier, lors de son dernier défilé parisien, Alexandre Mattiussi a bien glissé l'AMI de cœur ici et là, sur des bijoux, le fermoir d'un sac ou encore la coque d'un smartphone... « *Mais je limite à 20 % son utilisation par collection et je n'en mets quasiment plus sur les vêtements des défilés.* » Le créateur sonde des experts de l'image, demande conseil, se creuse la tête pour améliorer son emblème... « *Il a une chance inouïe tant ce signe a d'atouts, estime le directeur artistique Yorgo Tloupas, auquel le créateur a demandé son avis. C'est un logo positif, symétrique, qui se tient d'un seul bloc. Sans compter qu'il offre de nombreuses possibilités de déclinaison : il peut s'agrandir, s'animer, s'enrichir... Pour une marque, c'est quasiment une assurance-vie.* »

Aujourd'hui, l'AMI de cœur suit son propre chemin. « *Les gens le réinterprètent, se l'approprient, y voient le A de leur prénom* », se réjouit Alexandre Mattiussi. Un jour, dans la salle de sport qu'il fréquente près de la place de la République, tandis qu'il s'allongeait sur un appareil de musculation, il est resté bluffé de le découvrir sur son voisin. À même la peau, tatoué sur l'épaule. (M)



Montre Orion 38,
en acier inoxydable,
aiguilles plaquées
rhodium et bracelet
en cuir velours
anthracite, Nomos,
1 740 €. nomos-glashuette.com

FÉTICHE **Claire OBSCURE.** Fondé il y a trente ans, dans l'euphorie de la chute du mur de Berlin, Nomos prend dès le départ l'époque à rebours. Son fondateur, Roland Schwertner, photographe et entrepreneur technophile, installe sa marque à Glashütte, en Saxe, le berceau historique de l'horlogerie allemande. Ensuite, il fait selon son désir. Les années 1980 valorisent du tapageur au poignet ? Lui veut du minimal. Les montres sont censées donner plus de glamour aux femmes et rendre les hommes plus virils ? Lui privilégie des cadrans unisexes. En 1992, la griffe lance plusieurs lignes qui font mouche, dont la Tangente, son best-seller, et l'Orion. Trois décennies plus tard, ce modèle aligne toujours une esthétique inspirée du Bauhaus, un cadran rond poli main, un verre saphir bombé et des index appliqués pour marquer les heures. Seule différence : en 2022, l'horloger introduit des modèles scintillants. Des teintes or ou argent envahissent le cadran, réveillent les index ou illuminent les petites secondes à six heures. Signe que même les minimalistes s'autorisent quelquefois d'audacieux pas de côté... (M) Valentin PÉREZ — Photo Crista LEONARD

TÊTE CHERCHEUSE **Eléa LELIMOUZIN,**
le sens de l'imperfection.

FASCINÉE PAR LES PIÈCES ÉRODÉES DÉCOUVERTES sur les chantiers de fouilles, Eléa Lelimouzin rêvait, plus jeune, d'être archéologue. Ce n'est donc pas un hasard si ses créations en céramique évoquent les poteries anciennes. Certaines semblent fraîchement déterrées après des siècles d'oubli, quand d'autres sont ornées de détails imitant des traces de rouille ou de détérioration.

Tout est allé très vite pour cette ancienne élève en école de commerce à Tours qui a quitté, en 2018, l'entreprise qui l'employait pour réaliser des études de marché. Sans projet précis, elle voulait simplement « *travailler avec ses mains* ». Après quelques séances d'initiation pour apprendre à tourner l'argile, elle s'inscrit au Centre international de formation aux métiers d'art de la céramique, en Bourgogne, et, à l'issue de son CAP, s'installe avec un four dans le garage de ses parents, à Mont-de-Marsan. Les carnets de commandes se remplissent rapidement, elle doit changer de local à deux reprises, pour

finallement s'établir dans un atelier dans la périphérie de Bordeaux. Façonnant ses assiettes à l'aide d'une croûteuse, ses tasses et ses coupelles avec des pinces et ses vases grâce à la technique du colombin, elle préfère le grès chamotté pour son aspect rugueux et joue avec l'émail, blanc ou transparent, appliqué en couches irrégulières, pour créer une illusion d'usure. Un style brut, minéral et organique, marqué par les imperfections, qui a conquis les 130 000 abonnés de ses deux comptes Instagram, @elea.lelimouzin et @elea.ceramics.

« *Près de 80 % des commandes effectuées sur ma boutique en ligne viennent de l'étranger, notamment d'Angleterre, de Californie et du Japon* », relève la céramiste de 31 ans qui réalise parfois des pièces pour des restaurateurs qui veulent repenser le dressage de leurs tables. Ses œuvres sont aussi disponibles à Paris, dans les boutiques Nous et 2.nd Store, et à Bordeaux chez PH7, temple de l'esthétique nipponne wabi-sabi. ^(M) Hélène BRUNET-RIVAILLON

ELEA-LELIMOUZIN.COM



Des assiettes de la collection Samekh réalisées par la céramiste.

AGUTTES

MAISON DE VENTES AUX ENCHÈRES

Vente en préparation
28 avril 2022

ART CONTEMPORAIN



ANDY WARHOL (1928-1987) *Moon Explorer*, 1983.
Sérigraphie et acrylique sur toile, 35,5 x 28,5 cm (détail).
Adjudé 226 900 euros^{TTC}

Expertises gratuites et confidentielles
dans toutes les grandes villes de France
et en Belgique, Luxembourg, Suisse...

Ophélie Guillerot
+33 (0)1 47 45 93 02 • guillerot@aguttes.com

Abonnez-vous à nos newsletters
en scannant le QR Code



Neuilly-sur-Seine • Paris • Lyon • Aix-en-Provence • Bruxelles
aguttes.com | Suivez-nous |



À g. et en bas, des portraits de Sylvia Kristel peints par Vanessa Seward : *Sexy en chaussettes* (2021) et *Sylvia in Red* (2020). Ci-dessous, Helenita, la mère de Vanessa Seward, en 1978, à Londres.



BELLES FEUILLES

L'élégance selon Vanessa SEWARD.

DANS SON "GUIDE", LA CRÉATRICE DÉVOILE UN IMAGINAIRE INSPIRÉ PAR DES FEMMES SENSUELLES ET RAFFINÉES, COMME SA MÈRE OU L'ACTRICE SYLVIA KRISTEL.

VOICI UN ABÉCÉDAIRE AUTOBIOGRAPHIQUE présenté par l'éditeur comme « *un guide incontournable et à la portée de toutes* ». Si l'argumentaire de vente est épatant, l'attention est toutefois happée par le mystérieux portrait qui trône en première de couverture. Ne s'y trouve pas, comme on pourrait s'y attendre, celui de la styliste Vanessa Seward, son autrice, mais celui qu'elle a réalisé d'une autre femme. L'œuvre, *Sylvia in Red*, portrait de Sylvia Kristel par Vanessa Seward, est une huile sur papier datant de 2020. L'information pose le décor et donne le ton. Mais il faut au lecteur se faufiler parmi les deux cents pages d'anecdotes, souvenirs, confidences et « *secrets de fabrication* » de ce *Guide de la gentlewoman*, pour obtenir le fin mot de l'histoire : au côté de Dayle Haddon, autre mythe du cinéma (érotique) des années 1970, l'interprète mémorable du film *Emmanuelle* est au cœur de l'imaginaire de la créatrice de 53 ans. « *Je les trouve toutes les deux terriblement inspirantes et superchics. Ce sont un peu comme des Rolls de filles* », dit-elle.

Écrit à deux mains avec la complicité du journaliste et ami Matthias Debureaux, le livre regorge de ces moments de pause en compagnie des personnalités qui ont façonné l'imaginaire et

l'esthétique de Vanessa Seward. Se croisent alors ses parents (de sacrés loulous), des têtes couronnées, des actrices d'Hollywood et des play-boys désabusés. Pudique « *maladive* » et trop bien élevée pour se raconter directement, la créatrice de mode use souvent de ce détour par les figures emblématiques de son iconostase pour se raconter au plus près de ses positions, de ses failles et, au passage, donne ses astuces pour tenir les premières et enjamber les secondes. En la matière, Vanessa Seward ne prétend ici duper personne. Pour celle qui est passée chez Chanel, Yves Saint Laurent, Azzaro, qui a posé son nom à côté de celui d'A.P.C. et lancé, avec le soutien de Jean Touitou, sa propre griffe ou encore collaboré avec La Redoute, l'apparence, le vêtement sont des armures, pas des armes.

Un exemple, tout simple, de ceux que d'ordinaire on garde plutôt pour soi. « *Dans les années 1950, écrit-elle, la duchesse de Windsor pouvait se faire coiffer jusqu'à trois fois par jour : le matin avant de mettre un chapeau, l'après-midi avant les courses et le soir pour sortir.* » Pour sa part, elle confesse : « *J'ai réussi à apaiser mon appréhension de "paraître" en prenant rendez-vous chez mon coiffeur la veille de chaque événement important*

de ma vie (mon brushing est beaucoup mieux après avoir dormi dessus), et j'avoue qu'à certaines périodes mes rendez-vous étaient pris selon l'état de mon brushing. » Tout au long de ce guide, les anecdotes (du nougat) changent d'une star à une autre, mais le ton sincère et drôle reste le même. Entre des parents hauts en couleur et des icônes de style toutes irrésistibles, l'espace où se faire une place est étroit et il faut bien composer avec tout cela.

Illustré par des toiles peintes de la main de l'autrice, des photos de famille ou des images d'archives de stars, l'élégant univers de Vanessa Seward se parcourt en 67 sauts de puce. D'Emmanuelle au prince Charles et de sa mère, encore elle, qui défrayait la chronique jusque dans la revue officielle des ambassades, à sa fille, qu'elle a eue avec le musicien et patron de label Bertrand Burgalat, son « *pilier* », le champ d'exploration est aussi vaste qu'intime et inspirant. Son esprit cherchant en tout et partout à trouver un modèle, une conduite à adopter pour subvertir l'ordinaire et le quotidien avec un soupçon d'élégance fragile. (M) Gonzague DUPLEIX

LE GUIDE DE LA GENTLEWOMAN, DE VANESSA SEWARD, JC LATTÈS, 208 PAGES, 19,90 €.



De haut en bas et de gauche à droite, tire-bouchon *Éléphant*, Kikkerland, 18 €. lexception.com
 Tire-bouchon *Black-Black*, L'Atelier du vin, 38 €. atelierduvin.com
 Tire-bouchon *ES17*, Ettore Sottsass, Alessi, 78 €. alessi.com
 Tire-bouchon *Vigne*, Peugeot, 44,90 €. fr.peugeot-saveurs.com

VARIATIONS

Tireurs D'ÉLITE.

Loin des modèles complexes et ultra-technologiques qui ont inondé le marché ces dernières années, les tire-bouchons semblent suivre la tendance au retour à la simplicité qui concerne les ustensiles de cuisine en général. Les marques se détournent des versions volumineuses avec cartouche à gaz ou levier de type *Screwpull*, pour miser à nouveau sur le traditionnel modèle en queue-de-cochon. Une base simple qui inspire depuis toujours de nombreux designers, comme Ettore Sottsass, qui en a livré une miniature fonctionnelle de ses célèbres totems pour Alessi. De leur côté, Kikkerland s'amuse à détourner l'objet en éléphant, Peugeot propose une version graphique du fameux cep de vigne, et L'Atelier du vin reprend à l'identique le de Gaulle – qui tire son nom de sa ressemblance avec la silhouette du général, les bras levés à la fin de ses discours –, avec une finition noire qui accentue sa forme archétypale. (M) Marie GODFRAIN – Photo Crista LEONARD

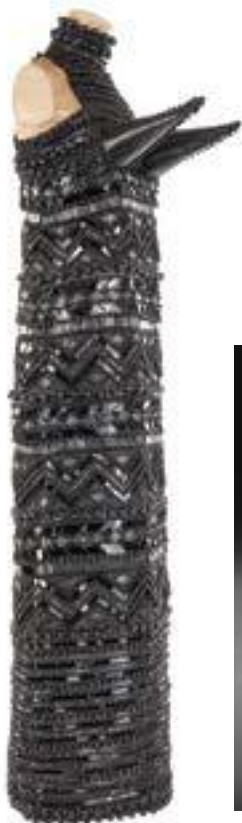
MAKING OF Yves Saint Laurent tisse des liens avec l'ART.

À L'OCCASION DU 60^E ANNIVERSAIRE DE LA PREMIÈRE COLLECTION DU COUTURIER, PLUSIEURS MUSÉES PARISIENS FONT DIALOGUER SES PIÈCES EMBLÉMATIQUES AVEC D'AUTRES ŒUVRES. LE CENTRE POMPIDOU RÉVÈLE AINSI SES INSPIRATIONS AFRICAINES ET SURREALISTES.

JANVIER 2021. Les musées sont confinés depuis des mois et aucun espoir de réouverture ne se profile encore. Les projets, pourtant, continuent à couvrir dans le plus grand secret. En ce début d'année, la curatrice Mouna Mekouar se rend au Centre Pompidou pour les repérages d'un événement inédit lancé par la Fondation Pierre Bergé-Yves Saint Laurent : la célébration du 60^e anniversaire du premier défilé du couturier mort en 2008 en explorant ses liens avec l'art de son temps. Pas une rétrospective-fleuve comme celle organisée en 2010 au Petit Palais, mais une multitude de ponctuations dont le coup d'envoi est aujourd'hui imminent : il sera donné le 29 janvier dans six musées parisiens, dont le Louvre et Orsay. À Beaubourg, Mouna Mekouar et les conservateurs Christian Briend et Marie Sarrey ont eu l'embarras du choix tant Yves Saint Laurent a contemplé les grands maîtres de la modernité. Ils ont eu aussi quelques obligations, comme rapprocher la robe Mondrian de 1965 du tableau qui l'a inspiré. Mais les collections du Centre Pompidou favorisent aussi les pas de côté, que la commissaire s'autorise en mettant en lumière un



Issues de la collection « Bambara » printemps-été 1967 et présentées au Centre Pompidou, la robe à poitrine conique d'organza brodée de Rhodoïd (à gauche) cohabite avec l'*Objet désagréable*, de Giacometti (ci-dessous), tandis que le manteau en raphia et perles de bois multicolores (ci-dessus) se confronte à l'univers d'André Breton.



aspect moins connu du couturier : son intérêt pour les arts d'Afrique. Excepté Oran, en Algérie, où il est né en 1936, et le Maroc, où il se réfugie régulièrement dès les années 1960, Yves Saint Laurent n'a jamais voyagé sur le continent africain. Il en admire toutefois les formes ainsi que les silhouettes qu'il fera défiler sur ses podiums. Le premier objet acheté avec son compagnon Pierre Bergé (actionnaire du Groupe Le Monde de 2010 à sa disparition, en 2017) sera d'ailleurs un oiseau Sénoufo de Côte d'Ivoire, symbole de fécondité. Aujourd'hui encore, cette sculpture accueille les visiteurs du musée Yves Saint Laurent de Marrakech. L'Afrique s'invite aussi dans le travail du créateur. Ainsi de la collection dite « Bambara », qu'Yves Saint Laurent signe en 1967, un an après le Festival mondial des arts nègres lancé par le président sénégalais Léopold Sédar Senghor, d'abord à Dakar puis au Grand Palais, à Paris.

Mais à quoi confronter ce vestiaire ? Mouna Mekouar elle-même n'a guère envie de face-à-face littéraires. À Beaubourg, elle installe une robe noire brodée de Rhodoïd au beau milieu des sculptures d'Alberto Giacometti, notamment de l'*Objet désagréable*, aux contours phalliques. Pourquoi Giacometti, dont le couturier ne possédait pas d'œuvres, mais des pièces de mobilier ? « *Tous deux partageaient un même intérêt pour les écrits de Georges Bataille*, répond Mouna Mekouar. *Giacometti aussi a regardé les arts d'Afrique, dont il a schématisé les formes à l'extrême.* » Quelques salles plus loin, c'est un manteau en raphia roux, réminiscence des habits rituels dogon, qui dialogue avec le « mur » d'André Breton, rassemblant plus de 200 curiosités telles qu'elles étaient disposées dans l'atelier parisien de l'écrivain, rue Fontaine. Pierre Bergé avait visité l'antre de Breton à plusieurs reprises et acheté, des années plus tard, le manuscrit autographe de son roman *Nadja*. Plus proustien, Yves Saint Laurent ne s'était jamais passionné pour l'aventure surréaliste. « *L'idée n'est pas de dire qu'Yves Saint Laurent et Breton appartiennent au même monde*, explicite Mouna Mekouar, *mais plutôt comment chacun s'approprie des sources d'inspiration et les traduit dans sa propre création.* » Comme un fil invisible entre deux hommes, certes différents, mais mus par un même éclectisme. (M) Roxana AZIMI

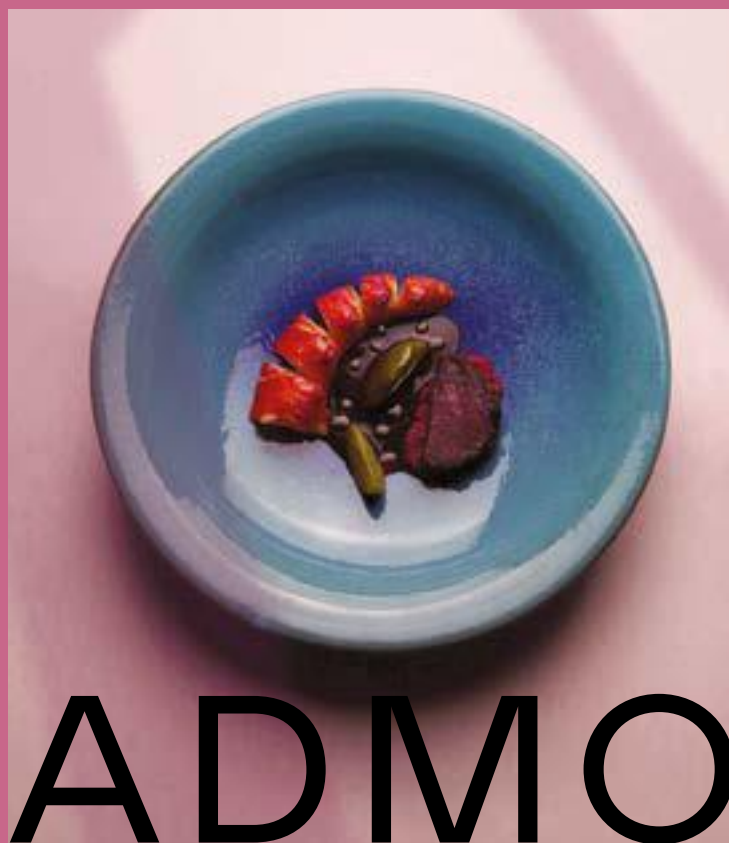
« YVES SAINT LAURENT AU MUSÉE », AU CENTRE POMPIDOU, AU MUSÉE D'ART MODERNE DE PARIS, AU LOUVRE, À ORSAY, AU MUSÉE NATIONAL PICASSO-PARIS ET AU MUSÉE YVES SAINT LAURENT, DU 29 JANVIER AU 15 MAI.



RÉÉDITION

Esprit RATIONNEL.

Si l'Italie s'est retrouvée exsangue au sortir de la seconde guerre mondiale, elle a néanmoins pu compter sur l'aide financière américaine pour se reconstruire rapidement. À l'époque, Franco Albini a une quarantaine d'années. Diplômé en architecture de l'École polytechnique de Milan, il va développer de nombreux bâtiments et pièces de mobilier. Parmi celles-ci, le Sedia Lupo, imaginé en 1945. « *Nous avons retrouvé une série de croquis de ce fauteuil dessiné pour un appartement baptisé Lupo, dont nous savons très peu de chose. On ignore même dans quelle ville il se trouvait* », explique Elena Albricci, responsable des archives à la Fondation Franco Albini. Réédité depuis peu par la firme italienne Exteta, ledit fauteuil affiche des lignes rationalistes, emblématiques du travail de Franco Albini. Dictée par son éducation et sa morale strictes, cette vision est aussi le fruit de sa rencontre, en 1932, avec le designer et critique rationaliste Edoardo Persico, qui l'oriente vers un dessin aux lignes pures, à une époque où le manque de ressources contraint aussi les créateurs à utiliser le moins de matière possible. Autant d'influences qui donneront naissance quelques années plus tard à la table Cicognino, l'œuvre la plus célèbre de Franco Albini. (M) Marie GODFRAIN
 SEDIA LUPO, DE FRANCO ALBINI, EXTETA, 1 960 €. EXTETA.IT



ADMO

LES OMBRES

QUAI BRANLY

DU 09 NOVEMBRE AU 03 MARS 2022

**ALBERT ADRIÀ,
 ALAIN DUCASSE,
 VINCENT CHAPERON,
 ROMAIN MEDER,
 JESSICA PRÉALPATO**

5 CHEFS, 100 JOURS,
 UN RESTAURANT ÉPHÉMÈRE
 UNIQUE À PARIS

RÉSERVATION
ADMO.LESOMBRES-RESTAURANT.COM
 T. 01 83 77 77 10

★ MUSÉE DU QUAI BRANLY
 JACQUES CHIRAC

AIRFRANCE

BERNARDAUD

LAVAZZA
 TORINO, ITALIA, 1895


 Kaviari
 PARIS


 NATUR-HOUSE



C'EST UN PLAN FUGACE. Quelques secondes à peine du premier épisode de la série *La Corde*. Une tarte au citron parfaitement lisse est saupoudrée de zeste. L'image ne sert pas à grand-chose si ce n'est à signifier que le personnage principal de la scène est pâtissier. Beaucoup d'acteurs à qui le rôle aurait été confié ne se seraient pas souciés du réalisme de leur geste, d'autant qu'on ne le verra plus une seule fois en cuisine par la suite. Mais Tom Mercier ne voulait pas, dit-il, « *tomber dans la facilité* ». « *Il est venu me voir et m'a proposé de prendre des cours de pâtisserie, il ressentait le besoin d'être crédible* », se souvient Dominique Rocher, réalisateur de la mini-série en trois épisodes pour Arte. C'est l'adaptation d'un roman de l'Allemand Stefan aus dem Siepen, qui suit le quotidien d'une base de scientifiques et de son personnel, bouleversé par l'apparition dans la forêt voisine d'une corde sans fin. « *Je ne sais rien cuisiner d'autre qu'une omelette, sourit l'acteur israélien de 29 ans, comme s'il voulait vraiment en finir avec cette histoire de pâtisserie, et je n'aurais jamais osé rentrer sur le plateau sans avoir appris à faire cette tarte au citron. J'aurais eu l'impression de trahir tout le monde, de ne pas être dans la vérité.* »

Tom MERCIER, la vérité en face.

DEPUIS SON RÔLE DANS "SYNONYMES", LE FILM DE NADAV LAPID OURS D'OR EN 2019, LE COMÉDIEN ISRAËLIEN DÉSORMAIS INSTALLÉ EN FRANCE EST DEVENU L'UN DES ACTEURS LES PLUS DÉSIRÉS DU MOMENT. À L'AFFICHE DE LA MINI-SÉRIE D'ARTE "LA CORDE" ET DE "MA NUIT" D'ANTOINETTE BOULAT, IL IMPOSE UN JEU PHYSIQUE ET INTENSE.

Texte Clément GHYS — Photo Emma PICQ

La première fois que Tom Mercier est apparu sur un écran, en 2019, il semblait n'y avoir aucun artifice, et il n'affichait aucun effort. C'était dans *Synonymes*, du cinéaste israélien Nadav Lapid. Il y tenait le rôle principal, celui de Yoav, un jeune homme, ancien soldat, arrivé en France pour fuir Israël, son pays natal qu'il jugeait « *méchant, abominable, odieux, lamentable, répugnant, détestable, abruti, étrié, bas d'esprit, bas du cœur* » – dans l'une des litanies de synonymes dont son personnage use pour apprendre le français. Le film a remporté l'Ours d'or à la Berlinale et connu un réel succès critique. Et suscité des débats, Nadav Lapid évoquant autant le poids de l'armée en Israël que l'antisémitisme en France : une scène où un personnage chante l'*Hatikvah*, l'hymne de l'État hébreu, à quelques centimètres de voyageurs du métro parisien a frappé les esprits.

Pour le tournage de *Synonymes*, Tom Mercier s'est installé à Paris, dont il n'en est jamais reparti. Le passeport israélien, l'emménagement en France... Il pourrait être vu comme Yoav, son personnage dans le film. Mais il s'en démarque. Il précise qu'il n'a pas fait l'armée – au quotidien *Haaretz*, il a expliqué ne pas avoir pu rejoindre Tsahal à

cause d'un problème de santé. Il ajoute qu'il est aussi français qu'israélien, que sa famille vient du sud-ouest de la France, évoque un aïeul soldat pendant la première guerre mondiale. Pour autant, c'est bien ce qui faisait le sel de son personnage qui intrigue. Celui qui n'a pas de projets en Israël, où, dit-il, « *on ne [lui] propose que des rôles de soldats* », aime jouer en France. Sa manière de parler, l'accent hébreu mêlé à un phrasé particulier, fait de soubresauts entre douceur et intensité, séduit les réalisateurs. Selon Dominique Rocher, « *il a une façon de parler qui rappelle la Nouvelle Vague, quelque chose des films de Jean Eustache. Par-dessus tout, il aime les mots.* » Lui dit que le métier d'acteur n'est rien d'autre qu'une « *pratique de la langue* », qu'il n'aime rien de plus qu'annoter les scénarios et décortiquer les dialogues.

Dominique Rocher estime qu'il « *ne ressemble à personne.* » Un avis partagé par Antoinette Boulat, l'une des plus grandes directrices de casting du cinéma français, qui l'a choisi pour incarner un des deux rôles principaux dans sa première réalisation. *Ma nuit*, présentée à la dernière Mostra de Venise, relate la traversée de Paris par une adolescente en deuil (la jeune révélation Lou Lampros) qui rencontre un jeune homme, Tom Mercier. « *Il y a quelque chose d'unique dans sa façon de parler, de bouger* », dit celle dont l'œil est rodé à la découverte des acteurs. C'est cette étrangeté qui séduit un petit univers du cinéma d'auteur, toujours en quête de visages nouveaux. Une recherche qu'un autre cercle poursuit, celui de la mode, et qui lorgne Tom Mercier. Dimanche 16 janvier, l'acteur était à Milan. Pour le défilé automne-hiver 2022-2023 de la ligne masculine de la maison Prada, le duo de directeurs de la création, Miuccia Prada et Raf Simons, faisait appel à certains acteurs au charisme singulier. Tom Mercier a défilé en costume gris et gants rouges passant après Kyle MacLachlan, héros de *Twin Peaks*, et Jeff Goldblum, celui de *La Mouche*.

« *Il a quelque chose de plus physique que les acteurs français* », constate Antoinette Boulat. À l'écran, Tom Mercier est très intense, semble jouer chaque scène comme s'il n'y avait qu'une seule prise. Une hyper-présence remarquée dans *Synonymes*, *La Corde*, *Ma nuit*, mais aussi dans

We Are Who We Are, série de l'Italien Luca Guadagnino, auteur de *Call Me by Your Name*, où il jouait un militaire. « *Au cinéma, on a l'habitude de ne voir de la physicalité que chez les acteurs américains*, remarque Antoinette Boulat, *mais lui, il est là, et il ne leur ressemble pas. Il a peut-être plus de grâce.* » Sans doute grâce à la danse. Il y est arrivé après des années de judo, étant même sélectionné au sein de l'équipe nationale des jeunes judokas. À la fin de l'adolescence, dit-il, lassé des tatamis, il se tourne vers le théâtre, puis vers la danse. « *Je voulais sortir du jeu et aller vers le mouvement.* » La danse, justement, il poste régulièrement des petites vidéos de danse sur Instagram. Des films tournés chez lui, dans lesquels il semble croiser le ballet néoclassique et des exercices d'assouplissement, donnant à l'ensemble une dimension loufoque, presque burlesque. Comme un acteur du cinéma muet qui improviserait une chorégraphie.

Parfois, Tom Mercier se tait. Pendant quelques minutes, il semble perdu dans ses pensées, en quête d'une réponse, reformulant une phrase. Ce n'est pas tant le personnage de *Synonymes* cherchant ses mots qui vous fait face qu'un homme discret (« *très secret* », dit Antoinette Boulat), un acteur qui, après seulement quelques rôles, se pose des questions complexes sur son métier : « *Est-ce qu'on exprime vraiment quelque chose dans un rôle ? Non* » ; « *En devenant acteur, j'ai trouvé mon identité. Mais c'est dégueulasse de trouver son identité par le cinéma, par un univers qui est rempli de faux, ce n'est pas moral.* »

Aussi, il dit n'aimer que les moments sans artifice, sans garde-fou, ceux où il peut poser ses propres mots, son intonation sur les dialogues, et laisser son corps agir devant la caméra, danser, expérimenter des mouvements, en apprendre des nouveaux. Et il ne s'agit pas seulement de connaître la recette de la tarte au citron, mais aussi de s'autoriser des échappées. Dans une scène de *Ma nuit*, son personnage se jette dans la Seine depuis un quai de l'île Saint-Louis. Antoinette Boulat se souvient ne pas avoir eu à lui demander deux fois. « *Il a adoré.* » (M)

LA CORDE, DE DOMINIQUE ROCHER, DIFFUSION SUR ARTE LE 27 JANVIER À 20 H 55 ET DÉJÀ SUR ARTE.TV

MA NUIT, D'ANTOINETTE BOULAT (1 H 27), AVEC LOU LAMPROS, EN SALLE LE 9 MARS.

TOUT EN KAMAL MOUZAWAK RESPIRE LA CUISINE LIBANAISE. Quand il est question de parler de la nourriture de son pays, son regard s'illumine et son phrasé, empreint d'un léger accent, se met soudain à rebondir sur les virgules et les consonnes comme le couvercle d'une casserole qui mijote sur le feu. Depuis plusieurs semaines, près de la place de la République, à Paris, le prolifique restaurateur et auteur culinaire libanais rode les cuisines de Tawlet, son nouvel espace de restauration, pensé comme un lieu à mi-chemin entre l'épicerie de proximité et la table d'hôte familiale. Ici, comme dans son adresse jumelle de Beyrouth inaugurée en 2009, Kamal Mouzawak ouvre ses fourneaux à des femmes libanaises qui se relaient chaque jour pour cuisiner des plats typiques de leur région et transmettre une partie

de leur héritage gastronomique. Ce midi, quelques jours avant l'ouverture officielle, il accueille amis, proches collaborateurs et commerçants du quartier avec la chaleur de ses grands gestes et la petite appréhension des avant-premières. Derrière un long et grand buffet, le chef d'orchestre s'active et déplace des montagnes d'attentions hospitalières. Kamal Mouzawak attrape les louches et les couverts, intercepte les plats, remplit les assiettes puis les tend à chacun de ses convives comme on confierait à un être cher des parties comestibles de soi-même. Dans leur voyage de table en table, les mets offrent une synthèse parfaite de ce que la cuisine familiale libanaise peut offrir à celui qui tenterait d'en percer le mystère. « *La chose qui raconte le mieux nos racines et notre culture, c'est*



DES NOUVELLES DE...

Kamal MOUZAWAK, restaurateur engagé.

LE PROLIFIQUE CUISINIER ET AUTEUR CULINAIRE LIBANAIS VIENT D'OUVRIR DANS LE 11^E ARRONDISSEMENT À PARIS UNE TABLE D'HÔTE FAMILIALE, OÙ IL CHERCHE À FAIRE DÉCOUVRIR TOUT UN PATRIMOINE GASTRONOMIQUE.

Texte Léo BOURDIN



la nourriture, explique Kamal Mouzawak. *Si je te fais sentir une poignée de zaatar, par exemple, ce thym sauvage brut au parfum profond et fort, je te révèle l'histoire de nos montagnes et des gens qui y vivent – sans avoir dit un mot.*»

Pour ce fils et petit-fils d'agriculteurs, natif de Beyrouth, la nourriture a toujours été une histoire de transmission et de partage. Au début des années 1990, alors que son pays, à peine sorti de la guerre du Liban, est encore cloisonné et en proie aux déchirements, il arpente pour la première fois la plaine de la Bekaa, le mont Liban et les différentes régions qui constituent cette petite bande de terre montagneuse de 10 000 kilomètres carrés d'une richesse culinaire incroyable. Il se donne alors une mission, à la fois militante et anthropologique : réunir les Libanais

autour d'une histoire commune, celle de leur héritage culinaire. *« L'enjeu, pour moi, était de trouver un terrain d'entente, au-delà des confessions religieuses ou des convictions politiques, raconte Kamal Mouzawak. J'en suis venu à la conclusion qu'il n'y avait qu'une seule chose qui rassemblait vraiment tout le monde au Liban : la terre, l'agriculture et la nourriture qui naît de là. »* Kamal Mouzawak part à la rencontre des petits producteurs, dresse des tables chez l'habitant et, partout où il passe, il insuffle son slogan : *« Make food, not war »*. Parce que, selon lui, il en a la conviction, *« la cuisine est une expression d'inclusion, de rencontre, de partage »*. À sa manière, il contribue petit à petit à mettre en lumière, dans la société libanaise, le travail de ces nombreuses mères de famille, femmes au foyer et grands-mères, qui perpétuent un certain savoir-faire culinaire. En 2004, il établit un marché hebdomadaire de petits producteurs, Souk el Tayeb, en plein centre de Beyrouth : *« Cela a été l'occasion de mettre à l'honneur toutes les personnes rencontrées sur la route. Je voulais créer un mouvement pour aller du rural vers l'urbain... Faire comprendre aux consommateurs qu'un produit, c'est bien plus qu'une boîte que l'on prend sur une étagère : c'est un aliment qui dévoile une part de l'histoire de quelqu'un. »*

Petit à petit, le marché fermier, qui promeut une agriculture durable et écologique, s'installe durablement dans le paysage beyrouthin. Deux fois par semaine, des maraîchers, des éleveurs et des artisans de bouche originaires des quatre coins du pays viennent y vendre le fruit de leur travail à un prix équitable. Kamal Mouzawak veut reconnecter les populations urbaines au labeur de la terre, au savoir-faire paysan et à cette cuisine traditionnelle familiale que l'on ne trouve pas dans les restaurants. C'est en suivant ce fil qu'il donne naissance, en 2009, à Tawlet. À cette table coopérative, dont la carte change tous les jours, des femmes cuisinières et des cheffes, issues des différentes communautés rurales libanaises, viennent servir les plats qu'elles concoctent habituellement à la maison. *« Au Liban, la cuisine maison est quelque chose de très régional et saisonnier qui fait appel à des techniques particulières. C'est une cuisine intimiste et codifiée à laquelle on a accès seulement lorsqu'on est invité chez les gens. »* Le projet vit, rencontre son public et s'exporte parfois sous forme de résidences éphémères : dans des villages libanais (Ammiq, Deir-el-Qamar), ou en France, à Arles, pendant les Rencontres de la photographie, en 2019.

Quand il évoque le Liban et l'inquiétante crise politique, économique et sociale dans laquelle se trouve son pays, les yeux de Kamal Mouzawak s'embuent et le ton chantant de sa voix vacille brutalement. À l'été 2021, face aux différentes incertitudes financières, sanitaires et politiques qui tourmentent son pays, Kamal Mouzawak prend à contrecœur le chemin de l'exil. Il rassemble le gros de ses affaires, ferme les portes de sa maison et embarque dans le premier vol pour Paris. *« Quand on a un problème devant soi, quand*

« Au Liban, la cuisine maison est quelque chose de très régional et saisonnier qui fait appel à des techniques particulières. C'est une cuisine intimiste et codifiée à laquelle on a accès seulement lorsqu'on est invité chez les gens »

on est en face d'un enfant qui souffre et qui se meurt, on sait ce qu'il faut faire, on ne réfléchit pas, rembobine-t-il. Je suis extrêmement reconnaissant, à chaque seconde, de pouvoir être ici, en France, dans l'un des pays et l'une des villes les plus extraordinaires du monde, mais c'est une décision qui s'est imposée à moi. À Beyrouth, Souk el Tayeb emploie plus de 100 employés qui sont confrontés, chaque jour, à une situation difficile. Il fallait trouver un moyen de continuer à entretenir ces salaires et ces vies, d'une manière ou d'une autre. »

Après quelques semaines à Paris, pour Kamal Mouzawak vient le temps de l'action : *« J'ai trouvé un lieu, contacté des financiers et je me suis mis en tête de recréer tout ce que l'on a construit au Liban. Pour moi, c'était l'évolution normale des choses, je n'ai jamais eu de véritable plan. Mes projets arrivent comme des réponses naturelles à des événements. »* Le 12 janvier, Tawlet Paris a ouvert ses portes. Des cuisines sortaient une myriade de plats typiques du Liban : fatayers fourrés à la viande, batata harra et tabouleh, bien sûr, mais aussi du kebbeh arnabieh, ces boulettes de bœuf à la crème de sésame, comme on les sert dans la ville de Sidon. Sur les étagères, importés depuis Beyrouth, trônaient de l'eau de fleur d'oranger, de la mélasse de grenade ou du freekeh – ce blé vert grillé, une rareté en France. Dans l'escalier qui mène à l'étage, un écran diffusait en boucle les clips de @radiokarantina, un compte Instagram qui mélange musique et images populaires de la culture libanaise. Pendant le service, un cuisinier est parti avec un pot de zaatar en direction de la pizzeria d'en face. Comme les jeunes garçons des villages envoyés par leur mère chercher le pain au four du village, il en est revenu les bras chargés de mana'iche parfumées, ces galettes imbibées d'huile, cuites au four et recouvertes de ce mélange de thym, sumac et graines de sésame. Une autre manière de faire vivre la tradition libanaise, à 3 191 kilomètres de Beyrouth. (M)

CHEZ TAWLET PARIS, CUISINE MAISON, ÉPICERIE DU LIBAN, 2, RUE DE LA FONTAINE-AU-ROI, PARIS 11^E. TÉL : 01-48-06-42-89. DU MARDI AU SAMEDI, DE 12 HEURES À 15 HEURES ET DE 19 H 30 À 22 HEURES ; DIMANCHE, DE 12 HEURES À 15 HEURES.

Page de gauche, Kamal Mouzawak et le restaurant Tawlet Paris. À droite, des atayef joz (chaussons aux noix). Ci-dessous, le rez a djez (riz au poulet).



FIGURE DE STYLE **Ministère de l'INTÉRIEUR.**

À CHACUN SA FAÇON DE FERMER
UNE VESTE OU DE NOUER
UN FOULARD : AUTANT DE TICS
ET DE MODES QUI SIGNENT
UNE SILHOUETTE ET FONT SON
ORIGINALITÉ. CETTE SEMAINE, LE
COUPLE DÉSORMAIS INSÉPARABLE
DE LA CHAUSETTE ET DU SABOT.



AVANT DE SENSIBILISER LES ESPRITS à l'intronisation du tandem sabots-chaussettes dans le cercle des élégances, il apparaît important d'opérer un détour. Les vêtements de bon goût ne l'ont pas toujours été. Prenons le tweed, laine cardée emblématique du chic anglais, qu'on retrouve aussi bien dans la figure du gentleman-farmer que dans l'imagerie *preppy* (BCBG, en anglais). Le tweed est un emprunt au monde rural par des aristocrates du XIX^e siècle en mal d'exotisme, qui fuient la folie autodestructrice de la ville pour se mettre au vert dans leurs pavillons de chasse perdus et impossibles à chauffer. Objets de moqueries, de retour à Londres, ils jouaient les jolis cœurs et faisaient mine de prôner les valeurs d'un monde tourné vers le cycle des saisons. Autre exemple, le smoking, pourtant habit des grands soirs, a été pendant très longtemps considéré comme un vulgaire veston, bon à ramasser odeurs et cendres du

cigare (d'où son nom), ce que, du reste, il fait avec un dévouement exemplaire. En son temps, la collerette masquait l'hypertrophie des ganglions due aux maladies vénériennes, et les belles per-ruques aidaient notamment à se prémunir des *Pediculus humanus capitis* (les poux de tête). Bref, le chic est un code, une construction, plus papier mâché qu'abbaye cistercienne. Dès lors, à la plus grande joie des pieds serrés, et si bizarre que cela puisse paraître, les sabots façon Birkenstock ou Crocs sont à la mode depuis pas mal de saisons. Boostés par des plans com' aux petits oignons (les bulbes, pas l'hallux valgus), une apparence biocompatible, des créateurs fofous, la pandémie et une vie qui oscille de la chambre au canapé, ils revendiquent leur statut d'alternative séduisante dans un monde de la chaussure d'intérieur dominé par des pantoufles et des chaussons fantaisie pas toujours folichons. Que ces souliers chers

aux métiers de bouche et au corps médical se diffusent dans la société, au vu de la place considérable qu'ils y occupent aujourd'hui, n'est pas un hasard. Pas un hasard non plus si ces sabots en imposent, petites Jeep de pieds. Autrement, la chaussette, qui elle aussi surprendra, a ici plusieurs fonctions : hygiénique, dans la mesure où, c'est déplorable, mais le pied nu en ville écœure, surtout l'hiver ; esthétique, faire-valoir, elle magnifie les attaches et met en scène le soulier. Enfin, elle va être utile aussi pour marquer l'intentionnalité : en soie, comme ici, pour accompagner une tenue du soir, illuminée de Lurex pour un effet plus *girly*. Voilà, en somme, de quoi vous faire une belle jambe. (M)

Texte Gonzague DUPLEIX
Photos Lukasz PUKOWIEC
Stylisme Laëtitia LEPORCQ



2

(1) Sabots en cuir de veau et shearling, Louis Vuitton, 990 €. louisvuitton.com
Chaussettes en coton, Charvet, 58 €. charvet.com
Top en jersey de soie et pantalon rebrodé de jacquard effet Lurex, Louis Vuitton, prix sur demande.

(2) Mules en caoutchouc, Bottega Veneta, 390 €. bottegaveneta.com
Chaussettes en laine et cachemire, Falke, 22 €. falke.com
Body crochet et tricot côté et rayé, Bottega Veneta, prix sur demande et 529 €.

(3) Sabots en croslite, Crocs, 44,99 €. crocs.fr
Chaussettes, 10 €. calzedonia.com
Veste en cuir de veau et cuir d'agneau façon serpent, pantalon et tunique en denim, Longchamp, 1 500 €, 350 € et 320 €. longchamp.com

(4) Mules en cuir, acrylique et laine, COS, 135 €. cosstores.com
Chaussettes en polyamide et polyester, Maria La Rosa, 37 €. marialarosa.it
Sweat-shirt Disney Mickey Mouse, GAP, 54,95 €. gap.eu



3

Chemise en coton à rayures, Uniqlo, 29,90 €. uniqlo.com
Jeans patchwork en coton organique, Sessùn, 165 €. sessun.com

(5) Sabots en caoutchouc, Birkenstock, 70 €. birkenstock.com
Chaussettes en cachemire, Kujten, 65 €. kujten.com
Veste et pantalon en laine, Icicle, 990 € et 750 €. eu.icicle.com

(6) Sabots Fussbett, en cuir de veau grainé, Marni, 490 €. marni.com
Chaussettes en coton,

polyamide et élasthanne, Socksss, 25 €. socksss.com
Chemise en popeline de coton, Figaret, 145 €. figaret.com
Pantalon Pleats Please, en polyester, Issey Miyake, 420 €. isseymiyake.com

(7) Sabots Traktori, en cuir, CamperLab, 200 €. camper.com
Chaussettes en soie, veste et jupe en soie brodée, Miu Miu, 120 €, 5 900 € et 3 900 €. miujiu.com



4



5

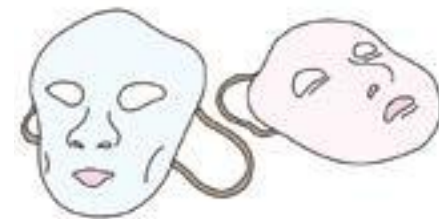


6



7





PARTIR UN JOUR À VILLEURBANNE, dans le grand bain culturel.

PREMIÈRE LAURÉATE DU TITRE "CAPITALE FRANÇAISE DE LA CULTURE", LA MÉTROPOLE ENTEND BIEN BRILLER EN 2022 ET SURPRENDRE GRÂCE À UNE PROGRAMMATION OUVERTE, COMME L'EXPLIQUE BERNARD SEVAUX, CHARGÉ DU PROJET.

Texte Marie GODFRAIN – Illustrations Loïc FROISSART

IL Y A DEUX ANS, le ministère de la culture lançait le label Capitale française de la culture. Première lauréate de ce titre, Villeurbanne, cité populaire de la banlieue lyonnaise, va programmer tout au long de l'année 2022 plus de 700 événements qui investiront tous les quartiers de la ville. Musique, théâtre, art contemporain, arts de la rue, arts numériques, cinéma, photographie, danse, architecture... tous les champs artistiques sont mobilisés pour des manifestations destinées aux visiteurs comme aux Villeurbannais. « *Alors que la moitié des habitants ont moins de 30 ans, nous allons inaugurer un dispositif d'éducation artistique de grande ampleur à travers la ville* », détaille Bernard Sevaux, directeur de la culture à la mairie de Villeurbanne. C'est ainsi que La Troupe éphémère, qui rassemble 34 jeunes âgés de 12 à 20 ans vivant à Villeurbanne ou dans les environs, se produira sur la scène du TNP. La programmation inclut aussi 22 balades urbaines

commentées : enquêtes, balades sonores, théâtralisées, dansées ou même carnavalesques, à pied ou à vélo...

L'occasion de (re)découvrir cette ville transformée en 1929. « *À l'époque, le maire Lazare Goujon, visionnaire humaniste et fervent défenseur des politiques hygiénistes, décide d'accueillir dignement la main-d'œuvre étrangère qui afflue en France et participe à l'industrialisation du pays. Notamment des ouvriers qui travaillent à Lyon et cherchent à se loger dans la région. Il imagine un concentré de modernité qu'il fait dessiner par Môrice Leroux, métreur et disciple de l'architecte Tony Garnier. Aujourd'hui, ce centre-ville de logements sociaux conçu de toutes pièces par Lazare Goujon est une fierté* », explique Bernard Sevaux. Un concentré d'histoire sociale, culturelle et artistique que la programmation va mettre en lumière et réinventer tout au long de 2022. (M)

VILLEURBANNE2022.FR



UNE UTOPIE ARCHITECTURALE

« Notre centre-ville, inspiré de l'architecture new-yorkaise, est l'une des seules utopies réalisées au XX^e siècle qui soit encore en fonctionnement. Ces gratte-ciel abritant depuis le début 1500 logements sociaux ont été construits en 1934 et sont aujourd'hui inscrits à l'Inventaire général du patrimoine. Un appartement témoin de l'époque est ouvert à la visite dans l'un des bâtiments. »

AVENUE HENRI-BARBUSSE.

UN HAUT-LIEU CULTUREL

« Le TNP est l'un des théâtres les plus célèbres de France, témoin de quarante ans de décentralisation du théâtre en France, avec des figures fortes comme Patrice Chéreau ou Roger Planchon. Ce que l'on sait moins, c'est qu'il s'intègre dans un ensemble architectural, le Palais du travail, qui accueille depuis 1932 une piscine, un dispensaire, des locaux associatifs et syndicaux... »

9, PLACE DU DOCTEUR-LAZARE-GOUJON.

UNE MAISON D'HÔTE

« Si la ville dispose de peu d'hôtels, nous avons en revanche de nombreuses chambres et maisons d'hôte. Parmi elles, Des toits en ville possède plusieurs chambres et appartements agréables et simples, dont certains donnant sur une terrasse ou un jardin verdoyant. »

23, PETITE RUE PASTEUR.

UNE SCULPTURE CONCEPTUELLE

« Sur ses ronds-points comme ses places, l'espace public villeurbannais est parsemé de statues contemporaines. Parmi elles, *La Marelle ou Pie in the Sky*, créée en 1990 par l'artiste conceptuel Lawrence Weiner, qui vient de mourir. Il s'agit d'une des premières œuvres qu'il a réalisées en Europe. »

PLACE MENDÈS-FRANCE.

UN BAR À BIÈRES

« Le Bieristan est un bar à bières artisanales, où l'on peut déguster des flammekueches et d'autres plats issus de circuits courts ou assister à des karaokés et à des expositions. C'est aussi un lieu de vie qui prend place dans un espace industriel brut et sa cour à l'esprit berlinois, très agréable aux beaux jours. »

14, RUE PAUL-LAFARGUE.

SACRÉE dalle.

TRAITEMENT DE SAVEUR

COMÉDIENNE, CUISINIÈRE, STÉPHANIE SCHWARTZBROD EST L'AUTRICE DE PLUSIEURS OUVRAGES CULINAIRES, NOTAMMENT SUR LES PLATS RELIGIEUX ET LA CUISINE DE L'EXIL. SUR SCÈNE, ELLE A LONGTEMPS PRÉPARÉ LA CHORBA, LA SOUPE CONSOMMÉE EN FIN DE JEÛNE DURANT LE RAMADAN.



Texte Camille LABRO
Photos Julie BALAGUÉ

“**LE THÉÂTRE, L'ÉCRITURE ET LA CUISINE** sont mes passions de toujours. J'ai quitté Grenoble, ma ville natale, à 18 ans, pour aller faire du théâtre à Paris, d'abord à l'école d'Antoine Vitez à Chaillot, puis au Conservatoire national. J'ai toujours aimé manger et préparer à manger. Ma mère était une très bonne cuisinière qui nous mitonnait de bons plats traditionnels, souvent inspirés des fiches cuisine du magazine *Elle* : blanquettes, choucroutes d'oie, faisans rôtis, rognons, ris de veau... Je n'allais pas à la cantine et mangeais ce genre de choses tous les jours. Une fois étudiante à Paris, j'ai continué à cuisiner. Un jour, un journaliste a proposé à l'une de mes sœurs, Delphine, de s'occuper de la rédaction d'un *Librio* – les petits livres à 10 francs de l'époque. Il s'agissait de raconter des histoires et des recettes autour de différents thèmes. Ma sœur, enceinte et devant accoucher au moment du rendu du livre, intitulé *La Cuisine des enfants* [1999], m'a proposé de l'écrire avec elle, puis j'ai ensuite écrit seule *La Cuisine bio* [Librio, 2001] et *La Cuisine des fêtards* [Librio, 2001]. Cela me plaisait beaucoup et me permettait d'arrondir mes fins de mois un peu incertaines d'intermittente du spectacle. Durant un stage, j'ai abordé l'hébreu biblique et notre professeur m'a beaucoup inspirée en nous racontant l'esprit philosophique de la cuisine casher. Puis j'ai traversé une époque mystique où j'ai passé du temps dans une communauté religieuse à Vézelay, et cela m'a donné envie d'écrire un livre sur les rites culinaires, les plats symboliques et les cuisines religieuses : c'est ainsi qu'est né *Saveurs sacrées*, paru en 2007 – un éphéméride gourmand, rythmé par les fêtes des trois religions monothéistes, l'Épiphanie chrétienne, l'Achoura musulmane et Pessah, fête majeure du judaïsme.

En 2012, Jean Boillot, qui dirigeait le Centre dramatique national de Thionville et avait remarqué que j'étais toujours en train de cuisiner, m'a proposé de créer un spectacle sur ce thème. J'ai adapté mon livre et cela a donné *Sacré, sucré, salé*, que j'ai joué une centaine de fois, depuis dix ans, et où je prépare une chorba sur scène, tout en évoquant les fêtes religieuses, mois après mois. J'y parle de nourriture, du sens caché des aliments, je les manipule, je les cuis, j'ai rendez-vous avec le boulgour, la coriandre, le citron... Les odeurs titillent les narines des spectateurs et, après les saluts, tous viennent goûter la chorba. Cette soupe du ramadan, à la fois nourrissante et désaltérante, est la première chose que l'on mange pour rompre le jeûne de la journée, avant d'enchaîner sur les bricks et les gâteaux, puis, lors d'un deuxième repas, de savourer crudités et couscous. Quand je suis sur scène, couper le céleri est ma manière de me concentrer pendant que le public s'installe. J'ai préparé cette soupe tant de fois que je peux la faire les yeux fermés. Elle reste pour moi un symbole de tout ce que peut charrier la cuisine, socialement et intimement. Comme on partage des plats, on partage des spectacles.” (M)

LA CUISINE DE L'EXIL. RÉCITS ET RECETTES (ACTES SUD, 2019) ET SAVEURS SACRÉES (ACTES SUD, 2007), DE STÉPHANIE SCHWARTZBROD.



LA CHORBA DE STÉPHANIE SCHWARTZBROD

POUR 6 À 8 PERSONNES

350 g de gigot d'agneau ou de double côte d'agneau coupés en dés (avec les os à part),
2 c. à s. d'huile d'olive,
2 oignons pelés et émincés,
2 l d'eau,
1 petite boîte de pois chiches (300 g),
1 boîte de tomates concassées (400 g),
3 branches de céleri taillées en petits tronçons,
1 c. à c. de paprika,
1 c. à c. de gingembre en poudre,
1 c. à c. de cannelle en poudre,
1 c. à c. de cumin en poudre,
½ botte de coriandre,
120 g de blé concassé (boulgour),
1 citron,
sel, poivre.

LA PRÉPARATION

Dans une cocotte, faire revenir les oignons dans l'huile d'olive jusqu'à ce qu'ils soient translucides, puis ajouter la viande avec les os. Laisser dorer quelques minutes en grattant les sucs au fond de la cocotte, puis ajouter les épices. Saler, poivrer, ajouter les tomates, les pois chiches égouttés, l'eau et les tronçons de céleri. Porter à ébullition, puis baisser le feu et laisser mijoter 1 heure. Ajouter le boulgour et laisser cuire encore 15-20 minutes. Cinq minutes avant de servir, ajouter la coriandre ciselée et le jus d'un demi-citron.

PRODUIT INTÉRIEUR BRUT

La GRENADE, deux possibilités.



Texte Camille LABRO
Illustration Patrick PLEUTIN

Arbuste tortueux de la famille des lythracées, qui compte essentiellement des plantes ornementales, le grenadier, ou *Punica granatum*, est endémique en Asie occidentale et centrale, en Turquie et jusque dans les piémonts himalayens du Pakistan et de l'Inde. Il fait partie des premiers arbres fruitiers domestiqués, dès le III^e millénaire av. J.-C., en Iran, puis en Égypte et en Grèce. D'après certains, la grenade serait la « pomme de discorde » à l'origine de la guerre de Troie. C'est aussi, dans de nombreuses cultures, un symbole de mariage, de fidélité et de fécondité. La magnifique fleur rouge vif ou orangée du grenadier tout comme son fruit juteux sont souvent connotés d'érotisme. Mais le jus abondant et rouge de la grenade évoque aussi, chez les Grecs notamment,

le sang et la mort. Nommé balaustier quand il est sauvage, le grenadier est surnommé « pommier de Carthage » ou « pommier punique ». Il en existe plus de mille variétés, cultivées pour leurs fleurs comme pour leurs fruits. En forme de grosse pomme, la grenade peut être considérée comme une baie, divisée par de nombreuses parois formant des loges où se lovent les graines, environ 400 par fruit. Le grenadier aime les sols humides mais bien drainés, la chaleur et le soleil.

LIQUIDE

Souvent pressée en jus (avec son écorce), la grenade a de nombreuses vertus. Riche en vitamine C, en minéraux et en antioxydants, elle contient notamment des punicalagines (tanins) et de l'acide

punicique (ou oméga 5), utilisés dans la prévention de maladies cardiovasculaires. Cuits et concentrés en mélasse ou en sirop, les grains de grenade se conservent longtemps : c'est l'origine du sirop de grenadine, dont la version industrielle n'en contient pourtant plus aujourd'hui.

SOLIDE

Utilisés dans les cuisines indiennes et persanes, les grains de grenade séchés sont le composant acide de beaucoup de currys. Charnus et chatoyants comme des rubis, les grains frais de grenade agrémentent salades, viandes mijotées ou plats de riz et légumes dans la cuisine levantine. Le chef Yotam Ottolenghi en jette ainsi sur des aubergines brûlées ou des coings rôtis farcis à l'agneau et à la coriandre. (M)

À LA CAVE PINOTS, pas si simples.

Alerte aux amoureux de pinot noir, dont la Bourgogne n'a pas le monopole ! Tous ceux qui vibrent en sentant les parfums de mûre et en goûtant la texture fine de ce cépage si délicat devraient être touchés par ces deux cuvées. En Alsace, la famille Faller a eu la bonne idée de le planter dans un grand cru, le Schlossberg, plus connu pour son riesling. Pourtant, le pinot noir révèle une autre facette magique de ce terroir. Le 2018 exprime un aspect méditerranéen original, mêlé à une sensation de légèreté. Le résultat est lumineux, gourmand et noble. Plus étonnant est ce pinot noir de la vallée de Sonoma, loin des caricatures californiennes : ce Pivot Vineyard 2018, planté en 2004 par Heidi et Ted Lemon, deux fans de vins de Bourgogne, est d'une intensité raffinée et d'une complexité aromatique exemplaire. Et on peut le trouver désormais en France. (M) Laure GASPARTTO

CLOS DES CAPUCINS WEINBACH, ALSACE, PINOT NOIR S, 2018, 55 €. DOMAINWEINBACH.COM

LITTORAI WINES, THE PIVOT VINEYARD, SONOMA COAST, PINOT NOIR, 2018, 65 €. À BICYCLETTE SÉLECTION : 04-75-84-67-52.

ACME, FARGO FILMS & LA SCALA PARIS PRÉSENTENT

KYAN KHOJANDI ÉRIC ELMOSNINO ADÈLE SIMPHAL

**1h22
AVANT
LA FIN**

PAR LES AUTEURS DE
Le Prénom

À PARTIR DU 27 JANVIER 2022

de MATTHIEU DELAPORTE

MISE EN SCÈNE MATTHIEU DELAPORTE & ALEXANDRE DE LA PATELLIÈRE

ASSISTANTE À LA MISE EN SCÈNE LÉA MOUSSY | DÉCOR: MARIE CHEMINAL | CONSTRUCTION DÉCOR: ROMAIN SCRIVE & ARTHUR LAMON | ROSEYANTE À LA SCÈNE: ANNE SCHOTTE | STEPHANIE LAURENT | LE DÉCOR: LAURENT BEAL
ASSISTANT RÉALISATEUR: DIDIER BRUN | COSTUMES: ANNE SCHOTTE | MUSIQUE: OLIVIER ALÉXANDRE | JÉRÔME BÉBOTIER

france•tv www.lascala-paris.com Le Monde Télérama sorties

13 boulevard de Strasbourg, PARIS 10^e - 01 40 03 44 30

**L'ADRESSE**

Jean Imbert au Plaza Athénée
25, avenue Montaigne,
Paris 8^e.

Tél. : 01-53-67-65-00.

Ouvert du mardi au vendredi
de 19 h 15 à 22 h 15 et le samedi de
12 h 30 à 14 h 15 et de 19 h 30 à 22 h 15.

LE PLAT INCONTOURNABLE

La tarte à la chantilly truffée.

LE DÉTAIL QUI N'EN EST PAS UN

La clochette en argent sur chaque table.

L'ADDITION

Autour de 250 euros.

CARTE SUR TABLE

Réception royale au PLAZA ATHÉNÉE.

LE "TOP CHEF" JEAN IMBERT A PRIS LES MANETTES DU PLAZA ATHÉNÉE. DANS UN DÉCOR FASTUEUX, IL MET LES PETITS PLATS DANS LES GRANDS... AVEC UN BRIN DE GRANDILOQUENCE.

Texte Marie ALINE

DÈS SA NOMINATION À LA TÊTE DES CUISINES DU PLAZA ATHÉNÉE, Jean Imbert a fait couler de l'encre. Est-il légitime aux commandes de ce navire historique de la gastronomie française ? Telle était la question. Creuset de la culture Ducasse, berceau de cuisiniers contemporains, parmi lesquels Jean-François Piège, Christophe Saintagne ou Pierre Touitou, un tel monument peut-il être dirigé par un enfant de « Top Chef » ? Comme si le premier intéressé s'était posé la

question à lui-même, une réponse se dessine dans la grandiloquence. Premier indice, la table en marbre Breccia. Elle fait 12 mètres de long. Des vases gigantesques de la même pierre, garnis d'hortensias opulents, rythment le positionnement des clients. Ici, deux hôtes se feront face ; là, quatre. Autour de cette longue ligne de marbre, des tables rondes éparées et des feuilles d'or (20 000, c'est écrit dans la présentation du restaurant sur le site Internet) qui illuminent les murs et les plafonds. Si le message de Jean Imbert et du designer Rémi Tessier (également décorateur de yachts) n'est pas clair, l'ambiance musicale inspirée de Lully aide à le décoder : nous sommes ici dans une cour royale. La clochette en argent qui trône sur la table l'atteste, même si la petite lampe tendue de taffetas évoque davantage la scène du Crazy Horse que les salons de Marie-Antoinette.

Que mange-t-on à la cour du roi ? Des mets historiques, bien sûr, comme le velouté du Barry ou le vol-au-vent. Les gravures enluminées de dorures rappellent que la France a vu naître Antonin Carême. Premier chef à s'être attribué ce titre, il a cuisiné pour Talleyrand, George IV, Alexandre I^{er} et nous nous devons d'en être fiers. Les médaillons de truffe noire qui ensèrent une tarte à la chantilly tiennent le même discours nationaliste. Il serait inconvenant d'ignorer la suavité du jaune d'œuf dégoulinant de la fondue de poireaux cachée dans la pâte feuilletée, tout comme l'onctuosité de la crème Chantilly emmenée par le goût envoûtant de la truffe. Mais, tout de même, 88 euros pour une tarte... Vient ensuite le pithiviers de saint-jacques, lui aussi truffé et serti d'une pâte feuilletée, la royauté ne craignant pas la redondance. Si le mécontentement point, la direction a tout prévu : la clochette n'est pas loin. Dans quel monde « sonne »-t-on encore les serveurs, quand bien même ils ont choisi leur métier ? Ça tinte d'ailleurs de l'autre côté de la salle. Trois d'entre eux accourent pour savoir ce qui cloche. Il serait vraiment dommage d'oublier que le client est roi... C'était donc pour ce genre de monarque, les feuilles d'or, la musique, le marbre ! Et la farandole de desserts (ambassadeur, puits d'amour, marquise, glace au nougat, crêpe napoléon, fontainebleau...), servis à volonté quel que soit le nombre de convives, puisque « *Jean Imbert a pour principe le partage* ». Mais partager des principes à l'ancienne, est-ce vraiment une bonne idée ? Voici une autre question à se poser. (M)



CONFÉRENCE CINÉMA

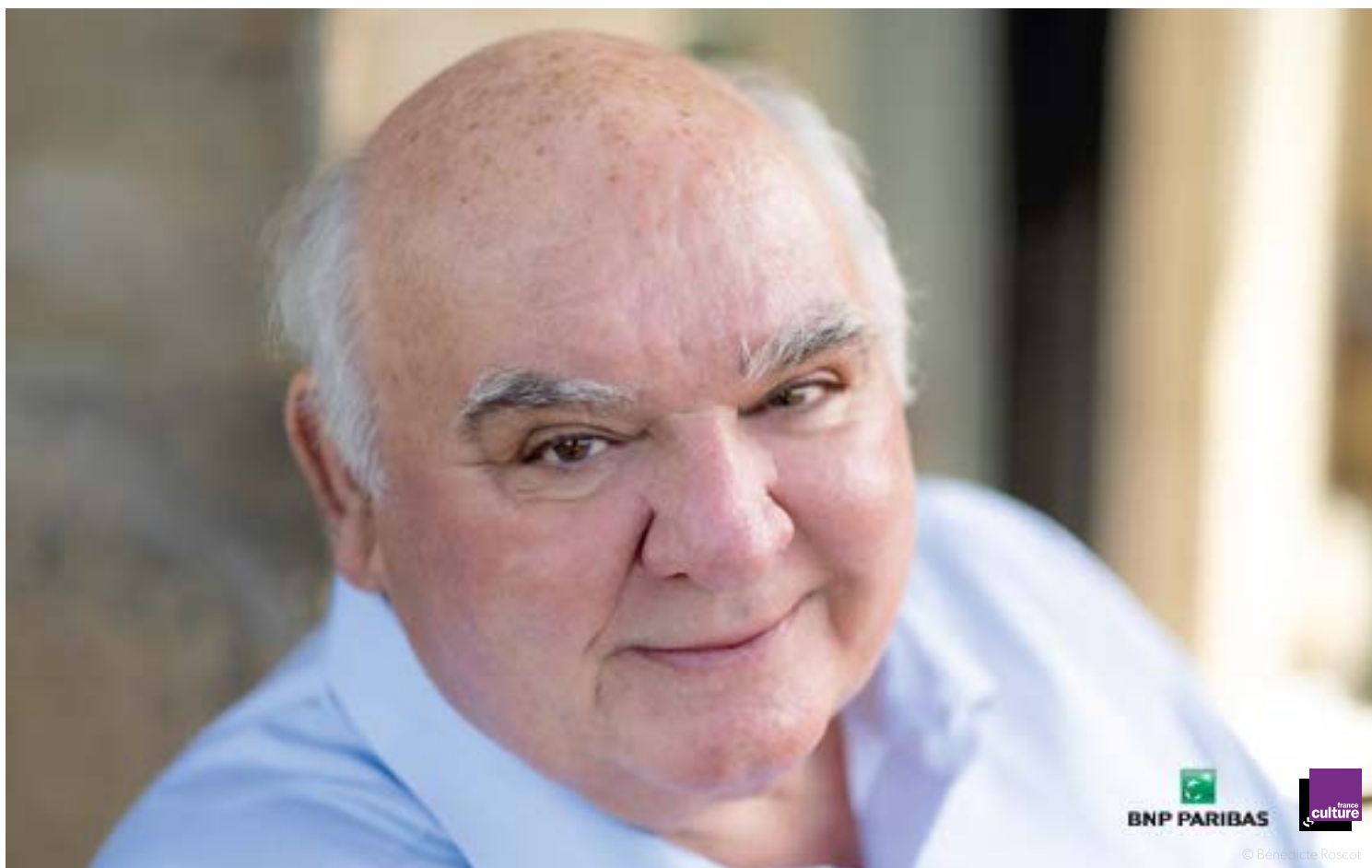
MICHEL PASTOUREAU : LE CINÉMA ET SES COULEURS

QUE DISENT LES COULEURS DE NOTRE SOCIÉTÉ ?

L'historien et médiéviste explore une cinéphilie, une manière de comprendre, en images, le sens des couleurs dans notre société en plusieurs conférences suivies d'une projection de film.

LES JEUDIS 27/01, 03/02, 10/02 ET 24/03 À 20H AU *mk2* Nation

Programme et réservations sur : www.mk2.com/michel-pastoureau



BNP PARIBAS

**franco
culture**

© Bénédicte Roscot

ÉCOLOGIQUEMENT VÔTRE

L'allume-FEU.



CES PETITES BOTTES DE PAILLE sont composées de fins copeaux de bois, entremêlés et agrégés avec de la cire naturelle. La matière première utilisée provient de chutes de bois européens issus de forêts écogérées. Placés au centre d'une pyramide de bûches ou sous la grille d'un brasero, ces allume-feu facilitent le départ d'une braise dans une cheminée, un poêle, voire un barbecue. Ces cylindres s'enflamment instantanément, en utilisant un briquet ou une allumette, et leur combustion longue, d'environ dix minutes, permet d'embraser la surface et d'amorcer le feu aisément. Leur composition 100 % naturelle ne dégage ni odeur ni fumée toxique et ne laisse pas de résidus nocifs dans les braises. De petite taille et légers, les allume-feu se rangent à côté des bûches près du foyer. Ils peuvent aussi faire partie d'un nécessaire de camping pour des vacances en plein air. (M)

Texte Stefania DI PETRILLO
Photo Jonathan FRANTINI

MATÉRIAU

Laine de bois et cire.

BÉNÉFICE VERT

Combustible pendant dix minutes, il aide à démarrer un feu sans dégager de résidus nocifs.

PRIX

Environ 7,50 € les 500 g sur botanic.com

Chaque fin de semaine, une personnalité raconte son histoire du goût au micro de Géraldine Sarratia. Le podcast "Le Goût de M" est disponible sur toutes les plateformes et chaque vendredi sur la page lemonde.fr/le-gout-de-m

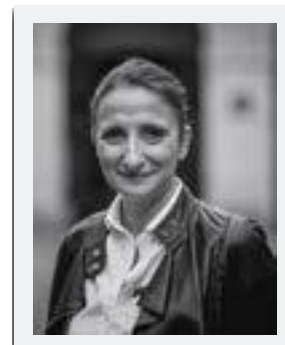
ANNE-SOPHIE PIC.

LA CHEFFE TRIPLEMENT ÉTOILÉE, À LA TÊTE DE LA MAISON PIC, À VALENCE, EST L'INVITÉE DU PODCAST "LE GOÛT DE M".

« Le thé, c'est mon moteur. Une journée sans thé, pour moi, ça n'existe pas. C'est le moment de détente. C'est le moment où, après le service, je reprends de la force. Un moment de partage aussi avec mes collaborateurs. Dans mon quotidien, il est indispensable. »

« Enfant, je m'intéressais beaucoup à la mode. J'ai commencé à faire des patrons avec ma grand-tante, qui cousait très bien, c'était génial. Je suis restée fascinée par l'époque Napoléon, des choses très corsetées, très fines, très féminines. Je continue à regarder la mode avec des yeux émerveillés. »

« J'ai une propension à aimer les amertumes. Plus jeune, je prenais de l'huile de foie de morue, ça donnait des vitamines et je demandais à ma mère : "Tu peux m'en donner un peu plus souvent qu'une fois par semaine ?" J'avais déjà ce goût pour les choses fortes. J'ai continué à aimer l'amertume, à la lisser. J'aime travailler ce chemin non consensuel qui mène à quelque chose d'harmonieux. » ^(M)



Mots croisés

GRILLE N° 540
Philippe DUPUIS

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
I															
II															
III															
IV															
V															
VI															
VII															
VIII															
IX															
X															
XI															
XII															
XIII															
XIV															
XV															

HORIZONTALEMENT I Qui ne devrait pas vous donner son accord. **II** Bien dans sa peau. Folles, le long des talus. **III** Aménagée pour les amateurs d'eau. N'alimentera plus les cabinets. Chez papa. **IV** Facilitent l'évacuation des bois coupés. Donnerai de l'ampleur. **V** Problème. Temps à soi et à partager. Relie le Portugal à l'Espagne. **VI** Élimions. Bases de lancement. Désert rocheux. **VII** Passe les plats. Moment de liberté. A beaucoup écrit en prison. **VIII** De Bâle ou de Berne. A couru en sabots. Démonstratif. **IX** Point de jonction sur la monture. Pas espérée et déroutante. **X** Joliment enrichie. Dieu à tête de faucon. **XI** Mesure de base. Capucin. Le Louvre s'y est installé. **XII** S'applique à tous. Possessif. Défenses dans la nature. **XIII** Encore jeune. Escamotèrent le problème. **XIV** Bloque nos plaisirs. Quatre sur six. Assurai le bon poids. **XV** Perdraient toutes sortes d'inspirations.

VERTICALEMENT 1 Éclaircissement à la campagne. **2** Troisième dimension du solide. Chargés de senteurs marines. **3** Forme de savoir. En font voir de toutes les couleurs. **4** Charmants et potelés dans l'art religieux. Suivi en marchant. Points en opposition. **5** Précède du Terrail pour lancer Rocambole. Difficile de résister à ses charmes. **6** Dérangea ses voisins. Sœur d'Antigone et de Polynice. Rois du Danemark et de Norvège. **7** Creusées par le temps. Frères allemands, peintres et architectes. En boule chez Maupassant. **8** Préfèrent la sélection au plus grand nombre. Manœuvre frauduleuse. **9** Doublé, c'est du gâteau. Espace de culture. Gros fumeur italien. Piégée. **10** Drués et soudaines. Alimente les marais. **11** Équipe l'unijambiste à la plage. Sans danger. Fit des éclats. **12** Partait en éclats. Me balançai. **13** Bout d'intestin. Pas facile à trouver. Dans l'intervalle. **14** Fendant, merlot ou sémillon. Laisse une vilaine trace. Le temps de faire un tour. **15** Malicieux mais pas méchant. Met en bonne place.

Solution de la grille n° 539
HORIZONTALEMENT I Becs-de-perroquet. **II** Unicité. Aï. Ille. **III** Itou. Aramon Uir(c). **IV** Si. La. Vie. Ilet. **V** Sempiternelle. **VI** Orateur. Apporta. **VII** Néné. Atémi. Tari. **VIII** Quotité. Ré. Ir. **IX** Ahuri. Ecstasy. **X** Rue. Nos. Hi. Sas. **XI** Démâta. Brêle. Pa. **XII** Ère. Essais. Biot. **XIII** Nanas. Ascèse. Li. **XIV** Ti. Clac. Prolo. **XV** Systématisation.
VERTICALEMENT 1 Buisson-Ardent. **2** Entière. Huera. **3** CIO. Manquements. **4** Sculpteur. Ait. **5** Di. Aïe. Ointes. **6** Et. Tuât. OAS. Cm. **7** Perverties. Sala. **8** Air. Etc. Basât. **9** Ramenâmes. Ricci. **10** Rio. Épi. Thèse. **11** Lp. Rail. Spa. **12** Qi. Ilotes. Ebert. **13** Ululera. Ys. Oi. **14** Élie. Tri. Apollo. **15** Tertiarisation.

Sudoku

N° 540 - DIFFICILE
Yan GEORGET

SOLUTION DE LA GRILLE PRÉCÉDENTE

3	1	8	5	4	9	7	2	6
7	9	6	1	3	2	4	8	5
5	4	2	6	7	8	9	1	3
2	6	7	9	1	4	5	3	8
1	8	9	2	5	3	6	7	4
4	5	3	8	6	7	2	9	1
6	3	5	7	9	1	8	4	2
9	2	4	3	8	6	1	5	7
8	7	1	4	2	5	3	6	9

Compléter toute la grille avec des chiffres allant de 1 à 9. Chacun ne doit être utilisé qu'une seule fois par ligne, par colonne et par carré de neuf cases.

Bridge

N° 540
FÉDÉRATION FRANÇAISE DE BRIDGE

	♠ RDV 4	
	♥ 3 2	
	♦ D 8 5 2	
	♣ D 10 2	
	N	♠ 9 2
	O E	♥ A 10 8 4
	S	♦ 7 6 4 3
		♣ ARV

Sud donneur. Personne vulnérable

Sud	O	N	E
1♠	Passé	3♠	

Appel de phares
Contrat : 3 Piques par Sud
Entame : Roi de Cœur
 Quels sont les cinq plis que vous espérez réaliser ?
 Comment prévoyez-vous d'appeler votre partenaire à Trèfle ?
L'indice : prendre un enfant par la main, pour l'emmenner vers le gain.



STELLA PARDO

Après avoir imaginé une première collection de mailles d'été pour **Anthropologie**, la marque équitable et engagée **STELLA PARDO** lance avec la marque américaine un vestiaire complet de prêt-à-porter aux inspirations vintage et colorées. Cinthya Guerrero, créatrice passionnée de Stella Pardo, met à l'honneur à travers cette collection le vestiaire chaleureux et insouciant des années Woodstock tout en restant fidèle à ses engagements équitables et éthiques.

www.stellapardo.com



GH BASS

G.H. Bass fête cette année les 85 ans du légendaire Penny Loafer Weejuns. À cette occasion la marque rend hommage à l'histoire du penny loafer en éditant une pièce de monnaie commémorative conçue par Ged Palmer, artiste typographe et peintre londonien. Un clin d'oeil aux étudiants Ivy League qui portaient une pièce pour le téléphone public dans la fente avant de leurs Weejuns.

www.ghbass-eu.com



GRAND SEIKO

Fondée en 1960 au Japon, la maison horlogère **GRAND SEIKO** bénéficie d'un savoir-faire forgé dans la discrétion, la simplicité et la perfection dans tous les détails. Derrière un design épuré qui s'inspire de la beauté de l'environnement naturel japonais se cache des mouvements manufacture d'excellence et d'une précision exceptionnelle. C'est le cas de cette nouveauté appartenant à la collection Evolution 9, la SLGA009, au cadran à la texture si délicate. Prix 9500 € TTC

www.grand-seiko.com



BABYCOOK NÉO®

Avec cette nouvelle collaboration exclusive en édition limitée, le célèbre **BABYCOOK NÉO®** se pare de rouge pour une touche de peps dans la cuisine et des moments "100% miam" ! Bien plus qu'un robot, il est un compagnon du quotidien qui permet d'offrir à bébé des repas faits-maison sains et savoureux dont la préparation est aussi simple que rapide. Mathilde Cabanas revisite donc cet incontournable de la marque en y ajoutant son célèbre motif bisou. PVC : 200€

www.beaba.com



SINGULIER PLURIEL

SINGULIER PLURIEL propose des mobiliers conçus pour travailler chez soi efficacement et passer de votre espace privé à un espace de travail. Nos meubles ont été imaginés pour respecter votre mode de vie et celui de vos proches, pour trouver leur place dans votre intérieur, une fois l'ordinateur éteint ! 100 % made in France, il n'y a aucun intermédiaire entre la conception et la fabrication afin de vous proposer un prix équitable et responsable.

www.ingulierpluriel-mobilier.fr





Dans l'album de... Sabine AZÉMA.

DANS "LA PLACE D'UNE AUTRE", D'AURÉLIA GEORGES, LA COMÉDIENNE INCARNE UNE VEUVE FORTUNÉE QUI, SOUS UNE APPARENCE SÉVÈRE, SE RÉVÈLE PLEINE DE FANTAISIE. C'EST AUSSI CE QUI CARACTÉRISE SES PHOTOGRAPHIES PRISES NOTAMMENT EN ANGLETERRE, PAYS QU'ELLE ADORE.

JE NE SORS JAMAIS SANS MON APPAREIL PHOTO. Je prends sans cesse des images de ce qui m'entoure, sur le vif ou que je compose, avec une seule exigence : je recherche systématiquement le jeu entre un décor et une personne, pour provoquer une surprise. Mes clichés sont en cela une métaphore des métiers du spectacle, où l'on tente de susciter une émotion chez les autres, qu'il s'agisse d'un sourire ou de pleurs. Cette image en particulier représente l'imprévu, et je fais partie des comédiens, comme Pierre Arditi ou André Dussollier, qui aiment l'imprévu. J'attends toujours le petit miracle quand je joue, ce moment magique que j'aime aussi saisir dans le quotidien avec mes photos. J'aime le réel accentué...

J'ai choisi ce cliché car il montre des jambes sublimes. Ces jambes de sportif prolongent le visage d'un chauffeur de taxi qui pourrait presque être en train de poser. Cet agencement fortuit me rappelle mon enfance. Vous savez, quand on est petit, on ne doute de rien. Quand j'étais enfant,

comme je courais très vite, je me disais qu'en grandissant, j'aurais le choix entre une carrière d'athlète – je voulais faire les Jeux olympiques – ou de comédienne de théâtre...

Cette image, je l'ai prise il y a quelques années lors d'un séjour en Angleterre, elle est inspirée de l'univers de Martin Parr, l'un de mes photographes préférés, devant le musée The Wallace Collection, à Londres. J'aime infiniment ce pays. Enfant, mon père, avocat, nous rapportait, à mes sœurs et moi, des disques des Beatles, des kilts écossais, des pulls en shetland qui m'ont fait aimer l'Angleterre à tel point que je me suis inscrite en licence d'anglais après mon bac et qu'ensuite j'y ai beaucoup voyagé, notamment sur les traces de Lewis Carroll, à propos duquel j'ai réalisé un documentaire. Ensuite, j'ai passé plusieurs mois dans la ville de Scarborough, dans le Yorkshire, pour préparer *Smoking/No Smoking*, d'Alain Resnais, une adaptation de huit pièces du dramaturge Alan Ayckbourn.

Avant la pandémie, je partais très souvent à Londres pour le plaisir d'aller à la librairie du National Theatre acheter des œuvres théâtrales, des catalogues d'exposition et d'autres beaux livres pour donner des idées à des metteurs en scène. Il a ainsi été question que David Hockney prête des tableaux pour le film de Resnais *Aimer, boire et chanter...* Cela ne s'est finalement pas fait. En ce moment, je suis malheureuse, je ne rêve que de retourner là-bas et de retrouver l'odeur des scones, des chicken pies, et passer mes journées à bord d'un taxi londonien... (M)
Propos recueillis par Marie GODFRAIN

LA PLACE D'UNE AUTRE, D'AURÉLIA GEORGES. AVEC SABINE AZÉMA ET LYNA KHOUDRI. EN SALLE DEPUIS LE 19 JANVIER.



RÉUSSIR LE BAC

AVEC *Le Monde*

Les sujets corrigés, les cartes mentales pour mémoriser les notions essentielles.
Nouveau : les podcasts des cours à télécharger et à écouter.

En vente chez vos marchands de journaux, en librairie ou sur [lemonde.fr/boutique](https://www.lemonde.fr/boutique)



A LA POURSUITE DU RÊVE

LOUIS VUITTON